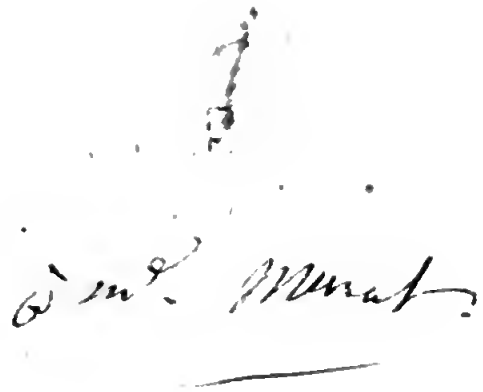
1809



PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME QUATRIEME.

55 4566

PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

FONDS PALATINE

A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

Chez { MÉRIGOT Jeune, Quai des Auguſtins, / NYON Jeune, Quai des quatre Nations, / LA PORTE, rue des Noyers, / BELIN, rue S. Jacques, / DE SAINE, au Palais Royal, } Libraires.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS.

PROVERBE XLVIII.

PERSONNAGES.

Mad. DE L'AIGUILLE, *Marchande lingere.*

Mlle. JANNETON, *ſa fille.*

M. DUBOIS, *débitant de tabac.*

M. DUBOIS fils, *Commis des barrieres.*

M. DISCRET, *Ecrivain des Charniers.*

NICOLAS, *Commiſſionnaire.*

La ſcene eſt ſous les Charniers des Innocens.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La ſcene repréſente les Charniers des Innocens. A droite eſt la boutique de Madame de l'Aiguille, marchande lingere, & à gauche un tonneau qui ſert de bureau à M. Diſcret, écrivain.

Mlle. JANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

MAIS, Mademoiſelle, ſi vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement, comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous?

Mlle. JANNETON.

Ah, M. Dubois, ſi vous ſaviez!...

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un aſſez

bon parti? Ma place de commis de la barrière me vaut pourtant ſix cents francs par an.

Mlle. JANNETON.

Je le ſais bien; mais ma chere mere ne vous connoît pas.

M. DUBOIS.

Ce n'eſt pas ma faute; & ſi vous le vouliez, elle me connoîtroit bientôt.

Mlle. JANNETON.

Si j'étois ſûre qu'elle pût penſer comme moi, Monſieur, vous n'auriez rien à craindre.

M. DUBOIS.

Comment, rien à craindre? Croyez-vous que je puiſſe avoir peur? Vous ne me connoiſſez pas. Vous me faites trembler, Mlle. Janneton.

Mlle. JANNETON.

Mais, par exemple, ſi elle vouloit me marier à un autre que vous....

M. DUBOIS.

Ah! cela devient différent; mais je ne le crois pas.

Mlle. JANNETON.

Cela n'eſt pourtant que trop vrai.

M. DUBOIS.

Comment?

Mlle. JANNETON.

Je ne ſais ſi vous connoiſſez M. Diſcret, l'écrivain qui demeure là, vis-à-vis de chez nous?

M. DUBOIS.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle. JANNETON.

Eh bien, c'eſt à lui que ma chere mere veut me marier.

M. DUBOIS.

A lui? Et l'aimez-vous?

Mlle. JANNETON.

Si je l'aimois, je ne vous aimerois pas.

M. DUBOIS.

Ah! c'eſt vrai; comment ferons-nous?

Mlle. JANNETON.

Je n'en ſais rien; car ma chere mere lui a donné ſa parole, & il y compte. Voilà pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle eſt ſortie.

M. DUBOIS.

Et M. Diſcret eſt-il un homme d'eſprit?

Mlle. JANNETON.

Mais, je crois que oui; car c'eſt lui qui fait tous nos mémoires. Il écrit tout couramment des lettres pour tout le monde, & il eſt très-malin.

M. DUBOIS, *rêvant.*

Il écrit des lettres? Attendez, je ſerai auſſi malin que lui, laiſſez-moi faire; dans peu vous entendrez parler de moi, & vous verrez ce qui en ſera, puiſqu'il écrit des lettres. Je ſuis un homme.... Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle. JANNETON.

Ah! je vous en prie, mon cher M. Dubois, dites-moi ce que vous ferez.

M. DUBOIS.

Je n'ai rien à vous refuſer; mais je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Songez ſeulement à dire à votre chere mere que M. Diſcret vous a fait une infidélité, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Mlle. JANNETON.

Si vous m'aimiez bien, vous n'auriez pas de ſecret pour moi, & j'ai envie de me fâcher.

M. DUBOIS.

A quoi cela ſervira-t-il? Ecoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle. JANNETON.

Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt?

M. DUBOIS.

J'ai dit à mon pere, qui a un débit de tabac

auprès des Quinze-vingts, que j'ai grande envie de me marier avec vous ; & comme c'eſt le meilleur homme du monde, il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chauſſons, pour voir ſi vous êtes auſſi jolie que je le lui ai dit. Il m'a dit qu'il avoit été à la noce de Madame votre mere, & il a envie de renouveller la connoiſſance ſelon ce qui en ſera. Ce ſeroit un bon acheminement à notre mariage.

Mlle. JANNETON.

C'eſt très-bien penſé ; mais qu'eſt-ce que vous ne voulez pas me dire

M. DUBOIS.

Ah ! vous en revenez toujours à vos moutons, & il faut que je m'en aille.

Mlle. JANNETON.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, & ne revenez jamais.

M. DUBOIS.

Quoi, vous vous fâchez tout de bon ? Allons, embraſſez-moi, pour faire la paix. (*Il veut l'embraſſer.*)

Mlle. JANNETON, *ſe débattant.*

Non, Monſieur, non, je ne le veux pas ; finiſſez donc, vous allez faire tomber mon ou-

vrage. (*Il tombe.*) Bon ! le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. DUBOIS.

Ah ! ne vous fâchez pas, cela ſe ſéchera. (*Il lui rend ſon ouvrage.*) Adieu, Mademoiſelle ; je ſuis votre très-humble ſerviteur.

Mlle. JANNETON.

Revenez bientôt.

M. DUBOIS.

Oui, oui, ne vous embarraſſez pas.

Mlle. JANNETON.

Allez-vous-en vîte ; car je vois revenir ma chere mere.

M. DUBOIS.

Adieu donc.

Mlle. JANNETON.

Adieu, adieu.

SCENE II.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON *pleure en travaillant.*

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu as à pleurer ? Tenez, voyez, à dix-ſept ans, ſi on peut être comme cela.

Mlle. JANNETON.

Mais, ma chere mere, quand vous ſaurez à l'occaſion de quoi je pleure, je crois que vous penſerez comme moi.

Madame DE L'AIGUILLE.

Effectivement, je pleurerai auſſi, moi. Ah! oui, tu vas voir. Allons, allons, laiſſe-moi paſſer à ma place, grande nigaude. (*Mlle. Janneton ſe leve, ſa mere paſſe, & elles s'aſſeyent toutes les deux.*) Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos feves.

Mlle. JANNETON.

Tenez, la voilà.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et le ſac aux feves? (*Mlle. Janneton le lui donne, & elle épluche ſes feves.*) Ah ça, finis de pleure-micher comme cela; car tout cela m'ennuie.

Mlle. JANNETON.

Mais, ma chere mere, écoutez donc la raiſon de cela.

Madame DE L'AIGUILLE.

Allons, voyons, qu'eſt-ce qu'elle va dire?

Mlle. JANNETON.

Si vous vous fâchez....

Madame DE L'AIGUILLE.

Que je me fâche ou non, ce n'eſt pas ton affaire. Tais-toi & parle.

Mlle. JANNETON.

Vous ſavez bien que vous m'aviez accordé en mariage à M. Diſcret?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, parce que c'eſt un honnête homme, & qui me convient; eſt-ce que tu n'en veux plus? En voici bien d'une autre! Bongré, malgré, tu l'épouſeras, premiérement & d'un; voilà qui eſt fini, je n'écoute plus rien.

Mlle. JANNETON.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et qu'eſt-ce que tu dis donc? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle. JANNETON.

Je dis que j'ai bien peur de ne pas être ſa femme.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et pourquoi cela?

Mlle. JANNETON.

Parce que.... (*Elle pleure.*)

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien?

Mlle. JANNETON.

Je n'oſerois vous le dire.

Madame DE L'AIGUILLE.

Mais s'il faut que je le ſache, je ne peux pas le deviner.

Mlle. JANNETON.

Dame ! c'eſt qu'on m'a dit qu'il étoit devenu amoureux d'une autre, & qu'il vouloit me faire une infidélité.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah ! je ne crois pas celui-là : il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra ; mais il faudra bien qu'il t'épouſe, je n'entendrai pas raillerie là-deſſus : un honnête homme n'a que ſa parole.

Mlle. JANNETON.

Mais s'il eſt infidele ?

Madame DE L'AIGUILLE.

A préſent cela ne fait rien ; mais quand tu ſeras ſa femme, je le ferai bien charier droit. Eſt-ce que ton pere ne vouloit pas faire comme cela au bout d'un an de mariage ! Ah, pardi, il ne s'y eſt pas frotté deux fois ; il te le diroit bien, s'il n'étoit pas mort, le pauvre défunt !

Mlle. JANNETON.

Oui ; mais ſi M. Diſcret en aime une autre,

il ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à ſa place d'aujourd'hui.

Madame DE L'AIGUILLE.

Oh, mais c'eſt lundi, il faut de la raiſon partout. Laiſſe-le venir : je lui parlerai, moi ; il faudra bien qu'il réponde.

Mlle. JANNETON.

Ah, ma chere mere! ne lui dites rien encore. Il faut attendre, & ſavoir ſi tout cela eſt bien vrai.

Madame DE L'AIGUILLE.

Voilà encore un joli ſujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille !

Mlle. JANNETON.

Nous verrons comment il ſe conduira.

Madame DE L'AIGUILLE.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'eſt que s'il me fait une fois monter la moutarde au nez...

Mlle. JANNETON.

Il ne faut pas vous emporter.

Madame DE L'AIGUILLE.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laiſſe-moi faire, je ſais comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui diſons rien ni l'une ni l'autre, il ſera bien embarraſſé.

Mlle. JANNETON.

C'eſt très-bien dit. Mais voilà un Monſieur qui cherche quelque choſe ; il regarde bien notre enſeigne. (*A part.*) Je crois que c'eſt le pere de M. Dubois.

SCENE III.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere.

Madame DE L'AIGUILLE.

MONSIEUR, y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice, de la toile, des manchettes ? C'eſt ici.

M. DUBOIS pere.

Madame, je vous demande bien pardon ; j'ai oublié mes lunettes, &...

Madame DE L'AIGUILLE.

Monſieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS pere.

Je le ſais bien, Madame ; mais c'eſt que je ne peux pas lire l'enſeigne de quelqu'un que je cherche.

Mlle. JANNETON.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ?

M. DUBOIS pere.

C'eſt celle de Madame de l'Aiguille.

Madame DE L'AIGUILLE.

Vous y êtes, Monſieur, c'eſt moi-même.

M. DUBOIS pere.

Ah, Madame ! je ſuis bien votre ſerviteur.

Madame DE L'AIGUILLE.

Janneton, donne donc un tabouret à Monſieur.

M. DUBOIS pere.

En voilà un, Mademoiſelle, ne vous dérangez pas. Et puis je ſerois bien reſté debout, ſur-tout autrefois, parce que je ſuis accoutumé à tout. (*Il s'aſſied.*) Madame, c'eſt que je voudrois bien acheter une ou deux paires de chauſſons; c'eſt ſelon le prix que vous me les ferez payer.

Madame DE L'AIGUILLE.

Monſieur, ſi vous voulez du bon, il ne faut pas épargner; voulez-vous quelque choſe de réſiſtance?

M. DUBOIS pere.

Oui, je veux du meilleur.

Madame DE L'AIGUILLE.

Janneton, donne à Monſieur de ceux marqués *N*.

Mlle.

Mlle. JANNETON, *donnant un paquet.*

Les voilà juſtement.

Madame DE L'AIGUILLE.

Tenez, Monſieur, voilà ce qu'il vous faut.

M. DUBOIS pere.

Seront-ils aſſez grands ? Car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Madame DE L'AIGUILLE.

C'eſt là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. DUBOIS pere.

Et cela vaut en conſcience ?....

Madame DE L'AIGUILLE.

Dix ſols la paire ; mais je ne veux pas gagner avec vous, je vous les donnerai à neuf ſols.

M. DUBOIS pere.

C'eſt le dernier mot ?

Mlle. JANNETON.

Ah, ma chere mere ! ne pourriez-vous pas les donner à Monſieur à huit ſols ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Je le veux bien ; mais je n'y gagnerai rien.

M. DUBOIS pere.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre ſols, & vous me rendrez. (*Il donne vingt-quatre ſols.*)

Madame DE L'AIGUILLE.

Prenez-en encore une paire, cela fera un compte rond.

M. DUBOIS pere.

Allons, je le veux bien, en faveur de l'ancienne connoiſſance. Vous ne me remettez pas, Madame de l'Aiguille ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Pardonnez-moi, je me ſouviens....

M. DUBOIS pere.

Vous ſouvenez-vous que c'eſt moi qui vous avois enlevée le jour de votre noce ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Quoi ! c'eſt vous qui vous nommiez ?.... J'oublie toujours les noms....

M. DUBOIS pere.

La Fleur. J'étois dans ce tems-là chez M. Largentier, fermier-général.

Madame DE L'AIGUILLE.

Juſtement.

M. DUBOIS pere.

Oui ; c'eſt lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, & je m'appelle Dubois à préſent.

Madame DE L'AIGUILLE.

Je m'en ſouviens, oui. Vous me parlez là de long-tems.

M. DUBOIS pere.

Ah! cela ne fait rien, vous êtes toujours tout de même. Eſt-ce là mademoiſelle votre fille?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, vraiment; la mauvaiſe herbe croît toujours, comme vous ſavez.

M. DUBOIS pere.

On voit bien que vous êtes ſa mere. Et notre ami de l'Aiguille, comment ſe porte-t-il?

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah, le pauvre homme! il y a ſix ans qu'il eſt mort.

M. DUBOIS pere.

Quoi, M. de l'Aiguille eſt mort?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, vraiment; vous ſavez qu'il aimoit un peu à boire.

M. DUBOIS pere.

C'eſt vrai.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah, que trop! Un jour de la S. Martin, bon jour bonne œuvre, eſt-ce que la roue d'un

fiacre ne lui a pas paſſé ſur les deux jambes, qu'il ne s'en eſt pas relevé ? J'ai cru que je le garderois toujours comme cela. Enfin Dieu me l'a ôté ; il a bien fallu ſe faire une raiſon. Il ne m'a laiſſé que Janneton que vous voyez là.

M. DUBOIS pere.

Eh bien, je ſuis ſûr qu'elle fait votre conſolation ; car elle a l'air bien raiſonnable.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah ! comme cela. (*M. Dubois ſe leve.*)

SCENE IV.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere, M. DISCRET *ſe mettant à ſon bureau*, M. DUBOIS fils, *paſſant & montrant à Mlle. Janneton que c'eſt ſon pere qui eſt chez elle, & qu'il va aller trouver M. Diſcret.*

M. DUBOIS pere.

Ah çà, il ſe fait tard, & il eſt tems d'aller manger la ſoupe.

Madame DE L'AIGUILLE.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot ? C'eſt de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois je viendrai vous revoir. Adieu, Madame; adieu, Mademoiſelle; je ſuis bien votre ſerviteur.

Madame DE L'AIGUILLE.

Adieu, Monſieur; ne nous oubliez pas, ſurtout quand il vous faudra quelque choſe.

M. DUBOIS pere.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter; je vous ſalue. (*Il s'en va.*)

Mlle. JANNETON.

Il eſt bien poli ce Monſieur-là.

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner.... Voilà M. Diſcret; ne le regardons pas. (*Elles vont dîner.*)

SCENE V.

M. DISCRET, *taillant des plumes.*

MADAME de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que Mlle. Janneton; eſt-ce qu'elles ſeroient fâchées contre moi? Qu'eſt-ce que cela veut dire? C'eſt peut-être parce que je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout

ce qu'elle a vendu à ce charcutier de la Croix-Rouge. Dame ! ſi elle eſt fâchée, elle ſe défâchera, elle n'aura que deux peines; mais Mlle. Janneton, qu'eſt-ce qu'elle peut avoir contre moi ? C'eſt peut-être à cauſe de ſa mere.

SCENE VI.

M. DISCRET, M. DUBOIS fils, *la main droite en écharpe.*

M. DUBOIS fils.

MONSIEUR, je ſuis bien votre ſerviteur. Auriez-vous le tems de m'écrire une lettre tout-à-l'heure ?

M. DISCRET.

Oui, Monſieur, vous n'avez qu'à dire; tout ce qui eſt preſſé avec moi a toujours la préférence. Voulez-vous bien vous donner la peine de vous aſſeoir ?

M. DUBOIS fils, *s'aſſeyant.*

Ce n'eſt pas que je ne ſache écrire au moins; mais c'eſt qu'il m'eſt venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit; j'ai la main groſſe comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remede qui vous emportera cela comme avec un raſoir, & ſans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, Monſieur, de quoi il retourne. Je ſuis amoureux d'une demoiſelle, & je voulois l'épouſer; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainſi que ſa mere. Cela me déplait à moi, parce que je ſuis un gaillard qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même choſe. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponſe un peu ſalée, là; vous m'entendez bien?

M. DISCRET.

Laiſſez, laiſſez-moi faire, vous ſerez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS fils.

La voilà, liſez tout haut.

M. DISCRET, *liſant.*

« Monſieur & cher amant. J'ai l'honneur de » vous écrire ces lignes, pour vous faire à ſa- » voir que j'ai bien du chagrin; parce que je » crains déjà que, quand je ſerai votre femme, » vous ne m'aimiez pas : voilà pourquoi ma

» chere mere me défend de vous parler davan-
» tage ; ce qui met mon cœur en combuſtion,
» & que je ne paſſe pas une nuit ſans dormir
» en rêvant de vous. Ce n'eſt pourtant pas que
» je ne vous aime autant que je vous aimois :
» voilà ce que je ne voulois pas vous dire, quoi-
» que je croie que vous ne m'aimez plus ; mais
» la plume me tombe des mains, pour dire que
» cela n'eſt pas vrai, & que je vous aime tou-
» jours de tout mon cœur.

» Votre très-humble & très-
» obéiſſante ſervante,
» JANNETON.

Janneton ? (*Il eſt étonné.*)

M. DUBOIS fils.

Oui, Janneton.

M. DISCRET.

C'eſt plaiſant ; mais ce n'eſt pas ſon écriture ; ainſi ce n'eſt pas elle.

M. DUBOIS fils.

Je vous dis que c'eſt ſon écriture. Oh, elle écrit bien ; ce n'eſt pas par là que le pot s'enfuit.

M. DISCRET.

C'eſt que vous ne ſavez pas ce que je veux dire. Ah çà, je m'en vais vous faire une réponſe. Quel ſtyle voulez-vous ?

M. DUBOIS fils.

Comme vous voudrez. Je veux l'envoyer promener, ainſi que ſa mere ſur-tout ; parce que c'eſt comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. DISCRET.

C'eſt bien dit. Vous connoiſſez bien le beau ſexe.

M. DUBOIS fils.

Je veux faire ſemblant comme ſi je n'avois pas reçu ſa lettre, & que cela vienne premiérement de moi ce que je lui dirai.

M. DISCRET.

Je vous entends bien. Vous allez voir. (*Il écrit.*)

M. DUBOIS fils.

Parlez de la mere ſur-tout.

M. DISCRET.

Ne vous embarraſſez pas. (*Il écrit.*)

M. DUBOIS fils.

Nous verrons.

M. DISCRET.

Tenez, voilà le commencement.

M. DUBOIS fils.

Voyons.

M. DISCRET *lit.*

« Mademoiſelle, je mets la main à la plume, » mais avec regret; mon cœur ſaigne de tous les » côtés, hors du vôtre, quand je penſe à Madame » votre mere qui eſt comme un dragon toujours » envers moi.

M. DUBOIS fils.

C'eſt bien; mais....

M. DISCRET.

Ecoutez, écoutez, vous ſerez content. Il me vient une bonne idée dans la tête. (*Ecrivant.*)

« Et qui ne peut vous donner que de mau- » vais conſeils quant à l'égard de mon amour.

M. DUBOIS fils.

C'eſt cela; mais il faudroit que la mere pût ſe fâcher, & lui dire que je ne veux plus de mariage.

M. DISCRET.

Oh, je ſais bien, vous allez voir. (*Il écrit.*) Tenez, voyez ſi ce n'eſt pas là ce que vous vouliez dire? (*Il lit.*)

» Et comme le piédeſtal de ſa vertu a ſou- » vent fait des faux pas....

M. DUBOIS fils.

Très-bien; c'eſt fort bon!

M. DISCRET *lit.*

» Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS fils.

On ne peut pas mieux !

M. DISCRET, *écrivant.*

« Si vous vouliez éprouver mon amour ſans » mariage, je ne demanderois pas mieux dans » ce cas-là que d'être de tout mon cœur, Made- » moiſelle,

» Votre très-humble & très-
» reſpectueux ſerviteur.

M. DUBOIS fils.

C'eſt comme ſi je l'avois écrite moi-même ; voilà tout ce que je voulois dire. Il n'en faut pas davantage.

M. DISCRET.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content ; dame ! nous autres, il nous paſſe tant de ces affaires-là par les mains, que j'y ſuis un peu grec.

M. DUBOIS fils.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas ſigner ?

M. DUBOIS fils.

Oui, vraiment.

M. DISCRET.

Dites-moi votre nom.

M. DUBOIS fils.

Je m'appelle Diſcret.

M. DISCRET.

Diſcret ? Mais c'eſt auſſi mon nom.

M. DUBOIS fils.

Tout de bon ?

M. DISCRET.

Sûrement. C'eſt plaiſant cela ! Eſt-ce que vous ſeriez le fils de M. Diſcret, facteur de la petite poſte, qui a été tué à l'armée il y a bien long-tems ?

M. DUBOIS fils.

C'eſt moi-même ; c'eſt que j'avois déſerté, & voilà pourquoi l'on m'avoit fait paſſer pour mort.

M. DISCRET.

Cela fait une différence ; mais en ce cas-là nous ſommes couſins.

M. DUBOIS fils.

Ah, j'en ſuis charmé ! Parbleu, il faudra boire chopine enſemble.

M. DISCRET.

Je ne demande pas mieux ; je m'en vais cache-

ter cette lettre, & puis je vous menerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adreſſe. A Mademoiſelle, Mademoiſelle Janneton ?

M. DUBOIS fils.

Sans doute.

M. DISCRET, *écrivant & cachetant.*

Voilà votre affaire finie, couſin. (*Il lui donne la lettre.*) Si vous voulez venir à préſent....

M. DUBOIS fils, *mettant la main à la poche.*

Mais il faut que je vous paie.

M. DISCRET.

Bon ! entre parens. Et puis vous allez payer chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a ſi fort étonné.

M. DUBOIS fils.

Allons, venez.

M. DISCRET, *rangeant ſes papiers.*

C'eſt qu'il faut arranger ſes affaires. Je vous ſuis. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON.

Mlle. JANNETON, *appellant ſa mere.*

MA chere mere, ma chere mere !

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux ?

Mlle. JANNETON.

Il n'y eſt plus.

Madame DE L'AIGUILLE.

Apparemment qu'il eſt allé à ſes affaires.

Mlle. JANNETON.

C'eſt que ſi ce qu'on m'a dit eſt vrai....

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah, ſi tu vas me tourmenter comme cela!.. Ne veux-tu pas que je le garde dans ma poche ? Je crains que tu ne ſois jalouſe.

Mlle. JANNETON.

Jalouſe, non ; mais quand on aime bien...

Madame DE L'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce ſeroit tant pis pour toi ; les hommes ne ſe menent pas comme cela.

Mlle. JANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Madame DE L'AIGUILLE.

Jamais ? Va, va, j'ai aimé plus que toi & plus que tu n'aimeras de ta vie ; en tout bien & tout honneur dà. D'abord il ne faut pas ſe plaindre ſans raiſon. Tiens, écoute-moi. Un jour que...

SCENE VIII.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, NICOLAS *une lettre à la main.*

Madame DE L'AIGUILLE.

QU'EST-CE que celui-là cherche ?

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enſeigner où demeure Mlle. Janneton ?

Mlle. JANNETON.

C'eſt moi ; qu'eſt-ce que c'eſt ? (*Elle prend la lettre & lit l'adreſſe.*) Ah, ma chere mere, c'eſt l'écriture de M. Diſcret !

NICOLAS.

Oui, c'eſt de ſa part.

Madame DE L'AIGUILLE.

De ſa part ? (*Prenant la lettre.*) Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle. JANNETON.

Je meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Madame DE L'AIGUILLE.

Allons, tais-toi donc. (*Elle lit la lettre.*) Hum... hum... hum... hum... « Mon cœur ſaigne de » tous les côtés...

Mlle. JANNETON.

Il lui eſt arrivé quelque malheur!

Madame DE L'AIGUILLE, *liſant.*

Hum.. « Quand je penſe à Madame votre » mere. » Hum... hum... hum... hum... » Et » comme le piédeſtal de ſa vertu a ſouvent fait des » faux pas. »... Qu'eſt-ce que veut dire cet animal-là? De qui parle-t-il?

Mlle. JANNETON.

De vous, ma chere mere.

Madame DE L'AIGUILLE.

Voyons le reſte. (*Elle lit.*) « Je crains qu'il n'en » arrive de même de vous. »

Mlle. JANNETON.

Comment de moi?

Madame DE L'AIGUILLE, *liſant.*

« Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour » ſans mariage, je ne demanderois pas mieux, dans ce

» ce cas-là, que d'être de tout mon cœur,
» Mademoiſelle,
» Votre très-humble & très-
» reſpectueux ſerviteur,

DISCRET.

Voilà un grand coquin, un grand gueux !

Mlle. JANNETON.

Mais, ma chere mere, peut-être que...

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Non, tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

NICOLAS.

Madame, m'allez-vous donner la réponſe ?

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Oui, oui. Donne-moi mon aune ; que j'étrille ce drôle-là.

NICOLAS.

Mais il m'a dit que vous me paieriez.

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Eh bien, tu n'as qu'à venir.

NICOLAS.

Je m'en vais lui dire que c'eſt comme cela que vous recevez ſa lettre.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah ! tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

NICOLAS.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IX.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON.

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

MA vertu a fait des faux pas !.... Ce ne ſera pas avec lui, toujours ; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle. JANNETON.

Mais c'eſt peut-être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Quand cela ſeroit vrai, je ne veux pas qu'on me le diſe. Enfin, je te défends de penſer à lui davantage.

Mlle. JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, ſi je ne peux pas m'empêcher de l'aimer ?

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Quoi ! tu aurois ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela, qui t'inſulte, qui inſulte ta mere ? Je te tordrois plutôt le col que de ſouffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle. JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, comment voulez-vous que je faſſe ?

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'eſt égal, pourvu que ce ne ſoit pas lui.

Mlle. JANNETON, *pleurant.*

Mais ſi je ne le peux pas ?

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Je te dis que je le veux. Je ſuis ta mere en un mot comme en cent.

Mlle. JANNETON, *pleurant.*

Mais c'eſt que moi, je ne ſais ſi vous voudriez. . . .

Madame DE L'AIGUILLE.

Quoi ? . . . Ne pleure plus, tais-toi & parle.

Mlle. JANNETON *ſe mouche.*

Vous ſavez bien, ma chere mere, ce bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie avec ma couſine ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, que tu m'as fait relever après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte. Ah! ne me parle pas de cela... Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux dire?

Mlle. JANNETON.

C'eſt qu'il y avoit un ami de ma couſine, avec qui j'ai beaucoup danſé. Je ne vois, après M. Diſcret, que lui....

Madame DE L'AIGUILLE.

Quoi, tu m'en parles encore?

Mlle. JANNETON.

Ce n'eſt que pour vous dire qu'après lui, il n'y a que ce Monſieur-là que je puiſſe aimer. Ma couſine m'a dit que c'étoit un bon parti, & que ſi elle n'étoit pas accordée avec un autre, elle auroit bien voulu de lui.

Madame DE L'AIGUILLE.

De quel métier eſt-il? Il faut ſavoir ſa vacation.

Mlle. JANNETON.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Madame DE L'AIGUILLE.

Il porte l'épée? Qu'eſt-ce qu'il eſt donc?

Mlle. JANNETON.

Il eſt commis aux barrieres.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et il ſe nomme ?

Mlle. JANNETON.

M. Dubois.

Madame DE L'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois ? Eh mais ! s'il étoit le fils de M. la Fleur, qui s'appelle auſſi M. Dubois, cela ſeroit trop heureux.

Mlle. JANNETON.

Qui, ce Monſieur qui nous a acheté des chauſſons ce matin ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui ; pourquoi pas ? Il s'étoit marié trois ans avant moi, & il doit avoir un fils aſſez grand à préſent.

Mlle. JANNETON.

Dame ! écoutez donc, cela pourroit bien être ; car il m'a dit que ſon pere avoit bien de la protection, qu'il étoit débitant de tabac, & que pour lui il auroit bientôt un meilleur emploi.

Madame DE L'AIGUILLE.

Mais il faudroit ſavoir ſi tout cela eſt bien vrai, & s'il n'eſt pas amoureux d'une autre ; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle. JANNETON.

Oh! je ſuis bien ſûre qu'il eſt amoureux de moi; car il me l'a dit; mais je ne lui ai rien répondu, parce que je comptois épouſer M. Diſcret, cet ingrat-là.

Madame DE L'AIGUILLE.

Quoi, tu y penſes encore?

Mlle. JANNETON.

Ah! ma chere mere, c'eſt pour la derniere fois. Et tenez, le voilà M. Dubois.

Madame DE L'AIGUILLE.

Où cela? celui qui vient de ce côté-ci?

Mlle. JANNETON.

Oui, juſtement. Le voilà qui me ſalue. Il vient à nous.

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien, laiſſe-le approcher.

SCENE X.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS fils.

M. DUBOIS fils.

MADEMOISELLE, oſerois-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre ſanté, avec la permiſſion de Madame votre mere ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, Monſieur, très-volontiers. Aſſeyez-vous donc, s'il vous plait.

M. DUBOIS fils.

Je viens de la barriere S. Antoine, & je m'en vais à la douane; & j'ai dit comme cela, chemin faiſant, il faut que j'aille ſavoir des nouvelles de Mlle. Janneton.

Madame DE L'AIGUILLE.

Monſieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille; &, tenez, elle me parloit de vous.

M. DUBOIS fils.

Ah, Madame! je ſuis donc plus heureux que je ne croyois; car je ne penſois pas qu'elle pût jamais ſe ſouvenir de moi.

Madame DE L'AIGUILLE.

Pourquoi cela, Monſieur? Quand on a des manieres honnêtes, c'eſt toujours bien fait; les honnêtes gens ſont ſi rares, ſur-tout dans ce tems-ci!

M. DUBOIS fils.

Cela eſt bien vrai. (*Il offre du tabac à Madame de l'Aiguille.*) Madame en uſe-t-elle?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui-dà! volontiers. Il eſt bien bon ce tabac-là: où le prenez-vous?

M. DUBOIS fils.

Chez mon pere, qui n'en vend que du bon, parce qu'il a des raiſons pour cela.

Madame DE L'AIGUILLE.

Monſieur votre pere? Seroit-ce M. la Fleur, qui demeuroit autrefois chez M. Largentier?

M. DUBOIS fils.

Oui, Madame; & c'eſt M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Madame DE L'AIGUILLE.

Mais vraiment, c'eſt cela tout juſte. Monſieur votre pere eſt de nos plus anciens amis. Et tenez,

comme il le diſoit tantôt, il n'y a que cela; car à préſent on ne ſait ſur qui compter.

M. DUBOIS fils.

C'eſt que l'on ne connoît pas tout le monde; mais je ſais quelqu'un qui ſeroit bien heureux, ſi vous & Mlle. Janneton.... Et elle ſait bien ce que je veux dire.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ecoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve, comme dit l'autre; & puiſque nous avons renouvellé connoiſſance avec Monſieur votre pere... Je ſuis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la ſoupe avec nous; cela ſeroit peut-être fini à préſent.

M. DUBOIS fils.

Comment, quoi, Madame, qu'eſt-ce que vous voulez donc dire? Serois-je aſſez heureux pour avoir le bonheur de.... Mais, Mademoiſelle, dites donc....

Mlle. JANNETON.

C'eſt à ma chere mere à parler.

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien, parlez, vous; je parlerai après.

Mlle. JANNETON.

C'eſt que je diſois comme cela à ma chere

mere que vous aviez envie de vous marier.

M. DUBOIS fils.

Il eſt bien vrai que je n'y avois jamais penſé avant de vous avoir vue; mais depuis ce tems-là je ne penſe pas à autre choſe.

Madame DE L'AIGUILLE.

Tenez; écoutez-moi, mes enfans; je ne ſuis qu'une femme, & je ne vais point par quatre chemins; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher. Allez chercher Monſieur votre pere. S'il eſt vrai que vous êtes ſon fils, cela ſera bientôt fini; voilà comme je ſuis moi, voyez-vous.

M. DUBOIS fils.

Ah, Madame! ah, Mademoiſelle Janneton! Mais ſeroit-il bien vrai? (*Il ſe leve.*) Dans ces occaſions-là, il ne faut pas épargner. Je m'en vais prendre un fiacre, & je reviens tout de ſuite. (*Il va pour s'en aller.*) Mais, Madame, un bonheur ne vient point ſans l'autre. Voilà mon pere qui paſſe par là-bas, & qui vient de ce côté-ci.

Mlle. JANNETON.

Tout de bon?

M. DUBOIS fils.

Oui, voyez.

Madame DE L'AIGUILLE.

Il va être bien étonné de voir que nous vous connoiſſons. Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE XI.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere, M. DUBOIS fils.

M. DUBOIS fils.

MON pere, mon pere! Par ici.

M. DUBOIS pere.

Ah, ah! qu'eſt-ce que tu fais là? Eſt-ce que vous connoiſſez ce garçon-là, Madame de l'Aiguille?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui vraiment nous le connoiſſons, & nous le connoîtrons bientôt mieux, ſi vous voulez.

M. DUBOIS pere.

Ah, dame! écoutez donc, ce n'eſt pas parce que c'eſt mon fils; mais c'eſt un grivois qui ne mange pas ſon pain dans ſa poche, tel que vous le voyez; & ſi vous étiez d'humeur enfin.... Devinez ce que je veux dire.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah, voyez le gros fin! Bien attaqué, bien répondu; pour moi je crois que Monſieur vaut bien Madame; & tenez, ſans barguigner davantage, je dis qu'il faut les marier enſemble.

M. DUBOIS pere.

Eh mais, écoutez donc: ſi vous y conſentez, je ne demande pas mieux.

Madame DE L'AIGUILLE.

Tout de bon?

M. DUBOIS pere.

Aſſûrément: quand on ſe connoît de longue main, c'eſt ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je ſerai mort, je donnerai à ma belle-fille mon débit de tabac; je crois qu'avec cela mon fils eſt un bon parti.

Madame DE L'AIGUILLE.

Moi, je n'ai que Janneton d'enfans, ainſi tout ce que j'ai ſera pour elle.

M. DUBOIS pere.

C'eſt bien dit: je vous donne ma parole.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et moi la mienne. Allons, embraſſez-vous, mes enfans, voilà qui eſt fini. (*M. Dubois fils*

embraſſe tout le monde.) Allons, entrons chez nous; nous boirons un coup en cauſant de tout cela.

Mlle. JANNETON.

Ah, ma mere, voilà M. Diſcret!

Madame DE L'AIGUILLE.

Laiſſez-moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle. JANNETON.

Bon, bon! Ne lui dites rien plutôt.

Madame DE L'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle. JANNETON.

Ah, Monſieur Dubois!

M. DUBOIS fils.

Ne craignez rien: je lui parlerai moi, s'il dit quelque choſe.

SCENE XII.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere, M. DUBOIS fils, M. DISCRET.

Madame DE L'AIGUILLE.

PARLEZ un peu, Monſieur l'écrivain. Je vous conſeille de ne plus venir vous étaler auprès de chez nous; car je vous frotterois les oreilles.

M. DISCRET.

Mais, mais, qu'eſt-ce que vous avez donc, Madame de l'Aiguille?

Mlle. JANNETON.

Fi, c'eſt bien vilain à vous, M. Diſcret.

M. DISCRET.

Mais je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

Madame DE L'AIGUILLE.

Comment, coquin, après la lettre que tu as écrite à ma fille!

M. DISCRET.

Comment! Mais je croyois que vous ſaviez que je lui écrivois; & quand on doit ſe marier enſemble...

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui ; & le piédeſtal de ma vertu qui a fait un faux pas ? Attends, attends-moi.

M. DISCRET *regarde M. Dubois fils.*

Quoi ?....

Madame DE L'AIGUILLE.

Si je prends mon aune, je te la caſſerai ſur le corps, vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment ! Mais, couſin...

M. DUBOIS fils.

Couſin ? Je ne vous connois pas, Monſieur. Paſſez votre chemin, ou...

Madame DE L'AIGUILLE.

Tu ne veux pas de ma fille en mariage, tu ne l'auras pas non plus ; car Monſieur l'épouſe.

M. DISCRET.

Mais c'eſt traître cela!

Madame DE L'AIGUILLE.

Et tu n'as que faire de revenir jamais griffonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc, Madame de l'Aiguille ; Mlle. Janneton....

Mlle. JANNETON.

Allons, allons, laiſſez-le là, ma chere mere.

Madame DE L'AIGUILLE.

Non, je veux qu'il s'en aille.

M. DISCRET.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Madame DE L'AIGUILLE.

Tu en as écrit plus qu'il n'en falloit.

M. DISCRET.

Mais ce n'eſt pas moi qui....

Madame DE L'AIGUILLE.

Ce n'eſt pas ton écriture, chien de menteur?

M. DISCRET.

Je ne dis pas cela; mais...

Madame DE L'AIGUILLE.

Allons, va-t-en tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Je veux auparavant...

M. DUBOIS fils.

M. Diſcret, ſi vous raiſonnez...

M. DISCRET.

Mais vous ſavez bien que c'eſt vous, & je ne ſais à quoi il tient...

M. DUBOIS fils.

A quoi il tient? (*Il met la main ſur ſon épée.*)

Mlle.

Mlle. JANNETON.

Allons, M. Diſcret, allez-vous-en.

M. DISCRET.

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une ingrate.

M. DUBOIS fils.

Monſieur, je vous prie de ménager un peu le ſexe, ou bien...

M. DISCRET.

Monſieur, je ne dis rien... Mais c'eſt affreux à vous...

M. DUBOIS fils.

Je crois que vous m'attaquez ? Vous en irez-vous ?

M. DISCRET.

C'eſt que je prends toutes mes affaires. (*Il ramaſſe tous ſes papiers.*) Non, je ne reviendrai plus ici. Je les donne toutes au diable ainſi que vous.

M. DUBOIS fils.

Comment, vous raiſonnez ?

M. DISCRET.

Non, Monſieur, je m'en vais; mais quelque jour... (*Il s'en va.*)

M. DUBOIS fils.

Nous en voilà débarraſſés.

Mlle. JANNETON.

Ah, M. Dubois, que je ſuis heureuſe de vous avoir connu!

M. DUBOIS pere.

Venez donc, vous autres.

Madame DE L'AIGUILLE.

Eſt-il parti?

M. DUBOIS fils.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Madame DE L'AIGUILLE.

Allons, mes enfans, mon gendre, venez, venez. (*Ils entrent tous chez Madame de l'Aiguille.*)

L. Æ.

SUISSE DE PORTE

ET LE PORTRAIT.

PROVERBE XLIX.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, *veuve.*

LE BARON.

LE COMTE.

LE SUISSE *de la Marquiſe.*

DUBOIS, *valet-de-chambre de la Marquiſe.*

La ſcene eſt chez la Marquiſe.

LE SUISSE DE PORTE ET LE PORTRAIT,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, DUBOIS.

LE BARON.

DUBOIS, que fait la Marquiſe?

DUBOIS.

Elle eſt à ſa toilette, M. le Baron, & elle écrit.

LE BARON.

On ne peut pas la voir?

DUBOIS.

Non pas dans ce moment-ci.

LE BARON.

J'attendrai. Faites entrer quelqu'un qui eſt là, qui eſt venu avec moi, & ne dites point à la Marquiſe que je ne ſuis pas ſeul.

DUBOIS.

C'eſt bon. . . Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer. (*Dubois ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Baron ! tu ne ſaurois concevoir tout ce que j'éprouve en me retrouvant ici.

LE BARON.

Je le crois, puiſque tu aimes encore la Marquiſe.

LE COMTE.

Elle ne veut pas conſentir à me revoir.

LE BARON.

Il eſt vrai ; mais je ne ſaurois croire qu'elle ait ceſſé de t'aimer. Il eſt vrai que toutes les fois que je lui ai parlé de toi, elle m'a fait taire, ou elle ne m'a jamais écouté ſans une eſpece d'indignation.

LE COMTE.

Je ne puis la blâmer ; mais le tems doit tout adoucir.

LE BARON.

Je ne ſaurois te rien faire eſpérer encore, & je crains que l'épreuve que tu veux faire ne te réuſſiſſe pas.

LE COMTE.

Je le crains comme toi; mais je n'ai point d'autre reſſource que celle de tomber à ſes pieds. Si elle me rebute, je me retire pour jamais dans mes terres de Dauphiné; oui, je pars dans l'inſtant.

LE BARON.

Je te demande au moins huit jours.

LE COMTE.

Que n'ai-je pas fait pour expier ma faute! Hélas, tu le ſais! Combien de fois ne me ſuis-je pas préſenté à ſa porte! Que de lettres elle m'a renvoyées ſans vouloir les lire!

LE BARON.

Tout cela devoit être.

LE COMTE.

Et pourquoi?

LE BARON.

Comment veux-tu qu'après une rupture auſſi éclatante elle puiſſe te recevoir, après avoir donné ton portrait à ſon Suiſſe, afin qu'il ne

s'y trompe pas, & qu'il ne te laiſſe plus entrer?

LE COMTE.

Peux-tu me rappeller ce comble d'humiliation!

LE BARON.

Il eſt vrai que ce même Suiſſe a été renvoyé depuis un mois, & que ſans cela tu ne ſerois pas entré ici aujourd'hui, que même tu ne l'aurois pas eſſayé.

LE COMTE.

Non, ſûrement.

LE BARON.

Je vais donc parler à la Marquiſe encore en ta faveur : cache-toi; & ſi tu trouves un inſtant où tu puiſſes eſpérer de la toucher, tu feras tout ce que tu voudras, je te ſeconderai autant qu'il me ſera poſſible.

LE COMTE.

Je te devrai le bonheur de ma vie.

LE BARON.

Entre dans ce cabinet : auſſi bien j'entends quelqu'un, & c'eſt peut-être elle. (*Le Comte entre dans le cabinet.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

BARON, je vous ſuis obligée d'avoir bien voulu m'attendre; j'achevois une lettre, & je crois que vous auriez été fâché que je me dérangeaſſe: je compte aſſez ſur votre amitié pour cela.

LE BARON.

Je ſuis plus ſenſible à cette confiance qu'à toutes les proteſtations qu'on peut faire. Quelque plaiſir que j'aie à vous faire ma cour, ſi je n'avois eu qu'un inſtant à vous donner, je m'en ſerois privé plutôt que de vous interrompre. Vous ne me paroiſſez pas trop bien aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Je n'ai point dormi, j'ai eu de l'agitation, j'ai rêvé, mais des choſes qui m'ont tourmentée beaucoup.

LE BARON.

Je vous plains bien ſincérement; en vérité, il ne me paroît pas trop injuſte que l'on ne ſoit pas tout-à-fait heureux, quand on fait le malheur des autres.

LA MARQUISE.

Je vois où vous voulez en venir, Baron.

LE BARON.

Mais, Madame, voulez-vous être toujours insenſible ? Je vois, malgré vous, tout ce que vous ſouffrez de cette rigueur ; l'impreſſion qu'avoit faite le Comte ſur votre cœur, ne peut point s'effacer : vous vous efforcerez en vain de me le cacher, votre ſanté en eſt altérée, & il ne dépendroit que de vous de terminer tous vos maux.

LA MARQUISE.

Eh, le puis-je, Baron ? Vous ſavez le procédé du Comte. Preſqu'au moment de m'épouſer, il me trahit, l'ingrat ! Et pour qui ?

LE BARON.

Pouvez-vous croire que ſon cœur ait eu part à cette erreur ? Non, Madame : vous n'avez pas voulu ſavoir tout ce qu'il en a ſouffert, il a bien expié ſon crime : ſi vous aviez été témoin de ſon repentir, du délire où l'a plongé ſa douleur ; je ne dis pas l'amour, mais la pitié ſeule vous auroit rendue ſenſible à tant de maux. Après la maladie qu'ils lui ont occaſionnée, la convaleſcence, bien loin d'avoir des charmes pour lui

en lui rendant ſes forces, faiſoit chaque jour renaître ſes tourmens. Je me ſuis tû tant qu'il m'a paru coupable; mais un ſi vif repentir m'a prouvé qu'il méritoit ſa grace. Oui, Madame, vous avez fait juſtice; mais vous devez pardonner.

LA MARQUISE.

Quoi, vous pouvez me donner ce conſeil? Je vous croyois mon ami....

LE BARON.

C'eſt pour vous-même que je vous le donne; & ſi vous me laiſſez lire dans votre cœur....

LA MARQUISE.

Vous y verriez que la confiance n'y peut plus renaître. Lorſque l'amour le plus tendre s'eſt vu tromper une fois, l'eſpoir de la conſtance dans les hommes eſt perdu ſans retour.

LE BARON.

Mais vous aimez encore le Comte.

LA MARQUISE.

Je l'aimerois, qu'il n'en ſeroit pas plus heureux.

LE BARON.

Conſentez du moins à le voir.

LA MARQUISE.

S'il étoit à Paris, je m'en éloignerois dans l'inſtant.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE, *ſortant du cabinet, & ſe jetant aux genoux de la Marquiſe.*

NON, Madame, c'eſt moi qui vais m'en bannir pour toute ma vie, puiſque je n'ai plus d'eſpoir; & je viens vous dire un éternel adieu.

LA MARQUISE, *émue & en colere.*

Que vois-je! Quelle audace!...

LE BARON.

Madame.....

LA MARQUISE, *au Comte.*

Levez-vous, Monſieur. (*Au Baron.*) Baron, ſonnez, je vous prie.

LE BARON.

Que voulez-vous faire?

LA MARQUISE.

Sonnez, ou bien je vais moi-même....

LE BARON.

Allons, Madame. (*Il ſonne.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE BARON, DUBOIS, LE SUISSE.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

QU'ON faſſe monter le Suiſſe.

DUBOIS.

Le voilà qui apporte les lettres de Madame.

LA MARQUISE, *au Suiſſe.*

Pourquoi avez-vous laiſſé entrer Monſieur?

LE SUISSE.

Matame il n'a point tit te refuſer perſonne aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Oui, mais Monſieur? Ne vous a-t-on pas dit que jamais....

LE SUISSE.

Monſieur il fient avec Monſieur Baron; il eſt frai que j'ai point vu encore ſa nom ni ſa viſage, & j'ai crois que c'eſt un connoiſſance nouvelle.

LA MARQUISE.

Mais Fribourg vous a laiſſé un portrait?

LE SUISSE.

La camarade il m'a donné, je laiſſe point entrer jamais non plus ſte Monſieur.

LA MARQUISE.

Et le voilà.

LE SUISSE.

Oh, que non; Matame il rit avec moi. La viſage que j'ai dans mon poche, il eſt un gros viſage. (*Il tire le portrait.*) Regarte vous-même.

LA MARQUISE.

Je n'ai que faire de voir.

LE SUISSE.

Il eſt pon cette viſage du portrait, & je laiſſe point entrer.

LA MARQUISE.

Je vous dis que c'eſt Monſieur, & je vous chaſſe.

LE SUISSE.

Je ſorte point: c'eſt la peintre qui n'a point raiſon. Je vais dire à lui de venir, & puis Matame il le chaſſera après s'il veut. Regarte vous un peu la portrait toujours en attendant. (*Il le laiſſe ſur une table & il ſort.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE BARON, LE COMTE.

LE BARON.

MADAME, le Suiſſe n'a pas tort; il auroit connu le Comte autrefois, qu'il auroit pu ne pas le reconnoître aujourd'hui.

LE COMTE.

Non, Madame, je ne ſuis plus le même; mes remords m'ont bien changé, mon cœur n'a jamais ceſſé de vous adorer; au milieu de mon égarement je me ſuis abhorré moi-même; les premiers reproches que j'ai éprouvés, ce ſont les miens. Je mérite une haine éternelle; mais ſi vous m'avez aimé...

LA MARQUISE.

Ne prononcez pas ce mot-là.

LE COMTE.

Le malheur peut nous entraîner une fois; mais après cela, le flambeau de la raiſon vous répond de la conduite du reſte de ma vie. Qui n'a rien éprouvé ne ſauroit répondre de ſoi.

LA MARQUISE.

Et ſi vous m'aviez véritablement aimée, comment auriez-vous pu conſentir à me trahir ?

LE COMTE.

Je vous l'ai dit, Madame, mon cœur n'a point eu de part à ce délire. Oubliez cette faute, c'eſt toute la grace que je vous demande ; ſi je continue à être privé de votre eſtime, je ne réponds pas de mon déſeſpoir.

LA MARQUISE.

Dépend-il de moi de vous la rendre ? La contrariété peut irriter votre amour & vous faire croire que vous ne ſeriez plus coupable ; voilà tout le changement qui s'eſt fait en vous.

LE COMTE.

Ah, Madame ! ne croyez pas....

LA MARQUISE.

Je ſais ſur quoi je pourrai compter.

LE BARON.

Madame, je réponds de lui.

LA MARQUISE.

Eh, croyez-vous, ſi l'on pouvoit répondre des hommes, que j'aurois beſoin de caution dans ce moment-ci ? Reprenez ce portrait, Comte. (*Elle le lui donne.*)

LE

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA MARQUISE.

L'image du bonheur m'avoit trompée. Puiſſe celle du repentir que je vois dans cet inſtant, ne m'abuſer jamais !

LE COMTE.

Qu'entends-je ?...

LA MARQUISE.

Je viens de chaſſer mon Suiſſe, je veux que vous le repreniez.

LE COMTE.

Je ne ſais que penſer...

LA MARQUISE.

Ce ne ſera plus à vous que je m'en prendrai, s'il vous arrive une ſeconde fois...

LE COMTE.

Banniſſez pour jamais cette penſée.

LA MARQUISE.

Ce ſera à moi, à ma foibleſſe, à mon amour, que tous vos torts n'ont pu détruire.

LE COMTE.

Je vais expirer de joie à vos pieds. (*Il veut ſe jeter aux genoux de la Marquiſe, qui le releve & lui donne ſa main.*)

LE BARON.

Voilà, Madame, l'opinion que j'avois de votre ame : elle eſt trop délicate & trop généreuſe pour être toujours inflexible.

LA MARQUISE.

Je me ſacrifie pour ce que j'aime.

LE COMTE.

Vous jugerez de l'excès de mon bonheur par tout ce que je ferai pour le mériter toujours.

L'ÉTRANGER.

PROVERBE I.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, *Banquier Allemand.*

M. DUBREUIL, *Banquier François.*

M. DUBREUIL fils.

LAPIERRE, *laquais de M. Dubreuil.*

La ſcene eſt chez M. Dubreuil.

L'ÉTRANGER,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL pere.

M. DUBREUIL pere.

MONSIEUR, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'eſt appartement ! Je comprends fort bon. Il eſt fort joli.

M. DUBREUIL pere.

Monſieur, je voudrois que vous vous trouvaſſiez bien chez moi : je vous ai tant d'obligation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis aſſez vous en marquer ma reconnoiſſance.

M. TROTBERG, *écrivant ſur des tablettes.*

Monſieur, vous dites logement ; c'eſt appartement ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

C'eſt que j'écris à meſure que je entends, pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt une très-bonne façon d'apprendre le françois.

M. TROTBERG.

Oui, c'eſt que comme cela on apprend meilleur, & j'ai commandé de même à M. votre fils dans ſa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt un bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Je n'ai rien donné qui ſoit avis.

M. DUBREUIL pere.

Je vous demande pardon ; avis c'eſt conſeil, avertiſſement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive, avertiſſement, conſeil, c'eſt avis. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Tiaple, je croyois à Nuremberg ſavoir bien le langue du Françoiſ ; je vois à préſent que c'eſt bien autrement encore que je diſois.

M. DUBREUIL pere.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBERG.

Ah ! comme cela, pas autrement, & je ſuis impatientement que M. votre fils il ſoit ici, pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL pere.

Il arrivera bientôt, il n'eſt qu'à trois lieues d'ici ; il ſait que vous devez venir, & je l'ai envoyé querir.

M. TROTBERG.

Querir, eſt-ce courir ?

M. DUBREUIL pere.

Non, querir c'eſt chercher.

M. TROTBERG.

Chercher c'eſt querir ? Il faut que j'écrive auſſi, chercher, querir. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pére.

Monſieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maiſon. Ordonnez, & l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. TROTBERG.

A moi ?

M. DUBREUIL pere.

A vous.

M. TROTBERG.

Pour mon beſoin ?

M. DUBREUIL pere.

Tout ce qui vous ſera néceſſaire.

M. TROTBERG.

Néceſſaire, cela veut dire ?...

M. DUBREUIL pere.

Beſoin.

M. TROTBERG.

Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un : je comprends pas cela ; vous dites beſoin, c'eſt néceſſaire ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, néceſſaire.

M. TROTBERG.

Je écris auſſi.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt très-bien fait.

M. TROTBERG.

Allons, je ne veux parler que françois quand je reſte dans cette pays, même quand je ſuis avec moi tout ſeul : cela il me apprendra.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt un bon moyen.

M. TROTBERG.

Un bon moyen

M. DUBREUIL.

Oui, une méthode très-bonne.

M. TROTBERG.

Encore moyen, c'eſt méthode?

M. DUBREUIL pere.

Oui, dans ce cas-là; mais il vaut mieux dire méthode.

M. TROTBERG.

Je écris donc méthode, puiſqu'il eſt le meilleur.

M. DUBREUIL pere.

Oui, oui, mettez méthode.

M. TROTBERG.

Je ſuis fort obligé, je demande bien pardon.

M. DUBREUIL pere.

Vous vous moquez de moi.

M. TROTBERG.

Moi non, je ne moque pas de vous; moquer c'eſt comme rire, n'eſt-ce pas?

M. DUBREUIL pere.

Oui.

M. TROTBERG.

Oui; j'ai écrit déjà pluſieurs fois, & vous voyez bien que je ne ris pas.

SCENE II.

M. DUBREUIL, M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, il y a un Monſieur dans votre cabinet, qui vous attend.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt bon; je vais y aller.

M. TROTBERG.

C'eſt une affaire peut-être, il faut aller, marcher. Je ſuis fort bon ici.

M. DUBREUIL pere.

Voilà du papier, de l'encre; je reviendrai vous tenir compagnie bientôt.

M. TROTBERG.

Je ſuis ici avec ma porte-feuille, je lis tout cela.

M. DUBREUIL pere.

Si vous avez beſoin de quelque choſe, appellez Lapierre.

M. TROTBERG.

Beſoin c'eſt néceſſaire, je me ſouviens. Et Lapierre?

M. DUBREUIL pere.

C'eſt cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là, on l'appelle une pierre?

M. DUBREUIL pere.

Oui; c'eſt ſon nom.

M. TROTBERG.

Je entends bien; c'eſt comme nous diſons un arbre de noix, arbre d'olive.

M. DUBREUIL pere.

Oui; du noyer, olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer, noix; olivier, olive. Je écris: permettez. (*Il écrit.*) Je finis.

M. DUBREUIL pere.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

M. TROTBERG.

Où ? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

M. TROTBERG.

Quoi ? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Oui. Si vous voulez boire, dites-le.

M. TROTBERG.

Le ? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Si vous voulez ſortir, dites quand.

M. TROTBERG.

Quand ? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Oui.

M. TROTBERG.

C'eſt pour ſortir ? Fort bon.

M. DUBREUIL pere.

Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. TROTBERG.

Pour coucher ?

M. DUBREUIL pere.

Pour lever, de même.

M. TROTBERG.

C'eſt fort ſingulier. Voilà un pour deux à préſent. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

J'eſpere que mon fils va arriver, & il vous tiendra compagnie.

M. TROTBERG.

Oh, j'ai pas beſoin; j'ai ici ma occupation.

M. DUBREUIL pere.

Lapierre va reſter dans votre anti-chambre. Tu entends bien, Lapierre?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBREUIL pere.

Et tu feras ce que Monſieur te dira.

LAPIERRE.

Oui, oui, Monſieur.

M. DUBREUIL pere.

Ah ça, Monſieur, je vous laiſſe; je ſuis bien votre ſerviteur.

M. TROTBERG.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

*

SCENE III.

M. TROTBERG, *rêvant.*

Je vous laiſſe ! laiſſe ! Je comprends pas laiſſe. Pourquoi j'ai pas demandé ? Laiſſe ! laiſſe ! Il faut que je ſache à ce moment pour écrire. Lapierre !

SCENE IV.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE, *de la porte.*

Monsieur ?

M. TROTBERG.

Entre ici.

LAPIERRE.

Me voilà, Monſieur.

M. TROTBERG.

Qu'eſt-ce que c'eſt que laiſſe il veut dire ?

LAPIERRE.

Laiſſe ?

M. TROTBERG.

Oui, laiſſe.

LAPIERRE.

Laiſſe ! Je ne ſais pas, Monſieur.

M. TROTBERG.

M. Dubreuil il a dit laiſſe.

LAPIERRE.

Leſſe? Ah, Monſieur, c'eſt à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laiſſe?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur; je vais vous montrer. (*Il prend le chapeau de M. Trotberg.*) Tenez, voilà ce que c'eſt qu'une leſſe.

M. TROTBERG.

Cela il eſt une leſſe?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

M. Dubreuil il ne m'a point parlé de chapeau.

LAPIERRE.

C'eſt pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, vas-t-en; je demande à lui-même quand il viendra.

SCENE V.

M. TROTBERG.

C'EST un langue de tous les tiaples. La fils de M. Dubreuil il ſera fort bon pour moi ici. (*Il regarde toutes ſes lettres de recommandation.*) Ah! je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoie tout préſentement. Lapierre!

SCENE VI.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR?

M. TROTBERG.

Tiens, où. (*Donnant une lettre.*)

LAPIERRE.

Qu'eſt-ce que vous voulez, Monſieur?

M. TROTBERG.

Où.

LAPIERRE.

Où? Qu'eſt-ce qu'il faut faire?

M. TROTBERG.

Je te dis, où.

LAPIERRE.

Où ; mais je n'entends point l'allemand.

M. TROTBERG.

Mais c'eſt françois où. Il eſt ſur mon tablette. (*Il regarde.*) Oui, où.

LAPIERRE.

Non, Monſieur, où ne veut rien dire.

M. TROTBERG.

Ces tiaples de François, ils ne ſavent point la langage de leur pays. M. Dubreuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LAPIERRE.

Pour envoyer, on ne dit point où ; on dit, allez là.

M. TROTBERG.

Allez là ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Il faut donc que j'écrive, allez là, auſſi ; mais je demanderai. Attends à cette moment. (*Il écrit.*) Allez là.

LAPIERRE.

Là, c'eſt ſur la lettre.

M. TROTBERG.

Sur la lettre là ? Non, c'eſt l'adreſſe.

LAPIERRE.

Eh bien, oui.

M. TROTBERG.

Là, c'eſt l'adreſſe ?

LAPIERRE.

L'adreſſe eſt là-deſſus, deſſus la lettre.

M. TROTBERG.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez ſur la moment.

LAPIERRE.

Je vais l'envoyer par quelqu'un, parce que je ne dois pas vous quitter.

M. TROTBERG.

Fort bien, fort bien.

SCENE VII.

M. TROTBERG.

IL faut un bon patience avec cette domeſtique; je ne ſais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon ſervice. Je ſuis tout en échauffement de cette garçon qu'il ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non,

non, un verre de bierre, qu'il faut dire en françois. Je veux parler autrement jamais à préſent. Lapierre! Lapierre!

SCENE VIII.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, qu'eſt-ce que vous voulez? Votre lettre eſt partie.

M. TROTBERG.

Je veux le.

LAPIERRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui, je dis le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux le.

LAPIERRE.

Le? Je ne ſais pas ce que vous voulez dire; dites quoi.

M. TROTBERG.

Je veux pas dire quoi, je veux dire le.

LAPIERRE.

Je ne peux pas vous deviner.

M. TROTBERG.

Que tiaple! eſt-ce que je ferois un faute? (*Il lit dans ſes tablettes.*) Non, c'eſt le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh bien, donne-moi quoi. Tu donneras après le, puiſque tu veux donner quoi.

LAPIERRE.

Je ne vous entends pas, Monſieur.

M. TROTBERG.

C'eſt pourtant M. Dubreuil, qui m'a dit de dire le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Quand je dis le, je dis pas quoi: quand je dis quoi, je dis pas le.

LAPIERRE.

Je ne puis vous donner que ce que vous me dites,

M. TROTBERG.

Je dis le ; mais faites marcher ici M. Dubreuil ; il dira ſi je dis pas bien.

LAPIERRE.

Il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Sortir, c'eſt quand.

LAPIERRE.

Quand ? Tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure, c'eſt coucher il m'a dit.

LAPIERRE.

Je ne dis pas qu'il eſt couché ; je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Eh bien, ſortir ; quand.

LAPIERRE.

Quand ? Je vous dis tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure c'eſt coucher ; je ſais fort bon ; mais on ne peut pas être couché & être ſorti ; je puis pas ſouffrir la menſonge.

LAPIERRE.

Mais je ne dis pas qu'il eſt couché non plus.

M. TROTBERG.

Que tiaple dis-tu donc ?

LAPIERRE.

Je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Quand?

LAPIERRE.

Tout-à l'heure.

M. TROTBERG.

Je tiens plus; je vais quand, auſſi moi de cette logis.

LAPIERRE.

Tenez; j'entends M. Dubreuil le fils; il ſait l'allemand, il vous entendra.

M. TROTBERG.

Je parle françois encore; c'eſt un grand impatientement que cette garçon-là!

SCENE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL fils, LAPIERRE.

M. DUBREUIL fils.

AH, M. Trotberg! je ſuis charmé de vous voir à Paris. (*Il l'embraſſe.*)

M. TROTBERG.

Je ſuis bien content auſſi, véritablement.

M. DUBREUIL fils.

Je comptois que vous n'arriveriez que demain ; je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu Monſieur votre pere ; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon, parce que les miens ils ſont tous malades de la poſte ; & puis ils ſavent pas la langage de cette pays, & je puis pas expliquer à cette Pierre, qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL fils.

Cette Pierre ?

LAPIERRE.

Oui, c'eſt moi, Lapierre, qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas François Lapierre ?

M. DUBREUIL fils

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne ſait donc pas les mots de ſon pays ?

M. DUBREUIL fils.

Comment ?

LAPIERRE.

Monſieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure ; je ne ſais pas ſi c'eſt allemand ou françois.

M. TROTBERG.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. DUBREUIL fils.

Je n'entends plus. Mais ſi vous voulez quelque choſe, dites moi, & vous l'aurez.

M. TROTBERG.

Eh bien, je veux le.

M. DUBREUIL fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh! il dit auſſi lui Lapierre, quoi, pour lorſque je dis le.

M. DUBREUIL fils.

C'eſt ſingulier cela. Dites-moi en allemand ce que vous voulez.

M. TROTBERG.

Non, j'ai juré de parler toujours françois dans cette pays. Et M. votre pere il m'a dit de dire le.

M. DUBREUIL fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Non, ce n'eſt pas quoi, c'eſt le.

M. DUBREUIL fils.

Lapierre, dis à mon pere que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

M. votre pere il eſt quand & l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL fils.

Quand & l'heure?

LAPIERRE.

Oui, je ne ſais pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus; je croyois ſavoir mieux la françois, il m'a pourtant dit de dire comme cela M. Dubreuil.

M. DUBREUIL fils.

Le voilà, nous allons ſavoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raiſonnablement.

SCENE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL pere, M. DUBREUIL fils, LAPIERRE.

M. DUBREUIL pere.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais j'ai été obligé de ſortir....

M. TROTBERG.

Oui, je ſais quand, vous voyez bien.

M. DUBREUIL pere.

Oui ; mais ne vous a-t-il rien manqué ?

M. DUBREUIL fils.

Voilà l'embarras ; M. Trotberg a demandé tout plein de choſes que Lapierre n'a pu lui donner.

LAPIERRE.

Parce que je n'ai pu rien comprendre.

M. DUBREUIL fils.

Ni moi non plus.

M. TROTBERG.

Et cependant, Monſieur, vous m'avez dit de dire le, & je demande le ; il veut me donner quoi. Et puis je voulois parler à vous, il m'a dit quand, & l'heure ; c'eſt un tiaple d'homme, qui me feroit être un fou, cette Lapierre.

M. DUBREUIL pere.

Je ſuis auſſi embarraſſé que vous.

M. TROTBERG.

Mais, Monſieur, je puis bien vous dire, j'ai écrit ici. (*Il prend ſes tablettes.*) Ne m'avez-vous pas dit, ſi vous voulez envoyer quelque part, dites où ?

M. DUBREUIL pere.

Oui.

M. TROTBERG.

J'ai dit où, auſſi il ne vouloit pas entendre; mais après il a envoyé.

M. DUBREUIL pere.

Lapierre, as-tu envoyé?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, c'étoit une lettre, & l'adreſſe étoit deſſus.

M. DUBREUIL pere.

C'eſt bon.

M. TROTBERG.

Oui, mais j'ai eu un grand peine.

LAPIERRE.

Il diſoit toujours, où, où, où. Je ne ſavois pas ce qu'il vouloit dire.

M. TROTBERG.

Mais j'ai bien dit, n'eſt-ce pas, M. Dubreuil?

M. DUBREUIL pere.

Je crois que oui.

M. TROTBERG.

Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi, je veux le.

M. DUBREUIL pere.

Le ?

M. TROTBERG.

Oui. Je puis pas expliquer, je demander à parler à vous, il dit que vous êtes quand & l'heure. Je puis pas entendre.

M. DUBREUIL pere.

Ma foi, ni moi non plus.

M. TROTBERG.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. DUBREUIL pere.

Moi ?

M. DUBREUIL fils.

C'eſt-il vrai, mon pere ?

M. DUBREUIL pere.

Je n'ai pas dit cela.

M. TROTBERG.

Vous n'avez pas dit, Monſieur ? J'ai pourtant écrit ſur mon tablette.

M. DUBREUIL fils.

Eh bien, liſez-nous ce qu'il y a.

M. TROTBERG.

Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où. J'ai dit où.

M. DUBREUIL pere.

Où ; mais il faut dire où il faut aller.

M. TROTBERG.

Où il faut aller ? Ah tiaple ! je ſavois pas. Je écrirai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je ne veux pas quoi moi, je veux le.

M. DUBREUIL pere.

Cela veut dire, ſi vous voulez boire, dites-le ; dites que vous voulez boire.

M. TROTBERG.

Ah ! je comprends. Après j'ai écrit, ſi vous voulez manger, dites quoi.

M. DUBREUIL pere.

Quoi, c'eſt ce que vous voulez manger.

M. TROTBERG.

C'eſt cela ſûrement.

M. DUBREUIL fils.

Sans doute.

M. TROTBERG.

Je penſois pas. (*Il lit.*) Si vous voulez ſortir ; dites quand.

M. DUBREUIL pere.

Quand vous voudrez ſortir.

M. TROTBERG.

Ah ! je croyois que quand vouloit dire ſortir ; je entends préſentement. Et puis. (*Il lit.*) Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. DUBREUIL fils.

C'eſt l'heure que vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenois pas. C'eſt mon faute de n'être pas plus ſavant du langue françois.

M. DUBREUIL pere.

Ce n'eſt rien que cela.

M. TROTBERG.

Ah! je demande pardon, je dirai le choſe dont je veux à préſent.

M. DUBREUIL pere.

Venez, venez ſouper; vous devez en avoir beſoin.

M. TROTBERG.

Je ferai avec plaiſir, je ſuis embarraſſé avec vous de mon colere.

M. DUBREUIL fils.

En buvant, tout cela ſe paſſera.

M. DUBREUIL pere.

Allons, allons, venez.

M. TROTBERG.

Je marche avec vous, Meſſieurs.

LE LIEVRE.

PROVERBE LI.

PERSONNAGES.

M. DUBUT, *Avocat.*

Dame JAQUELINE, *ſervante de M. Dubut.*

GROS-PIERRE, *payſan.*

VINCENT, *payſan.*

La ſcene eſt chez M. Dubut, dans une petite ville de province.

LE

LE LIEVRE,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBUT, *en robe-de-chambre, écrivant.*

TOUJOURS travailler ! En voilà assez : il faut que j'aille prendre un peu l'air. Dame Jaqueline, Dame Jaqueline !

SCENE II.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

QU'EST-CE que vous voulez, M. l'Avocat ?

M. DUBUT.

Donnez-moi mes souliers.

Dame JAQUELINE.

Quoi, vous voulez sortir ?... Il ne fait pas trop beau.

M. DUBUT.

Cela ne fait rien.

Dame JAQUELINE, *donnant les ſouliers.*

Les voilà, ils ſont tout prêts.

M. DUBUT.

Et mon habit, ma perruque? (*Il ſe chauſſe.*)

Dame JAQUELINE.

Tout eſt ici.... Mais pourquoi ne pas reſter chez vous plutôt?

M. DUBUT.

Parce que je veux m'aller promener un peu, pour me délaſſer de mon travail.

Dame JAQUELINE.

De votre travail; & pourquoi tant travailler?

M. DUBUT.

Il faut bien être utile au public, tant qu'on le peut.

Dame JAQUELINE.

Et vous vous tuez preſque toujours pour rien; à votre place, je ne travaillerois que pour ceux qui me paieroient bien.

M. DUBUT.

Mais, Dame Jaqueline, il faut aider les malheureux qui n'ont pas de quoi.

Dame JAQUELINE.

Oui, ceux-là; mais il vous vient tous les jours des payſans qui ſont les pauvres, pour ne vous rien donner; & vous êtes la dupe de cela, vous.

M. DUBUT.

On n'eſt jamais dupe en faiſant le bien.

Dame JAQUELINE.

C'eſt peut-être beau ce que vous dites là; mais cela ne rapporte rien. Pourquoi ne pas faire comme vos confreres? Toutes les fois qu'on vient les conſulter, ils attrapent toujours quelque choſe; pied ou aile, n'importe. Et voilà comme on fait une bonne maiſon.

M. DUBUT.

Mais, j'ai aſſez de bien pour moi.

Dame JAQUELINE.

On n'en a jamais trop. Il faut amaſſer, on ne ſait pas ce qui peut arriver.

M. DUBUT.

Il ne faut pas ſe méfier de la Providence, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Je ſais bien qu'on dit cela; mais il ne faut pas refuſer non plus ce qu'elle nous envoie: il ne

faut pas jeter à ſes pieds ce qu'on tient dans ſes mains.

M. DUBUT.

Oui, oui, vous avez raiſon. Donnez-moi mon habit.

Dame JAQUELINE.

Le voilà, le voilà. Vous ne ferez rien de tout ce que je vous dis là.

M. DUBUT, *mettant ſon habit.*

Si, ſi; ne vous embarraſſez pas. Ma cravate.

Dame JAQUELINE.

La voilà. Dame! c'eſt que ſi vous vouliez y penſer, je vous ferois faire meilleure chere.

M. DUBUT.

Si c'étoit aux dépens du pauvre, cela ne vaudroit pas la peine.

Dame JAQUELINE.

Du pauvre? Non pas du pauvre; mais de ceux à qui vous faites gagner des procès.

M. DUBUT.

Il leur en coûte toujours aſſez. (*Il met ſa cravate.*)

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme vous êtes; vous n'en ferez rien.

M. DUBUT.

Je vous dis que ſi.

Dame JAQUELINE.

Mais quand?

M. DUBUT.

Nous verrons.

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, nous verrons.

M. DUBUT.

Ma perruque?

Dame JAQUELINE.

La voilà.... Promettez-moi donc.

M. DUBUT.

Eh bien, je vous le promets. (*Il met ſa perruque.*) Ma canne, mon chapeau?

Dame JAQUELINE.

Je vous le promets, je vous le promets! Je crains bien que ce ne ſoit à beau prêcher qui n'a cœur de bien faire. Où allez-vous?

M. DUBUT.

Sur la place; ſavoir s'il y a quelques nouvelles.

Dame JAQUELINE.

Revenez bientôt, & n'allez pas vous enrhumer toujours.

M. DUBUT.

Non, non. S'il vient quelqu'un, faites attendre, je ne ſerai pas long-tems.

SCENE III.

Dame JAQUELINE.

C'EST tout comme ſi l'on ne diſoit rien. Il travaille; & pour quoi faire? Tous ces gens d'eſprit-là ſont plus bêtes! Si on ne les gouvernoit pas, je ne ſais pas comment ils feroient; cela fait pitié! Bon, pendant que je m'amuſe là à gémir, peut-être que mon bœuf à la mode ne cuit pas.

SCENE IV.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE.

BONJOUR, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Ah, vous êtes à la ville, aujourd'hui, Gros Pierre?

GROS-PIERRE.

Oui, vraiment. Vous vous portez bian?

Dame JAQUELINE.

Oui, aſſez bien, comme cela, tous les ans douze mois, comme on dit.

GROS-PIERRE.

Ah, dame! écoutez donc, on n'eſt pas toujours de même; il faut aller comme le tems. Eh bian, dites-moi un peu, eſt-ce que M. l'Avocat n'eſt pas ici? J'ons affaire à lui, & je ne venons que pour ça.

Dame JAQUELINE.

Il eſt allé faire un tour, il reviendra bientôt; attendez-le.

GROS-PIERRE.

Pardi, il faut bian que je l'attende.

Dame JAQUELINE.

Eſt-ce que vous avez un procès?

GROS-PIERRE.

Oh, non; mais j'ons envie de le conſulter pour en avoir un. C'eſt un ſi brave homme, que j'ons confiance en lui, voyez-vous.

Dame JAQUELINE.

Vous l'aimez, parce qu'il ne vous prend pas d'argent quand vous le conſultez.

GROS-PIERRE.

Oh, c'eſt bian vrai. Je l'y en ons offert pourtant une fois; mais il n'a pas voulu; il m'a dit comme ça, allons, Gros-Pierre, je ne veux point de ton argent, ne m'en parle jamais; ton pere étoit fermier du mien: ainſi je ne prendrai rien de toi. C'eſt là un honnête homme, ça, par exemple.

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme il ſe ruine.

GROS-PIERRE.

Oh, que non! Eſt-ce qu'il n'a pas une bonne ferme auprès de chez nous?

Dame JAQUELINE.

Oui, mais cela n'empêche pas que tout travail ne mérite ſalaire. Pourquoi ne poſez-vous pas là votre paquet, au lieu de le garder ſur votre épaule?

GROS-PIERRE.

Cela n'eſt pas lourd.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

GROS-PIERRE.

Ce n'eſt rien.

Dame JAQUELINE.

Je crois que c'eſt un lievre; car je vois des pattes qui paſſent.

GROS-PIERRE.

Des pattes?

Dame JAQUELINE.

Oui, ce ſont des pattes; je ne me trompe pas, c'eſt un lievre.

GROS-PIERRE.

C'eſt une commiſſion qu'on m'a chargé de faire.

Dame JAQUELINE.

Il les aime bien les lievres, M. l'Avocat.

GROS-PIERRE.

Tout de bon?

Dame JAQUELINE.

Oh, quand je peux en avoir un pour lui faire un civet, il eſt enchanté.

GROS-PIERRE.

Et les aimez-vous, Dame Jaqueline?

Dame JAQUELINE.

Oh, mais il ne faut pas prendre garde à moi.

GROS-PIERRE.

Pourquoi? Dites, dites tout naturellement. Avouez que vous mangeriez bian un bon civet de lievre.

Dame JAQUELINE.

Mais...

GROS-PIERRE.

Pourquoi ne pas dire ſans façon ?

Dame JAQUELINE.

Oui, je l'aimerois bien.

GROS-PIERRE. *Il fait comme s'il alloit donner ſon lievre, & il ſe redreſſe.*

Vous l'aimeriez bien ? ... Et moi auſſi.

Dame JAQUELINE, *à part.*

Hum, le vilain trigaud !

SCENE V.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

HÉ, Gros-Pierre ! Quoi que fais-tu ici ? Je t'ai vu entrer, & j'ai dit comme ça, il faut que je lui demande s'il veut que nous nous en allions enſemble.

GROS-PIERRE.

M'attendras-tu ?

VINCENT.

Eh pardi ſûrement, je t'attendrai.

Dame JAQUELINE.

Ah ça, je vous laiſſe. Je m'en vais voir à mon ſouper. Aſſeyez-vous là.

GROS-PIERRE.

Allez, allez, ne vous embarraſſez pas de nous.

SCENE VI.

GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

EH, dis donc, Gros-Pierre, eſt-ce que tu as un procès?

GROS-PIERRE.

Non, mais je veux en faire un à la veuve Mignot. Tu ſais bian qu'alle a un pré tout près du nôtre?

VINCENT.

Oui; mais ça n'eſt pas bian de vouloir l'avoir.

GROS-PIERRE.

Et ſon pere n'a-t-il pas eu comme ça un quartier de nos vignes?

VINCENT.

Mais c'eſt différent.

GROS-PIERRE.

Je le ſais bian ; mais ſi M. l'Avocat me le conſeille ?

VINCENT.

Il ne te conſeillera pas de dépouiller une veuve.

GROS-PIERRE.

Une veuve ne me fait pas plus de pitié qu'une autre : alle n'a qu'à ſe remarier, alle ne ſera plus veuve.

VINCENT.

C'eſt vrai ça ; mais il ne faut pas prendre le bian de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ne le prendrai pas non plus ; c'eſt la juſtice qui me le donnera.

VINCENT.

Mais alle ne ſeroit plus une juſtice dans ce cas-là.

GROS-PIERRE.

Mais, n'eſt-ce pas les avocats & les procureux qui font la juſtice ? Eh bian, eſt-ce qu'ils ne pouvont pas vous faire avoir le bian que vous voulez ?

VINCENT.

Dame ! je ne ſavons pas.

GROS-PIERRE.

Il ne faut donc pas parler. Enfin, je veux que

M. l'Avocat me baille cet avis-là, vois-tu ? & s'il me le baille, je lui baillerai un lievre que j'ai apporté par exprès pour cela. Mais s'il me baille un autre avis, il n'aura pas le lievre, & je le mangerons, nous. Je le vois qui vient, je crois. Oui, c'eſt li-même.

VINCENT.

Je ne ſais plus que te conſeiller à préſent.

GROS-PIERRE.

Oh, laiſſe-moi faire, tu vas voir, tu vas voir.

SCENE VII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT.

AH, ah, vous voilà à la ville, Gros-Pierre ?

GROS-PIERRE.

Oui, M. l'Avocat, j'y venons parce que j'ons une affaire de conſéquence, où j'aurions grand beſoin que vous me bailliez votre avis, voyez-vous.

M. DUBUT.

Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à dire. Tu ſais bien que j'aime à te faire plaiſir.

GROS-PIERRE.

C'eſt auſſi pour cela que je venons à vous, M. l'Avocat.

VINCENT, *à Gros-Pierre.*

Il m'eſt avis qu'il faut que je m'en aille : je m'en vais t'attendre aux Trois-Rois.

GROS-PIERRE.

Quand j'aurai fini, j'irai t'y trouver.

VINCENT.

Adieu, M. l'Avocat.

M. DUBUT.

Adieu, mon ami, adieu.

SCENE VIII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT, *s'aſſeyant.*

ALLONS, Gros-Pierre, conte-moi ton affaire.

GROS-PIERRE.

Vous ſaurez, M. l'Avocat, qu'il y a à côté de mon grand pré, un autre pré qui eſt à la veuve Mignot... Vous la connoiſſez, la veuve Mignot?

M. DUBUT.

Non.

GROS-PIERRE.

La veuve Mignot eſt la plus méchante femme du monde ; alle dit que je recule tous les ans la borne qui nous ſépare, & alle veut que je plantions une haie, pour n'avoir plus de diſpute ; moi, je ne veux pas de haie, & je voudrions l'attaquer en juſtice, ſur ce qu'alle dit que j'ai reculé la borne.

M. DUBUT.

Mais il n'y a qu'à meſurer le terrein, & l'on verra bien ſi vous y avez touché.

GROS-PIERRE.

Je ne voulons pas qu'on le meſure, & je ne voulons pas qu'alle m'accuſe de cela ; c'eſt pourquoi je voulons li faire un procès en réparation de dommages & intérêts, afin qu'on m'adjuge ſon pré, pour que je n'ayons pas de diſpute.

M. DUBUT.

J'entends bien cela.

GROS-PIERRE.

Voilà ce que je voudrions que vous me conſeilliez, M. l'Avocat.

M. DUBUT.

Mais, Gros-Pierre, cela n'eſt pas bien de

vouloir avoir comme cela l'héritage de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ſavons bian qu'on dira cela ; mais ſi la juſtice me le donne, qu'eſt-ce qu'il y aura à dire ?

M. DUBUT.

La juſtice ne te le donnera pas.

GROS-PIERRE.

Pardonnez-moi ; il n'y a qu'à embrouiller tout cela de façon que cela finiſſe comme je le voulons ; vous comprenez bian, M. l'Avocat ?

M. DUBUT.

Je ne te conſeillerai jamais d'intenter un procès injuſte.

GROS-PIERRE.

Mais pourquoi ?

M. DUBUT.

Parce qu'il faut être honnête homme d'abord.

GROS-PIERRE.

Mais de tous les gens qui ont des procès, il y en a toujours un qui perd ?

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Eh bien ! ſi la veuve Mignot perd, c'eſt tout ce que je veux.

M.

M. DUBUT.

Oui; mais ſi tu perds, tout comme cela arrivera, tu paieras les frais, & tu diras que je t'ai mal conſeillé.

GROS-PIERRE.

Je dirai... je dirai que vous n'avez pas bian embrouillé l'affaire comme je le voulois, parce que je ſuis ſûr qu'on pourroit me faire avoir ce pré-là.

M. DUBUT.

Mais je te dis que la loi eſt contre toi.

GROS-PIERRE.

Mais il n'y a qu'à la retourner, elle ſera pour moi.

M. DUBUT.

Tu n'y entends rien: je ne te veux pas embarquer dans une mauvaiſe affaire, je crois que c'eſt te donner un bon conſeil.

GROS-PIERRE.

Oui, un bon conſeil qui ne rapporte rien; à quoi eſt-il bon?

M. DUBUT.

A empêcher qu'on ne te mange inutilement.

GROS-PIERRE.

Voilà donc votre dernier mot, M. l'Avocat?

M. DUBUT.

Oui, & celui que tu dois ſuivre.

GROS-PIERRE.

Si vous aviez voulu, vous auriez pu m'en donner un autre : tant pis pour vous.

M. DUBUT.

Je ne veux pas te tromper. Juſqu'à préſent, ne t'ai-je pas bien conduit dans tes affaires ?

GROS-PIERRE.

Cela eſt vrai.

M. DUBUT.

Eh bien, de quoi te plains-tu ?

GROS-PIERRE.

Oh, de rien. Vous n'avez rien à mander chez nous, M. l'Avocat ?

M. DUBUT.

Non, non, mon ami. Porte-toi bien.

GROS-PIERRE.

Je vous baille bian le bonjour.

SCENE IX.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

EH bien, M. l'Avocat, vous avez vu Gros-Pierre?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce qu'il vous vouloit?

M. DUBUT.

Me conſulter ſur un procès qu'il vouloit avoir avec une de ſes voiſines.

Dame JAQUELINE.

Lui avez-vous donné votre avis?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Et qu'eſt-ce qu'il vous a donné lui?

M. DUBUT.

Rien.

Dame JAQUELINE.

Comment rien? C'eſt donc là ce que vous m'aviez promis!

M. DUBUT.

Mais que veux-tu ? Tu ſais bien que Gros-Pierre....

Dame JAQUELINE.

Je ſais, je ſais qu'avec tout votre eſprit, vous ne ſavez ce que vous faites; ſi j'avois été là, j'aurois ſûrement eu un lievre qu'il avoit.

M. DUBUT.

Il avoit un lievre ?

Dame JAQUELINE.

Aſſurément.

M. DUBUT.

Je ne l'ai pas vu.

Dame JAQUELINE.

Je le crois bien, & puis ce coquin-là ſe moque de vous après cela.

M. DUBUT.

Je ne lui donne rien du mien,

Dame JAQUELINE.

Et votre peine, votre ſcience ?.. J'ai plus de regrets à ce lievre-là !... Où eſt-il allé Gros-Pierre ?

M. DUBUT.

Il eſt allé aux Trois-Rois, retrouver un de ſes amis.

Dame JAQUELINE.

Il y ſera peut-être encore. Je veux abſolument avoir le lievre, ou je ne demeurerai plus avec vous.

M. DUBUT.

Quoi, vous voudriez me quitter, depuis vingt-cinq ans que nous ſommes enſemble?

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce que j'y ai gagné? Faites-vous la moindre choſe de ce que je veux? Vous me promettez, & puis vous n'y ſongez pas à la premiere occaſion.

M. DUBUT.

Que voulez-vous? Je vous promets encore...

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, promettre & tenir ſont deux; voilà qui eſt fini, je m'en irai demain.

M. DUBUT.

Ah! Dame Jaqueline...

Dame JAQUELINE.

Il n'y a point de Dame Jaqueline qui tienne.

M. DUBUT.

Mais comment faire?

Dame JAQUELINE.

Je veux avoir le lievre, & tout-à-l'heure.

Voyez à vous arranger. Je ne me contente pas de promeſſes davantage, je veux des effets. Si vous voulez, je m'en vais dire à Gros-Pierre que vous avez quelque choſe à lui dire.

M. DUBUT.

Si j'ai le lievre, notre paix ſera donc faite?

Dame JAQUELINE.

Oui, pour cette fois-ci.

M. DUBUT.

Fort bien; allez, allez le chercher.

Dame JAQUELINE.

Je le vois à la porte des Trois-Rois. Je m'en vais l'appeller.

SCENE X.

M. DUBUT.

DAME JAQUELINE a raiſon: mieux on conſeille les gens, & moins ils ont de reconnoiſſance. Si j'avois été de l'avis de Gros-Pierre, il m'auroit ſûrement donné ſon lievre. Puiſque cela fait tant de plaiſir à Dame Jaqueline, je m'en vais employer un moyen qui ſûrement me

réuſſira. Prenons un gros livre pour faire ſemblant de conſulter ; il en ſera ſûrement la dupe. (*Il prend un grand livre, & ſe met à lire.*)

SCENE XI.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

Dame JAQUELINE.

TENEZ, M. l'Avocat, le voilà Gros-Pierre, il n'étoit pas encore parti.

GROS-PIERRE.

Eſt-ce que vous avez quelque choſe à me dire, M. l'Avocat ?

M. DUBUT.

Eh, oui vraiment ; j'ai ſongé à ton affaire, & j'ai trouvé ici...

GROS-PIERRE.

Quoi, M l'Avocat ?

M. DUBUT.

Que tu pourrois bien...

GROS-PIERRE.

Avoir mon prè ?

M. DUBUT.

Oui, s'il n'y a jamais eu de haie qui ait ſéparé ces deux héritages.

GROS-PIERRE.

Non, M. l'Avocat; je ſuis bien ſûr qu'il n'y en a jamais eu, parce que le tout appartenoit au même maître: c'eſt pourquoi je pourrions demander ce qui eſt à la veuve Mignot, mon pré étant plus grand que le ſien.

M. DUBUT.

Le tien eſt plus grand?

GROS-PIERRE.

Oui.

M. DUBUT

Il n'y a plus de difficultés.

GROS-PIERRE.

Tout de bon, M. l'Avocat, vous le croyez?

M. DUBUT.

Sans doute, & le procès ſe gagnera, parce que le fort emporte le foible.

GROS-PIERRE.

C'eſt vrai cela; vous êtes un bien habile homme.

M. DUBUT.

On ne voit pas tout d'un coup le pour & le contre.

GROS-PIERRE.

Vincent, je t'avois bian dit que ma cauſe étoit bonne. Tu n'entends rien aux affaires, toi.

VINCENT.

Eh bian! je ne le crois pas encore.

GROS-PIERRE.

Tu es bian obſtiné! Tu ne mangeras pas de mon lievre; car je m'en vais le donner à M. l'Avocat.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce que vous dites, Gros-Pierre?

GROS-PIERRE.

Je dis que je donne ce lievre à M l'Avocat. Prenez-le, Dame Jaqueline. (*Il le lui donne.*)

Dame JAQUELINE.

Donnez, donnez. (*Elle l'emporte, puis elle revient.*)

M. DUBUT.

Ah ça, écoutez-moi, Gros-Pierre; je vois que vous aimez les bons conſeils.

GROS-PIERRE.

Eh pardi, je vous le demande! Il n'y a que ceux-là.

M. DUBUT.

C'eſt donc ceux-là qu'il faut payer, & non pas les autres.

GROS-PIERRE.

C'eſt ce que je vous diſons.

M. DUBUT.

Eh bien, c'eſt le premier que je vous ai donné qui eſt le bon, & non pas le ſecond.

GROS-PIERRE.

Quoi! celui de ne pas plaider?

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Quoi, le plus fort....

M. DUBUT.

Eſt ſouvent le plus injuſte.

GROS-PIERRE.

Mais l'adreſſe, l'habileté, la ruſe....

M. DUBUT.

Fait des dupes.

VINCENT.

Je te l'avois bian dit, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Tais-toi.

Dame JAQUELINE.

Si tu ne t'étois pas moqué de moi tantôt avec ton lievre, nous ne nous moquerions pas de toi à préſent.

GROS-PIERRE.

Je parie que c'eſt vous, Dame Jaqueline, qui avez conſeillé à M. l'Avocat de me faire ce tour-là.

Dame JAQUELINE.

Eh bien, c'eſt vrai, Gros-Pierre.

M. DUBUT.

Tu en es quitte à meilleur marché que ſi tu plaidois.

GROS-PIERRE.

Oh, je n'en ſuis pas fâché à cauſe de vous, mais à cauſe d'elle.

VINCENT.

Moi, j'en ſuis bien aiſe, parce que tu n'as pas voulu me croire. Allons, allons-nous-en.

M. DUBUT.

Adieu, mes amis, votre ſerviteur.

GROS-PIERRE.

Adieu, M. l'Avocat, je ne croirons plus jamais

que votre premiere parole. (*Ils ſortent.*)

Dame JAQUELINE.

Vous voyez bien que j'avois raiſon, M. l'Avocat.

M. DUBUT.

Oui; vous m'avez fait mentir, je n'aime pas cela. Allons ſouper. (*Ils ſortent.*)

LES BONS.

PROVERBE LII.

PERSONNAGES.

M. DE GRANTIER, *Financier.*
M. DUPONT, *Secretaire de M. de Grantier.*
Madame DE VILLEMARE, *ſœur de M. de Grantier.*
L'ABBÉ DE LA SOURDIERE.
M. DESPRÉS, *Employé de Chartres.*
M. DEMERIN, *Commis.*
DUBOIS.
LAFOND.
DELISLE, *valet-de-chambre de M. de Grantier.*
M. HOCHEPOT, *maître-d'hôtel de M. de Grantier.*

La ſcene eſt dans le cabinet de M. de Grantier.

LES BONS,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER, *en entrant avec des papiers à la main.*

AH, vous êtes ici, M. Dupont! Je vous faiſois chercher par-tout.

M. DUPONT.

Il y a une demi-heure que j'attends.

M. DE GRANTIER.

Ah ça, cette ſaiſie, il faudra la faire rendre.

M. DUPONT.

Mais, Monſieur, c'eſt la ſeconde fois que ces gens-là ſont pris en flagrant délit.

M. DE GRANTIER.

On n'en ſait rien, ainſi n'en parlez pas.

M. DUPONT.

Je ſais bien que Madame votre mere s'inté-

reſſe pour eux, & je lui ai dit qu'ils n'étoient pas dans le cas qu'on leur faſſe de grace.

M. DE GRANTIER.

Vous avez bien fait; mais Madame de Franville m'a dit qu'elle ſe brouilleroit avec moi, ſi je ne finiſſois pas cela comme elle le deſire; ainſi vous voyez bien...

M. DUPONT.

Il n'y aura qu'à faire accroire à Madame votre mere que c'eſt à ſa conſidération.

M. DE GRANTIER.

Sans doute.

M. DUPONT.

Monſieur veut-il ſigner cette délibération d'hier?

M. DE GRANTIER.

Oui, donnez. (*Il ſigne.*)

M. DUPONT.

J'ai répondu au receveur d'Etampes qu'il faut qu'il faſſe des pourſuites.

M. DE GRANTIER.

Il faut ajouter: ſans quoi il ſera caſſé.

M. DUPONT.

Je l'ai mis auſſi.

M.

M. DE GRANTIER.

Avez-vous les deux bons pour cet entrepôt de tabac & le grenier à ſel ?

M. DUPONT.

Oui, Monſieur, les voilà.

M. DE GRANTIER.

C'eſt très-bien.

M. DUPONT.

Si Monſieur vouloit donner l'entrepôt de tabac à mon frere....

M. DE GRANTIER.

Votre frere ? Mais je l'ai placé.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur ; mais il n'a que huit cents francs.

M. DE GRANTIER.

Il eſt encore bien heureux.

M. DUPONT.

Mais, Monſieur, à moi ; il y a long-tems que vous m'en promettez un.

M. DE GRANTIER.

Nous verrons cela une autre fois : eſt-ce que vous voulez me quitter ?

M. DUPONT.

Non, Monſieur, aſſurément ; mais je le ferois exercer.

M. DE GRANTIER.

Cela ne ſe peut pas ; il faut exercer ſoi-même.

M. DUPONT.

Mais, Monſieur, il y a des exemples...

M. DE GRANTIER.

Oui, autrefois ; mais à préſent cela ne ſe fait plus.

M. DUPONT.

Mais le grenier à ſel ; mon pere eſt dans cette ville-là, & en le mettant ſous ſon nom...

M. DE GRANTIER.

Votre pere, votre pere n'entend rien à ces affaires-là.

SCÈNE II.

M. DE GRANTIER, L'ABBÉ, M. DUPONT.

DELISLE, *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de la Sourdiere.

M. DE GRANTIER.

Ah, M. l'Abbé ! je ſuis charmé de vous voir.

L'ABBÉ.

J'avois peur de ne pas vous trouver.

M. DE GRANTIER.

Je devois ſortir ce matin ; mais une affaire que j'avois, eſt remiſe ; j'en ſuis bien aiſe, parce que j'ai l'honneur de vous voir.

L'ABBÉ.

C'eſt que j'ai une grande affaire à vous communiquer. C'eſt la vicomteſſe : elle vouloit venir elle-même ; mais elle a été obligée d'aller à Verſailles.

M. DE GRANTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

L'ABBÉ.

C'eſt pour un homme qu'elle protege beaucoup ; & vous lui ferez le plus grand plaiſir, ſi vous pouvez lui donner un entrepôt de tabac, ou un grenier à ſel, qui eſt dans votre département : voilà ſon mémoire ; vous verrez les droits de cet homme-là ; elle ne demande pas à propos de rien.

M. DE GRANTIER.

Je n'ai pas beſoin de voir ; ces deux emplois ne ſont pas de mon département, & je n'y peux rien du tout.

L'ABBÉ.

On lui avoit pourtant dit que cela vous regardoit.

M. DE GRANTIER.

Je le voudrois très-fort ; je ſerois enchanté de pouvoir lui faire ce plaiſir-là, ainſi qu'à vous.

L'ABBÉ.

Quoi, ni l'un ni l'autre ?

M. DE GRANTIER.

Ni l'un ni l'autre.

L'ABBÉ.

Elle y compte pourtant.

M. DE GRANTIER.

J'en ſuis fâché.

L'ABBÉ.

Elle ſe plaint déjà beaucoup de vous, au moins.

M. DE GRANTIER.

De moi ?

L'ABBÉ.

Oui vraiment ; elle dit que vous la négligez depuis quelque tems.

M. DE GRANTIER.

Elle eſt bien bonne ; j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour inceſſamment.

L'ABBÉ.

Je lui dirai donc que cela ne vous regarde pas.

M. DE GRANTIER.

Si vous voulez bien... Où allez-vous donc, M. l'Abbé ? Eſt-ce que vous ne dînez pas ici ?

L'ABBÉ.

Non, je ne peux pas avoir cet honneur-là aujourd'hui.

M. DE GRANTIER.

Mais quand vous verra-t-on ?

L'ABBÉ.

Sûrement demain ou après. Ah ça, vous êtes en affaire, laiſſez-moi aller.

M. DE GRANTIER.

Vous le voulez ?

L'ABBÉ.

Vous vous moquez de moi.

M. DE GRANTIER.

Ne m'oubliez pas.

L'ABBÉ.

Non, non.

SCENE III.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER.

Où en étions-nous ? Ah, ces deux cavaliers qui ont été pris avec du tabac ?

M. DUPONT.

Monſieur, voilà le procès-verbal.

M. DE GRANTIER.

Allons, il faut écrire au Major. Savez-vous où eſt leur régiment?

M. DUPONT.

Non, Monſieur.

M. DE GRANTIER.

Vous vous en informerez.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur.

M. DE GRANTIER.

Il faut répondre à M. Delorme à propos. Ecrivez... Ne manquez pas, Monſieur, ſi-tôt la préſente reçue.

M. DUPONT, *écrivant.*

Reçue.

M. DE GRANTIER.

Reçue, de faire faire l'état que vous me propoſez.

SCENE IV.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT DELISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là un employé de Chartres, qui demande à vous parler.

M. DE GRANTIER.

Savez-vous ce qu'il veut ?

DELISLE.

Non, Monſieur ; il dit que c'eſt quelque choſe de très-preſſé.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.

DELISLE.

Entrez, Monſieur.

SCENE V.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, M. DESPRÉS.

M. DE GRANTIER.

EH bien, Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a ? Pourquoi venez-vous à Paris ſans congé ?

M. DESPRÉS.

Monſieur, c'eſt que je viens vous demander vos bontés.

M. DE GRANTIER.

Pour quoi faire?

M. DESPRÉS.

C'eſt que ſi Monſieur vouloit...

M. DE GRANTIER.

Parlez donc.

M. DESPRÉS.

Le grenier à ſel d'Epernon eſt vacant, & il ne dépendroit que de Monſieur de faire ma fortune.

M. DE GRANTIER.

Cela ne ſe peut pas.

M. DESPRÉS.

Mais, Monſieur, conſidérez...

M. DE GRANTIER.

Allons, M. Dupont, où en ſommes-nous?

M. DUPONT, *liſant.*

De faire faire l'état que vous me propoſez.

M. DE GRANTIER.

Que vous me propoſez dans votre lettre du 21 de ce mois.

M. DESPRÉS.

Si j'oſois, Monſieur....

M. DE GRANTIER.

Allons, en voilà assez.

M. DESPRÉS.

Mais, Monsieur, si Monsieur vouloit se ressouvenir que j'ai eu une fois le bras cassé par des contrebandiers, & que j'ai été encore une autre fois blessé....

M. DE GRANTIER.

Vous avez eu une gratification.

M. DESPRÉS.

Il est vrai, Monsieur, aussi je ne me plains pas.

M. DE GRANTIER.

Après, M. Dupont?

M. DUPONT.

Dans votre lettre du 21 de ce mois.

M. DE GRANTIER.

Du 21 de ce mois; parce qu'en conséquence je ferai délibérer.

M. DESPRÉS.

Monsieur...

M. DE GRANTIER.

Je vous dis encore une fois que cela ne se peut pas; & je vous conseille de vous en aller tout de suite, sans quoi l'on vous apprendra à venir à Paris sans congé.

M. DESPRÉS.

Monſieur, j'eſpere que vous me pardonnerez.

M. DE GRANTIER.

Oui ; mais que cela ne vous arrive plus. Allons, adieu.

M. DESPRÉS.

Monſieur, je ſuis bien fâché...

M. DE GRANTIER.

Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE VI.

M. DE GRANTIER, Madame DE VILLEMARE, M. DUPONT, DELISLE.

DELISLE.

MADAME de Villemare.

Madame DE VILLEMARE.

Ah ! mon frere, je ſuis charmée de vous trouver.

M. DE GRANTIER.

Moi, je ſuis bien aiſe de voir que vous vous portez bien à préſent.

Madame DE VILLEMARE.

Ah ! ne parlez pas de cela. Je ſuis dans un état

affreux depuis huit jours. J'arrive de la campagne pour voir ce que je ferai à mes nerfs.

M. DE GRANTIER.

Comment, eſt-ce que la campagne ne vous a pas fait de bien?

Madame DE VILLEMARE.

Non, vraiment; au contraire.

M. DE GRANTIER.

C'eſt que vous vous êtes toujours couchée au jour, je le parierois.

Madame DE VILLEMARE.

Eh bien, oui; mais je ne peux pas faire autrement: ne parlons plus de cela.

M. DE GRANTIER.

Je n'en parlerai pas ſi vous voulez; mais ſi vous vous couchiez comme moi à minuit, vous verriez que vous vous porteriez à merveille. Je le diſois encore hier à votre mari.

Madame DE VILLEMARE.

Si vous m'aimiez, voilà ce que vous ne lui diriez pas.

M. DE GRANTIER.

Mais je vous demande pardon; c'eſt parce que je vous aime.

Madame DE VILLEMARE.

Nous allons le voir ; car je viens vous demander de me faire un plaiſir.

M. DE GRANTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame DE VILLEMARE.

Vous connoiſſez la Marquiſe de Courciere ?

M. DE GRANTIER.

Oui.

Madame DE VILLEMARE.

Vous ſavez comme nous nous aimons ?

M. DE GRANTIER.

Oui, comme les femmes s'aiment.

Madame DE VILLEMARE.

Vous ne le croyez pas ; cependant rien n'eſt plus vrai, je l'aime beaucoup moi. Il y a un homme pour qui elle s'intéreſſe vivement : je me ſuis chargée de vous demander pour lui un entrepôt de tabac qui eſt vacant, & que vous...

M. DE GRANTIER.

Il eſt donné.

Madame DE VILLEMARE.

Mais il y a un grenier à ſel.

M. DE GRANTIER.

Tout cela eſt donné.

Madame DE VILLEMARE.

Mais ſon pere doit vous écrire auſſi.

M. DE GRANTIER.

Le pere de la Marquiſe ?

Madame DE VILLEMARE.

Oui ; vous ne pouvez pas le refuſer.

M. DE GRANTIER.

Pourquoi cela ? Il n'eſt plus en place.

Madame DE VILLEMARE.

Ah, mon frere ! .... un homme comme lui !

M. DE GRANTIER.

Mais, Madame, je ne peux pas faire l'impoſſible.

Madame DE VILLEMARE.

Ma mere vous en parlera, je vous en avertis.

M. DE GRANTIER.

Ma mere me tourmente toujours... Tenez, M. Dupont peut vous dire qu'il y a deux de ſes protégés, à qui je ſauve aujourd'hui les galeres.

Madame DE VILLEMARE.

Bon, voilà une belle miſere ! Mon frere, ſi vous pouviez, vous me feriez plaiſir ; d'ailleurs vous connoiſſez celui pour qui nous demandons.

M. DE GRANTIER.

Qui eſt-ce ?

Madame DE VILLEMARE.

M. Demerin.

M. DE GRANTIER.

Demerin?

Madame DE VILLEMARE.

Oui, il eſt là dans votre antichambre.

M. DE GRANTIER.

Eh bien, j'arrangerai cela avec lui.

Madame DE VILLEMARE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DE GRANTIER.

Ne vous inquiétez pas.

Madame DE VILLEMARE.

C'eſt charmant à vous. Je m'en vais en ce cas-là.

M. DE GRANTIER.

Pourquoi ne dînez-vous pas ici?

Madame DE VILLEMARE.

Eſt-ce que je dîne?

M. DE GRANTIER.

Vous avez tort.

Madame DE VILLEMARE.

Oui, avec mon eſtomac! Ah ça, adieu, mon frere. Embraſſez-moi donc. (*Elle l'embraſſe.*) Quand eſt-ce que je vous verrai?

M. DE GRANTIER.

Ce ſoir ou demain. (*Il la reconduit.*) M. Demerin, entrez un peu ici.

SCENE VII.

M. DE GRANTIER, M. DEMERIN, M. DUPONT.

M. DEMERIN.

MONSIEUR, Madame votre ſœur a eu la bonté de vous parler en ma faveur.

M. DE GRANTIER.

Oui, oui; mais je voudrois bien ſavoir à propos de quoi vous vous aviſez de me faire parler comme cela par tout le monde.

M. DEMERIN.

Monſieur, c'eſt que je n'ai oſé vous parler moi-même.

M. DE GRANTIER.

Et vous avez bien fait, Monſieur. Je trouve votre demande fort extraordinaire.

M. DEMERIN.

Comment, Monſieur?

M. DE GRANTIER.

Il me ſemble que vous devez être content de l'emploi que vous avez.

M. DEMERIN.

Monſieur, ce ſont ces Dames qui veulent bien s'intéreſſer à moi, & qui ont cru que vous voudriez bien me protéger.

M. DE GRANTIER.

Je vous protégerai auſſi; mais c'eſt pour vous conſerver ce que vous avez, & je vous défends de jamais penſer à autre choſe.

M. DEMERIN.

Monſieur, je n'ai pas cru....

M. DE GRANTIER.

Il n'eſt pas queſtion de cela, Monſieur; je vous le dis très-ſérieuſement.

M. DEMERIN.

Cela ſuffit, Monſieur.

M. DE GRANTIER.

Penſez-y, & qu'il ne me vienne plus de recommandation à votre ſujet. Allons, voilà qui eſt fini.

M. DEMERIN.

Monſieur, comme vous voudrez. (*Il ſort.*)

M.

M. DE GRANTIER.

Ces Meſſieurs-là ne ſont jamais contens ; avec douze cents francs il me ſemble qu'il y a pourtant bien de quoi vivre.

SCENE VIII.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, DELISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là M. Dubois & un de ſes parens.

M. DE GRANTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce M. Dubois ?

DELISLE.

C'eſt le valet-de-chambre de Madame de Franville.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.

SCENE IX.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, DELISLE, DUBOIS, LAFOND.

M. DE GRANTIER.

QU'EST-CE qu'il y a, M. Dubois?

DUBOIS.

Monſieur, Madame de Franville vous fait bien ſes complimens, & voilà une lettre qu'elle m'a chargé de vous remettre.

M. DE GRANTIER.

Ah, ah! voyons. (*Il lit la lettre.*)

DUBOIS.

Voilà auſſi M. Lafond, le frere de Mademoiſelle Julie, qu'elle vous recommande.

M. DE GRANTIER, *liſant.*

C'eſt le frere de Mademoiſelle Julie?

DUBOIS.

Oui, Monſieur, la femme-de-chambre de Mademoiſelle.

M. DE GRANTIER, *liſant.*

Ah! je ſuis bien aiſe de lui faire plaiſir, ainſi qu'à vous, M. Dubois.

DUBOIS.

Monſieur, nous vous ſerons très-obligés.

M. DE GRANTIER.

M. Dupont, mettez le nom de M. Dubois au bon pour l'entrepôt de tabac, & à celui du grenier à ſel celui de Monſieur...

LAFOND.

Lafond, Monſieur, à vous ſervir.

M. DE GRANTIER.

Vous direz à Madame de Franville que je ne lui écris pas, mais que j'aurai l'honneur de la voir ce ſoir.

DUBOIS.

Monſieur, je n'y manquerai pas.

M. DUPONT.

Monſieur, c'eſt fini. (*Il donne les bons à M. de Grantier.*)

M. DE GRANTIER, *donnant les bons à Dubois & à Lafond.*

Tenez, Meſſieurs. Ah ça, j'eſpere que vous vous comporterez bien.

DUBOIS.

Ah, Monſieur! vous pouvez en être bien ſûr.

M. DE GRANTIER.

Allons, je ſuis charmé de vous avoir fait plaiſir.

DUBOIS.

Nous vous avons bien des obligations, & nous ne l'oublierons jamais.

M. DE GRANTIER.

C'eſt très-bien. Adieu, adieu.

SCENE X.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, M. HOCHEPOT.

M. HOCHEPOT.

MONSIEUR eſt ſervi.

M. DE GRANTIER.

Allons, M. Dupont, allez-vous-en dîner; nous acheverons cela tantôt. Revenez de bonne heure.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur. (*Ils s'en vont.*)

L'AVOCAT CONSULTANT.

PROVERBE LIII.

PERSONNAGES.

M. GALAND DE LA RIVERIE, *Avocat.*

M. DE S. HILAIRE, } *Officiers.*
M. DE CACHANT, }

BENOIT, *laquais de M. de la Riverie.*

La ſcene eſt chez M. Galand de la Riverie.

L'AVOCAT CONSULTANT,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE CACHANT, M. DE S. HILAIRE.

M. DE CACHANT.

QU'EST-CE que tu viens donc faire ici, S. Hilaire?

M. DE S. HILAIRE.

Je viens conſulter M. Galand de la Riverie ſur une affaire.

M. DE CACHANT.

Parbleu, je te plains d'être entre ſes mains; car il ne finit rien. Je ſuis bien fâché de l'avoir pour avocat.

M. DE S. HILAIRE.

Mon affaire à moi ne ſera pas longue; ce ne ſera qu'une conſultation.

M. DE CACHANT.

On ne le trouve jamais chez lui.

M. DE S. HILAIRE.

Je ſais bien où il va ; mais ne t'embarraſſe pas : je ne crois pas qu'il y retourne davantage.

M. DE CACHANT.

On dit qu'il eſt amoureux d'une Demoiſelle.

M. DE S. HILAIRE.

C'eſt cela même.

M. DE CACHANT.

Tu la connois peut-être ?

M. DE S. HILAIRE.

Beaucoup.

M. DE CACHANT.

Je t'entends.

M. DE S. HILAIRE.

Je crois avoir imaginé un moyen pour cela.

M. DE CACHANT.

Ne lui fais pas de mal.

M. DE S. HILAIRE.

Ne t'inquiete pas.

M. DE CACHANT.

C'eſt que s'il étoit malade, cela reculeroit encore mon affaire.

M. DE S. HILAIRE.

Tu n'as rien à craindre.

M. DE CACHANT.

Je m'en vais, je reviendrai tantôt.

SCENE II.

M. DE S. HILAIRE, M. DE CACHANT, BENOIT.

BENOIT.

MESSIEURS, M. l'Avocat va revenir dans l'inſtant.

M. DE S. HILAIRE.

Où eſt-il ?

BENOIT.

Il n'eſt pas loin ; il eſt chez Mademoiſelle de Sainte-Lucie.

M. DE CACHANT.

C'eſt cela même.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, c'eſt bon.

M. DE CACHANT.

Adieu, S. Hilaire, à ce ſoir.

BENOIT.

Le voilà, M. l'Avocat ; il rentre par le jardin.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, laiſſez-nous.

BENOIT, *par la fenêtre.*

Ici, Monſieur, ici.

SCENE III.

M. DE S. HILAIRE, M. GALAND.

M. GALAND.

AH! c'eſt M. de S. Hilaire.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, M. Galand, je viens vous conſulter.

M. GALAND.

Monſieur, vous me faites bien de l'honneur. Aſſeyez-vous donc, s'il vous plait.

M. DE S. HILAIRE.

Ce n'eſt pas la peine. Voici de quoi il s'agit.

M. GALAND.

Mais, Monſieur, je ne peux pas vous écouter comme cela.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, puiſque vous le voulez abſolument. (*Ils s'aſſeyent.*)

M. GALAND.

C'eſt que réellement vous ſerez mieux.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je viens vous conſulter pour ſavoir ce que je dois choiſir d'une choſe ou de l'autre, que je me trouve dans la néceſſité de faire.

M. GALAND.

Voyons, Monſieur, expliquez votre affaire comme elle eſt.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je n'ai jamais eu de procès de ma vie, & je voudrois bien n'en pas avoir.

M. GALAND.

Il y a peut-être quelque moyen d'accommodement; voyons.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, il y a un homme dans le monde, qui me déplait beaucoup. Je ſuis déterminé à lui donner cent coups de bâton, ou à le jeter par les fenêtres.

M. GALAND.

Monſieur, c'eſt violent.

M. DE S. HILAIRE.

Je le ſais bien; mais je ne peux pas abſolument m'en diſpenſer, & je viens vous conſulter ſur le choix de ces deux choſes-là.

M. GALAND.

Je ne vous conſeillerai jamais ni l'une ni l'autre; il y a trop de danger.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, pour cet homme-là.

M. GALAND.

Pour vous-même. Mais quelles raiſons avez-

vous ? Il y a les voies de la juſtice.

M. DE S. HILAIRE.

Je vous dis que je ne veux pas avoir de procès : cela m'impatiente, & je ne veux pas tirer cette affaire-là en longueur.

M. GALAND.

Mais que vous a fait cet homme, qui puiſſe vous porter à cet excès de violence ?

M. DE S. HILAIRE.

Le voici, Monſieur. Je ſuis très-amoureux d'une Demoiſelle fort aimable, que j'ai même envie d'épouſer. Je crois lui plaire, & cet homme ne ceſſe point de venir dans la maiſon ; vous entendez ?

M. GALAND.

Oui, Monſieur, très-bien.

M. DE S. HILAIRE.

Or, comme il paroît vouloir déterminer la mere de cette Demoiſelle en ſa faveur, je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'expulſer de cette maiſon. N'eſt-ce pas expulſer qu'il faut dire ?

M. GALAND.

Oui, Monſieur.

M. DE S. HILAIRE.

Je trouve bien que de le faire ſauter par les

fenêtres ſeroit plus court : mais il pourroit en mourir ; & pourvu qu'il n'y revienne plus, c'eſt tout ce qu'il me faut. Ainſi les coups de bâton pourroient peut-être lui ſuffire. Conſeillez-moi.

M. GALAND.

Monſieur, il pourroit arriver que...

M. DE S. HILAIRE.

Parlez-moi naturellement. J'aimerois fort les coups de bâton.

M. GALAND.

Prenez plutôt le parti de la douceur ; cela aura moins d'inconvénient.

M. DE S. HILAIRE.

Oui ; mais cela ſera lent.

M. GALAND.

Non, non ; attendez quelques jours, vous verrez que cet homme-là prendra ſon parti.

M. DE S. HILAIRE.

Vous le croyez ?

M. GALAND.

Oh ! ſûrement vous ne le reverrez plus.

M. DE S. HILAIRE.

Vous me le promettez ?

M. GALAND.

J'en réponds même.

M. DE S. HILAIRE.

En ce cas-là... Mais ſi je le retrouve encore, pour lors je prendrai le parti de la fenêtre.

M. GALAND.

Vous ne ſerez plus expoſé à cette violence.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, Monſieur, nous verrons. (*Il met deux écus ſur le bureau de M. Galand.*)

M. GALAND.

Monſieur, qu'eſt-ce que vous faites donc?

M. DE S. HILAIRE.

Il faut bien que je vous paie votre conſultation.

M. GALAND.

Monſieur, vous vous moquez de moi.

M. DE S. HILAIRE.

Vous n'êtes pas obligé de donner votre tems & votre ſcience pour rien. Je ſuivrai donc votre conſeil, j'attendrai deux jours; mais après cela je ne balancerai plus. Adieu, M. Galand, en vous remerciant.

M. GALAND.

Monſieur....

M. DE S. HILAIRE.

Rentrez donc.

M. GALAND.

Monſieur, je vous verrai aller. (*Ils ſortent.*)

LES DÉSESPÉRÉS

DE L'OPÉRA.

PROVERBE LIV.

PERSONNAGES.

M. SANGLIER.

M. PILIER.

M. POINTDUTOUT.

M. QU'IMPORTE.

LE GARÇON *cafetier.*

La ſcene eſt dans un café.

LES

LES DÉSESPÉRES DE L'OPÉRA,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. PILIER, LE GARÇON.

M. PILIER.

GARÇON!

LE GARÇON.

M. Pilier, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice?

M. PILIER.

M. Sanglier eſt-il venu ici aujourd'hui?

LE GARÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

M. PILIER.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin?

LE GARÇON.

Non, Monſieur.

M. PILIER.

Quoi ! rien du tout ?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, le feu a été dans une cheminée ici près hier au ſoir.

M. PILIER.

Bon ! le feu dans une cheminée.

LE GARÇON.

Mais, Monſieur, il étoit bien fort.

M. PILIER.

Voilà quelque choſe de rare !

LE GARÇON.

Mais c'eſt que ſi le feu avoit gagné, tout le quartier auroit été brûlé.

M. PILIER.

Oui, avec les pompes qu'il y a à préſent, comment voulez-vous que cela arrive ?

LE GARÇON.

Oh ! il eſt vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. PILIER.

Il y a des choſes bien plus intéreſſantes que tout cela. Avez-vous entendu parler de l'opéra ?

LE GARÇON.

De l'opéra ?

M. PILIER.

Oui, de l'opéra ?

LE GARÇON.

Oui, Monſieur; on dit qu'il y en a un nouveau.

M. PILIER.

Je le ſais, parbleu, bien; on ne veut pas donner des anciens.

LE GARÇON.

Mais les nouveaux ne dureront-ils pas davantage?

M. PILIER.

Eh! non vraiment. Malheureux opéra! & perſonne n'y penſe!

LE GARÇON.

Ah! tenez, Monſieur, voilà M. Sanglier, que vous demandiez.

M. PILIER.

M. Sanglier?

LE GARÇON.

Oui, Monſieur.

M. PILIER.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

LE GARÇON.

Vous ne voulez rien à préſent, Monſieur?

M. PILIER.

Non, non.

SCENE II.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

AH! bonjour, M. Pilier.

M. PILIER.

Eh bien, M. Sanglier, cette voix que vous diſiez que nous aurions?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre choſe que ce que l'on nous en a dit avant-hier.

M. PILIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en ſais pas davantage: les uns me diſent qu'elle eſt au concert de Lyon, d'autres à Rouen. Cela n'eſt pas clair, & c'eſt dommage; car on prétend que c'étoit la même voix préciſément que celle de Mlle. le Maure.

M. PILIER.

Il faudroit donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens diſent que l'on n'a pas

beſoin de ces voix-là ; qu'elles ne ſavent que crier, & qu'elles ne chantent point.

M. PILIER.

Voilà comme l'opéra françois, la gloire de la nation, ſe perdra. Eſt-ce que vous ne voyez pas cela ?

M. SANGLIER.

Eh ! je ne le vois que trop.

M. PILIER.

Il faudroit donc ſonger à y remédier.

M. SANGLIER.

J'y ſonge auſſi ; mais cette diable de muſique d'opéra-comique nous écraſera tôt ou tard.

M. PILIER.

Il faut pourtant prendre un parti : il n'y a pas à balancer.

M. SANGLIER.

Si l'on pouvoit donner des opéras de Lully ; il n'eſt pas douteux que nous reprendrions bientôt le deſſus ; j'en ſuis bien ſûr, moi.

M. PILIER.

Qu'on nous donne du Rameau ſeulement ; allons, je le veux bien, je le leur paſſe.

M. SANGLIER.

Du Rameau !

M. PILIER.

Oui, Monſieur; c'eſt toujours du véritable opéra.

M. SANGLIER.

Si vous voulez.

M. PILIER.

Il ne faut pas être ſi difficile.

M. SANGLIER.

Il eſt vrai qu'il y a du récitatif.

M. PILIER.

Et de belles ſcenes.

M. SANGLIER.

Pas tant que dans Lully : voilà le vrai goût françois, & que je voudrois bien voir renaître; ſans cela nous ſommes perdus.

M. PILIER.

Les ballets nous écraſeront tout-à-fait, Monſieur, quand la muſique nouvelle ne prendroit pas le deſſus.

M. SANGLIER.

Comment faire donc?

M. PILIER.

Je n'en ſais rien.

M SANGLIER.

Il n'y a preſque plus de gens de notre parti.

M. PILIER.

On ne veut que des ariettes.

M. SANGLIER.

Et de la danſe.

M. PILIER.

Je cherche depuis long-tems quelque moyen de remédier à tout cela.

M. SANGLIER.

Et moi donc? Je ne reſte pas les bras croiſés. Croyez-vous que je ne gémiſſe pas de cette déca. dence du goût?

M. PILIER.

Armide avoit réuſſi.

M. SANGLIER.

J'en eſpérois beaucoup.

M. PILIER.

Il faudroit redonner Armide.

M. SANGLIER.

Sans doute; mais faites entendre cela à tout Paris!

M. PILIER.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. SANGLIER.

Ils nous propoſeront de mettre l'opéra-comique à l'opéra, & d'y joindre des ballets.

M. PILIER.

Il ne faut pas le ſouffrir.

M. SANGLIER.

J'y ſuis bien réſolu.

M. PILIER.

Mais comment l'empêcher?

M. SANGLIER.

Emparez-vous du parterre.

M. PILIER.

Il n'y a plus perſonne de goût.

M. SANGLIER.

Et dans le foyer?

M. PILIER.

On y vient parler nouvelles & chevaux pendant les ſcenes, & l'on n'en ſort que pour les ballets.

M. SANGLIER.

On ne penſe ſérieuſement à rien à préſent.

M. PILIER.

Il n'y a que vous & moi qui nous occupions de cela.

M. SANGLIER.

Oui, mais nous y rêvons en vain; l'opéra ſera détruit malgré nous.

M. PILIER.

Voilà M. Qu'importe. Il faudroit le gagner, lui qui voit beaucoup de monde.

M. SANGLIER.

Bon ! il ne ſe ſoucie de rien.

M. PILIER.

Il faut eſſayer; l'opéra ne ſauroit lui être indifférent, il n'en manque pas un.

M. SANGLIER.

Eh bien, voyons.

M. PILIER.

Laiſſez-moi faire.

SCENE III.

M. QU'IMPORTE, M. PILIER, M. SANGLIER.

M. PILIER.

ON voit bien qu'l n'y a pas d'opéra, Monſieur, aujourd'hui; ſans quoi l'on ne vous verroit ſûrement pas ici.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? Moi, je vais à l'opéra, aux Italiens, aux François; cela m'eſt égal.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit pas d'opéra cependant, vous en feriez fâché ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Il y auroit autre chose ; ou bien j'irois à la promenade ces jours-là, ou je ferois des visites.

M. PILIER.

Mais vous n'entendriez plus de bonne musique françoise.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? J'entendrois toujours de la musique.

M. SANGLIER.

Quoi ! de la musique d'opéra-comique ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? si elle me faisoit plaisir.

M. PILIER.

Mais c'est qu'il n'y a pas de grandes voix.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. SANGLIER.

C'est vrai ; cependant il seroit fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? N'avons-nous pas le récitatif obligé ?

M. PILIER.

Ce n'eſt pas la même choſe.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? quand on ne ſe connoît pas en muſique.

M. SANGLIER.

Sans doute ; mais je ne penſe pas que vous ne vous y connoiſſiez point.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? que vous le penſiez ou non ; cela n'en eſt pas moins vrai.

M. PILIER.

C'eſt une plaiſanterie ; & ſi vous ne vous connoiſſiez pas en muſique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'opéra.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Moi, j'y vas pour voir le monde, pour cauſer ou me chauffer.

M. SANGLIER.

Quoi ! Monſieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un opéra eſt à préſent preſque tout ſans paroles ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Je ne les ai jamais entendues.

M. PILIER.

Comment ! vous cauſiez donc pendant qu'on chantoit ; vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au poëme.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Je n'ai que faire d'aller m'intéreſſer à tout cela : je ſais ſeulement en gros qu'il y a deux amans perſécutés par deux perſonnes qui s'entendent enſemble pendant toute la piece pour les tourmenter ; mais qu'à la fin il viendra un dieu qui raccommodera tout, & que l'on danſera une chaconne.

M. SANGLIER.

Et ſi l'on n'en danſoit pas ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Je ſuis toujours ſûr que l'on danſera quelque choſe.

M. PILIER.

Mais il faut que les airs de violon ſoient bons, pour que l'on danſe bien.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? même quand on ne danſeroit pas, pourvu que l'opéra finiſſe, & qu'on puiſſe aller ſur le théatre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit plus d'opéra, vous ne pourriez pas aller ſur le théatre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? J'irois ailleurs, où je vais à préſent, par exemple. Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite bien le bonjour.

M. PILIER.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

SCENE IV.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

NOUS nous étions bien adreſſés, pour fortifier notre parti. M. Pilier, qu'en dites-vous?

M. PILIER.

Ma foi, M. Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela mille gens qui profitent de tout & qui ne ſe ſoucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui, & ils jeteroient les hauts cris, ſi on leur retranchoit quelque choſe de ce dont ils ne s'inquiettent point.

M. PILIER.

Cela eſt ſûr. Nous avons la peine, & eux le plaiſir : demandez-moi pourquoi, par exemple ?

M. SANGLIER.

C'eſt que nous ſommes trop bons.

M. PILIER.

C'eſt vrai ; mais comme c'eſt le bien public qui nous occupe, il ne faut pas s'y refuſer.

M. SANGLIER.

Non vraiment ; il faut être citoyen avant tout.

M. PILIER.

Ah ! voilà M. Pointdutout ; c'eſt un homme qui a les meilleurs expédiens du monde dans tous les cas.

M. SANGLIER.

Vous le croyez ?

M. PILIER.

Ma foi, on me l'a dit.

M. SANGLIER.

Tant mieux : voilà ce qu'on appelle un homme enfin.

SCENE V.

M. POINTDUTOUT, M. PILIER, M. SANGLIER.

M. PILIER.

MONSIEUR, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas d'opéra?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, Monſieur. Je ne m'ennuie jamais; quand on a (*Il montre ſon pouce, le premier doigt & le ſecond*) cela, cela & cela, on ne ſauroit s'ennuyer. (*)

M. SANGLIER.

Vous êtes bien heureux, Monſieur. Voilà ce qu'on appelle avoir des reſſources; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyens pour les faire réuſſir.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout: écoutez-moi. Avec cela, cela & cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conſéquence.

(*) Toutes les fois qu'il dit cela, cela & cela, il montre les mêmes doigts.

M. PILIER.

Donnez-nous donc un moyen pour ſoutenir l'opéra; car ſi l'on n'y prend garde, il tombera inceſſamment.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; avec cela, cela & cela, il ne tombera jamais.

M. PILIER.

Mais, Monſieur, vous ne prenez pas garde à une choſe ſans doute. Pour que l'opéra françois ſe ſoutienne, il faut de belles voix.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout. De belles voix, de belles voix! Pour quoi faire? Il ne faut point de belles voix; il ne faut que cela, cela & cela.

M. SANGLIER.

J'entends bien ce que veut dire Monſieur, moi.

M. PILIER.

Quoi donc?

M. SANGLIER.

Ces trois choſes.

M. PILIER.

Mais encore?

M.

M. SANGLIER.

Un bon poëme, une bonne muſique, & des acteurs qui chantent bien & qui ſachent bien débiter.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; on peut très-bien s'en paſſer.

M. PILIER.

Vous ne voulez pas un bon poëme?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Pas de bonne muſique?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Pas de bons chanteurs?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Vous ne voulez donc que des ariettes?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Des ballets ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Des décorations ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Quoi ! pour avoir un opéra, il ne faut pas avoir tout ce que nous venons de vous nommer ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire ; il n'y a rien de ſi difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela & cela, je ſuis ſûr d'avoir un opéra toute la vie, & un opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, la dépenſe n'eſt pas néceſſaire : on aime l'opéra à Paris ; & quel qu'il ſoit, je ſuis ſûr avec cela, cela & cela, qu'il y aura toujours du monde.

M. PILIER.

Je vous entends à préſent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M. PILIER.

Il n'y a pourtant rien de ſi aiſé. Monſieur veut dire que les petites loges ſoutiendront toujours l'opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'ai que faire de petites loges; il n'y en auroit pas, qu'avec cela, cela & cela, je ne m'embarraſſe de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, Monſieur, vous avez raiſon, cela eſt clair à préſent.

M. PILIER, *rêvant.*

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment! vous ne voyez pas que Monſieur veut dire que le monde attire le monde, & que l'habitude d'aller à l'opéra y fera toujours aller.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, ce n'eſt point l'habitude qui

y fera venir ; mais j'attirerai toujours tout Paris avec cela, cela & cela.

M. PILIER, *fouriant.*

Ah ! oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment ?

M. PILIER.

Avec les actrices, les danseuses.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout. Les actrices, les danseuses ne me font rien. Je ne veux pas autre chose que ce que je vous dis ; cela, cela & cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me rassure.

M. PILIER.

Je n'ai que l'espoir des anciens opéras.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudroit persuader de donner aux directeurs.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Comment, Monsieur, vous ne le croyez pas ?

M. SANGLIER.

C'est s'aveugler, je vous assure, que de penser autrement.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point, & vous avez tort de vous déſeſpérer.

M. PILIER.

Quand on n'a pas d'autres reſſources ; car vous en conviendrez bien ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout ; ſongez donc que vous avez cela, cela & cela. Tranquilliſez-vous. Je vous ſouhaite bien le bon ſoir. (*Il s'en va.*) Ecoutez, n'oubliez jamais que vous avez cela, cela & cela, & vous ne vous déſeſpérerez pas.

SCENE VI.

M. PILIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

EH bien, M. Pilier ?

M. PILIER.

Eh bien, M. Sanglier, que dites-vous ?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'opéra.

M. PILIER.

Et moi auſſi.

M. PILIER.

Nous ſommes perdus.

M. SANGLIER.

Je n'en puis plus douter. (*Ils s'en vont.*)

LE BON MARI.

PROVERBE LV.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BOURVILLE.

LA COMTESSE DE BOURVILLE.

LE VICOMTE DES COINSIERES.

LE CHEVALIER DE LA CERISAYE.

DUVAL, *valet-de-chambre de la Comteſſe de Bourville.*

La ſcene eſt chez la Comteſſe de Bourville.

LE BON MARI.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAIS dis-moi donc, Vicomte, qu'eſt-ce que c'eſt que cette conduite-là ? Que viens-tu faire encore ici ?

LE VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

LE CHEVALIER.

Quoi ! n'as-tu pas quitté la comteſſe ?

LE VICOMTE.

Moi, la quitter ! J'en ſerois au déſeſpoir ; je l'aime réellement, j'en ſuis aimé à la fureur, pourquoi la quitterois-je ? Non, jamais je n'aurai cette penſée.

LE CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de conſtance ; il

eſt rare, mais entendons-nous. Qu'eſt-ce que tu fais de la Marquiſe de Villenon?

LE VICOMTE.

De la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Oui; parle-moi naturellement.

LE VICOMTE.

La Marquiſe eſt aimable; mais elle ne vaut pas la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette fantaiſie de les avoir enſemble?

LE VICOMTE.

Paix donc; ſi l'on t'entendoit!

LE CHEVALIER.

Eh bien, réponds-moi nettement là-deſſus.

LE VICOMTE.

Pourquoi cela?

LE CHEVALIER.

C'eſt que tu es veuu me troubler dans le moment où j'eſpérois toucher la Marquiſe, & que tu as renverſé tous mes projets. Si tu l'aimois véritablement, je ne te dirois rien; mais vouloir la conſerver en même tems que la Comteſſe, c'eſt les trahir toutes les deux.

LE VICOMTE.

Les trahir ! C'eſt un grand mot. Si je leur plais également, c'eſt au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

LE CHEVALIER.

Tout cela eſt bon pour la plaiſanterie ; mais ſi tu reſtes attaché à la Comteſſe, je te réponds que j'emploierai tous mes ſoins pour réuſſir auprès de la Marquiſe.

LE VICOMTE.

A la bonne heure ; je ne ſaurois t'en empêcher.

LE CHEVALIER.

Je ne négligerai rien, je t'en avertis.

LE VICOMTE.

Je te le conſeille.

LE CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire, après ce que je viens de te dire.

LE VICOMTE.

Un rival eſt un triomphe de plus.

LE CHEVALIER.

Tu parles en homme bien ſûr de plaire.

LE VICOMTE.

On plait toujours quand on eſt aimé.

LE CHEVALIER.

Mais on peut ceſſer de l'être.

LE VICOMTE.

Il eſt vrai que cela arrive quelquefois, & il ne faut que de certains hommes, comme j'en connois, pour donner à une femme la réputation d'être légere.

LE CHEVALIER.

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

LE VICOMTE.

Non, parce que j'ai ſu les fixer.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure ; nous verrons ſi tu parleras toujours ſur le même ton.

LE VICOMTE.

Je l'eſpere.

LE CHEVALIER.

Adieu. Tu vois que je me comporte en galant homme.

LE VICOMTE.

Tous les hommes ont droit de tenter fortune auprès des femmes ; & lorſqu'elles changent, ce n'eſt qu'à elles qu'il faut s'en prendre ; & très-ſérieuſement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

LE CHEVALIER.

Si tu deviens modeſte, tu ne vaux plus rien ; je m'enfuis.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, *entrant par une autre porte.*

LE Chevalier n'eſt plus ici ?

LE VICOMTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Mais il étoit avec vous tout-à-l'heure.

LE VICOMTE.

Il vient de ſortir dans l'inſtant.

LA COMTESSE.

Je croyois qu'il m'auroit attendue.

LE VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne ſaurois m'empêcher de vous le dire, Madame. J'oſois me flatter que vous ne ſeriez pas fâchée de vous trouver ſeule avec moi.

LA COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légérement, comme vous voyez.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt pas ſérieuſement que vous dites cela ?

LA COMTESSE.

Très-ſérieuſement.

LE VICOMTE.

Madame, expliquez-vous de grace.

LA COMTESSE.

Expliquez-moi vous-même pourquoi, pendant que j'ai été à Courci, je ne vous y ai vu qu'une fois, une ſeule fois en quinze jours. Il y a ſix mois que vous n'auriez pas été ſi long-tems ſans me voir.

LE VICOMTE.

J'ai eu l'honneur de vous dire & de vous mander que les affaires de mon régiment m'obligeoient d'être à Verſailles preſque tous les jours.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas ce que vous m'avez dit que je veux ſavoir; c'eſt ce qui eſt, ce que vous ne m'avez pas dit.

LE VICOMTE.

Je ſerois bien embarraſſé de vous dire autre choſe.

LA COMTESSE.

Je le crois, puiſque vous ne me le dites pas. Avez-vous des projets d'ambition qui puiſſent m'alarmer? Ne le craignez pas; je ſaurai ſacrifier

tout à votre gloire, & je ne me plaindrai pas.

LE VICOMTE.

Moi, avoir d'autre ambition que de vous aimer & de vous plaire toute ma vie! Ah! Madame, ne le croyez pas : l'ambition étouffe la tendreſſe, elle eſt avide, ne jouit jamais; & je perdrois pour elle un bonheur réel, ſans lequel il me ſeroit impoſſible de vivre! Non, Madame, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Banniſſez toutes ces craintes, je vous en ſupplie, pour votre repos & pour le mien.

LA COMTESSE.

Ah! Vicomte, je ne ſais pourquoi, mais je ne puis m'ôter de l'eſprit que vous me trompez.

LE VICOMTE.

Vous pouvez me ſoupçonner!....

LA COMTESSE.

Je me le reproche; mais en même tems rien ne peut me raſſurer, ni ce que je me dis en votre faveur, ni ce que vous me dites vous-même.

LE VICOMTE.

Souvenez-vous du tourment que vous ont donné les ſoupçons que vous avez eus que j'aimois Madame d'Ancille.

LA COMTESSE.

Eh bien, voilà juſtement ce que j'ai déjà penſé.

Je vous vois le même air & la même conduite que dans ce tems-là.

LE VICOMTE.

Cependant vous avez été bien sûre que je ne l'aimois pas.

LA COMTESSE.

Bien sûre, parce que vous m'avez dit que je me trompois, & que je trouvois indigne de vous & de moi de ne pas vous croire, & de faire d'autres recherches pour savoir si cela étoit vrai. Voilà comme je suis.

LE VICOMTE.

Et vous pourriez, avec cette façon de penser & d'aimer, croire que je vous sacrifierois à une autre? Où trouverai-je rien aussi digne de m'attacher pour la vie? Ah! Madame, rendez-vous plus de justice....

LA COMTESSE.

Si vous me trompiez, Vicomte, à quels maux ne serois-je pas en proie! Songez donc à tout ce que j'ai souffert pour résister à ce penchant invincible où tout m'entraînoit malgré moi; les reproches que je me suis toujours faits, & que je me fais encore sans cesse, de tromper un mari dont je n'ai jamais eu un instant lieu de me plaindre.

LE VICOMTE.

Mais il n'a point d'amour pour vous.

LA COMTESSE.

Cela peut être, mais il m'eſtime; & être toujours au moment de ne pas mériter cette eſtime, & craindre de me voir confondue avec tant d'autres femmes, eſt un ſupplice continuel. S'il étoit poſſible que ce fût pour un ingrat, j'en mourrois de douleur.

LE VICOMTE.

Que dites-vous, Comteſſe? Moi ingrat!

LA COMTESSE.

Je le crains.

LE VICOMTE, *à genoux.*

Je jure à vos pieds....

LA COMTESSE.

Ah! Vicomte..... O ciel! levez-vous, c'eſt mon mari. Il vous a vu, je ſuis perdue.

LE VICOMTE, *toujours à genoux.*

Non, non, laiſſez-moi faire, & ne vous troublez pas.

SCENE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *ſe levant lentement.*

AH! Comte, je vous en prie, aidez-moi à obtenir de la Comteſſe de me raccommoder avec une femme que j'aime; il ne s'agit que de lui perſuader que j'ai ſoupé hier ici, & elle ne veut pas conſentir à le lui dire; c'eſt en vain que je l'en prie, elle me déſeſpere.

LE COMTE.

La ruſe que vous employez là pour détourner mes idées, mon cher Vicomte, eſt tout-à-fait ſpirituelle; mais, par malheur pour vous, j'ai lu dans la Bibliotheque de campagne l'hiſtoire du comte de Tende, & je connois cette ſituation-là.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que les maris des romans ne ſont pas faits comme ceux d'à préſent, non plus que les amans. Ces derniers ne trompoient que les maris, mais

jamais les femmes. La mode change tout.

LE VICOMTE.

Quelle erreur ! Quoi ?...

LE COMTE.

Il n'y a point d'erreur à cela ; & je ne pardonne jamais à qui ſe donne pour un galant homme, de tromper une femme. Je ſuis bien ſûr que je paſſerai pour ridicule en paroiſſant auſſi délicat.

LE VICOMTE.

Ridicule ? Non, vraiment ; je penſe comme vous.

LE COMTE.

Pourquoi donc agir différemment ?

LE VICOMTE.

C'eſt un perſifflage que tout cela.

LE COMTE.

Je ne perſiffle point ; je ſais très-bien que vous êtes attaché depuis près d'un mois à la Marquiſe de Villenon.

LE VICOMTE.

Moi ?

LE COMTE.

Oui, vous ; & trahir une femme honnête pour une femme auſſi légere, rien n'eſt plus affreux.

LE VICOMTE.

Je vous assure que je n'aime point Madame de Villenon.

LE COMTE.

Vraiment, je sais bien que vous n'irez pas en convenir ici.

LE VICOMTE.

Ni ici, ni ailleurs.

LE COMTE.

Allons, allons, je sais là-dessus tout ce que l'on peut savoir. (*Il veut s'en aller.*)

LE VICOMTE.

Non, attendez; que je vous explique....

LE COMTE.

Cela ne me regarde pas; je ne me mêle des affaires de personne.

LE VICOMTE.

Il est très-important de vous désabuser.

LE COMTE.

Chacun a sa maniere de se comporter.

LE VICOMTE.

Si vous vouliez m'entendre....

LE COMTE.

Cela est inutile. Que diable pourriez-vous me dire? Vos principes sont différens des miens; &

quand on penſe différemment, on ne ſe perſuade jamais l'un l'autre.

LE VICOMTE.

Mais je penſe comme vous ; & je vous jure que je ne tromperois jamais une femme, quand il s'agiroit de tout au monde....

LE COMTE.

Ce n'eſt pas à moi que l'on fait croire ces choſes-là. Adieu, adieu.

LE VICOMTE.

En vérité, Comte, je peux vous déſabuſer. Revenez.

LE COMTE.

Oui, je reviens ; mais c'eſt pour vous dire que vous êtes un étourdi : il falloit me mettre dans votre confidence, pour m'empêcher de dévoiler votre ſecret. Cela eût été même très-adroit, & bien plus neuf que ce que vous avez voulu me faire croire, quand je vous ai trouvé aux genoux de Madame. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *à la Comteſſe qui veut rentrer chez elle.*

MADAME, que faites-vous?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, ne me retenez pas, ou craignez mon indignation.

LE VICOMTE.

Il n'y a rien à quoi je ne m'expoſe plutôt que de vous laiſſer dans une auſſi cruelle erreur. Le Comte n'eſt point jaloux, je le ſais; mais l'amour-propre apparemment lui fait employer ce moyen pour me perdre auprès de vous: cela n'eſt pas difficile à comprendre. Comment vous-même ne l'avez-vous pas imaginé, & n'avez-vous pas cherché à ne me point trouver coupable?

LA COMTESSE.

Seroit-il poſſible!...

LE VICOMTE.

Madame, en vérité, j'ai lieu de me plaindre de la facilité avec laquelle vous vous livrez à

tout ce qui peut me détruire auprès de vous.

LA COMTESSE.

Non-seulement je vous perds, mais je perds encore l'estime de mon mari.

LE VICOMTE.

Vous ne me perdez point, Madame, & vous ne me perdrez jamais. Quant à l'estime de votre mari, elle ne sauroit être diminuée. Sa maniere de penser n'est point différente de celle de tout le monde. Ce qui perd une femme à présent, c'est le choix qu'elle fait; voilà sur quoi l'on peut se récrier, quand l'homme qui s'attache à elle est un homme réellement mépriſable.

LA COMTESSE.

Quelle morale! Pouvez-vous croire que je l'adopte, & que sans cette chaîne qui me tyrannise, j'eusse jamais voulu la suivre? Je sais qu'on plaint, & même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une femme qui a un attachement durable; mais, pour cela, peut-elle ne pas sentir qu'elle agit contre ses devoirs, contre ce qu'elle se doit à elle-même?

LE VICOMTE.

Ce qu'elle se doit! Mais se doit-elle plus que son mari ne lui doit?

LA COMTESSE.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuſer? Le penchant nous entraîne; & ſi l'on avoit le courage de le combattre plus fortement....

LE VICOMTE.

Ah! banniſſez ces idées; ne vous occupez à l'avenir que de la douceur d'aimer & d'être aimée: c'eſt un bien auquel il ne faut point mêler d'amertume. Vous devez être ſûre de moi; ne me cachez rien de ce qui ſe paſſe dans votre ame; je ne veux pas y laiſſer établir le plus léger ſoupçon; je vous ſacrifierai tout: il n'eſt pas juſte que vous ayez la moindre inquiétude. Promettez-moi donc de me mettre à portée de détruire toutes celles qui pourroient naître, & je vous jure que jamais....

SCENE V.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, *donnant une lettre à la Comteſſe.*

MADAME, c'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Villenon.

LA COMTESSE.

La Marquiſe de Villenon ?

DUVAL.

Et il n'y a point de réponſe.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez.

LE VICOMTE, *à part & troublé.*

O ciel ! que peut-elle lui mander ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,

LA COMTESSE, *après avoir lu la lettre.*

MES preſſentimens étoient donc vrais !

LE VICOMTE.

Ah ! Madame, pourriez-vous croire...

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, je vous crois capable de tout. Voyez le billet de la Marquiſe. (*Elle lit.*)

« Le Vicomte m'avoit juré qu'il ne vous » aimoit plus, Madame ; il nous trompoit éga- » lement : je vous l'abandonne, & je ne veux » le revoir de ma vie. »

LE VICOMTE.

Ne croyez pas, Madame, qu'elle veuille ne plus me voir ; elle veut me brouiller avec vous, voilà tout : elle ſe venge de ma froideur pour elle....

LA COMTESSE.

Pouvez-vous eſpérer de me tromper davantage ? Votre ingratitude anéantit tout l'amour que j'avois pour vous : il ne me reſte que le regret de vous avoir aimé.

LE VICOMTE.

Que dites-vous ? Quoi, Madame....

LA COMTESSE.

C'en eſt aſſez ; ne me revoyez jamais. (*Elle ſort.*)

LE VICOMTE, *douloureuſement.*

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole ! Je perds tout en un jour ; je ſuis déſeſpéré. (*Il s'en va.*)

LA CORBEILLE
DE MARIAGE.
PROVERBE LVI.

PERSONNAGES.

Madame DE PERAUDIERE.

Mlle. DE PERAUDIERE.

LE CHEVALIER DE ROUVAL.

VICTOIRE, *femme-de-chambre de Mlle. de Peraudiere.*

M. DE BOURSAULE, *oncle de Mlle. de Peraudiere & ſon tuteur.*

M. BOURNIN, *Notaire.*

COMTOIS, *laquais de Madame de Peraudiere.*

La ſcene eſt dans le jardin de Madame de Peraudiere, à la campagne.

LA CORBEILLE DE MARIAGE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE PERAUDIERE, VICTOIRE.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Eh bien, Victoire, le Chevalier viendra-t-il?

VICTOIRE.

Oui, Mademoiſelle; il étoit chez lui, & il me l'a promis.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Comment t'a-t-il reçue, quand tu lui as parlé de moi?

VICTOIRE.

D'abord il a ſouri, & puis il a pris un air très-ſérieux. Il a demandé ſi je ne ſavois ce que vous aviez à lui dire; je lui ai répondu que non. J'irai le ſavoir dans l'inſtant; tu peux le lui aſſurer, a-t-il

repris. Je lui ai remis la clef de la ruelle, & je ſuis revenue tout de ſuite.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Il avoit donc l'air tranquille ?

VICTOIRE.

Oui, tantôt gai, tantôt ſérieux.

Mlle. DE PERAUDIERE.

L'ingrat ! il épouſe Mlle. de Charville.

VICTOIRE.

Mlle. de Charville, avec qui vous avez été au couvent ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Elle-même.

VICTOIRE.

Elle eſt bien jolie au moins ; je l'ai vue à Paris, il n'y a pas quinze jours.... Et qui vous a mandé cela ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt Mlle. Alari qui l'a dit hier à quelqu'un qui me l'a redit.

VICTOIRE.

Il faut que cela ſoit vrai ; car Mlle. Alari eſt ſa marchande de modes.

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt une trahiſon affreuſe ! Je ne puis croire, après cela, qu'il oſe ſe préſenter devant moi.

VICTOIRE.

Je vous assure qu'il viendra.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mais que pourra-t-il me dire ?

VICTOIRE.

Je n'en sais rien.

Mlle. DE PERAUDIERE.

M'avoir juré qu'il m'aimeroit toujours, & en épouser une autre !

VICTOIRE.

Mademoiselle, j'entends du bruit à la petite porte ; c'est peut-être lui.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ne t'éloigne pas, & avertis-nous si ma mere venoit, afin qu'elle ne nous surprenne pas.

SCENE II.

Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

COMMENT, Mademoiselle, vous consentez enfin à me voir, à m'entendre ? Etre dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire, & parce que vous ne le voulez pas !

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ne vous ai-je pas dit mes raiſons ? Si ma mere eût ſoupçonné la moindre intelligence entre nous, tout notre eſpoir n'étoit-il pas détruit ? Ne valoit-il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon oncle, puiſqu'il eſt mon tuteur, qu'il conſent à tout, & qu'il y fera conſentir ma mere ?

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi avez-vous pu croire que Madame votre mere, me connoiſſant, s'oppoſeroit à notre mariage ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt une foibleſſe qu'il étoit inutile de vous dire ; mais que je veux bien vous apprendre à préſent, pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous ſavez combien ma mere aime à plaire ; mais vous ne ſavez pas quelle eſt la ſource de l'humeur qui s'eſt emparée d'elle depuis quelque tems ; c'eſt la crainte de vieillir qui la tourmente continuellement. Je lui ai entendu dire qu'elle ne concevoit pas comment une femme, encore jeune, pouvoit ſupporter le titre de grand'mere. Après cela, croyez-vous que l'idée de me voir vous épouſer pourroit lui plaire ? Non, elle n'y conſentira jamais que lorſqu'elle y

ſera

ſera forcée, & bruſquement, ſans pouvoir eſpérer de l'empêcher.

LE CHEVALIER.

Ah ! quand on aime bien, il eſt ſi doux de le prouver, qu'on eſt moins occupé que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Et quand 'on aime bien, ſe rebute-t-on ſi facilement, & ſe détermine-t-on à en épouſer une autre ? Croyez-vous que j'en euſſe été capable ? Non, jamais ; je me ſerois reproché juſqu'à cette penſée.

LE CHEVALIER, *avec joie.*

Vous croyez donc ?... Quoi ! vous m'aimez toujours ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Moi, qui faiſois tout mon bonheur de l'eſpoir d'une union délicieuſe, je ne m'occupois que d'un ingrat !

LE CHEVALIER.

O ciel ! que dites-vous ?...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ce n'étoit donc qu'un goût foible, paſſager, peut-être ſeulement le plaiſir de vous voir aimé ? Je frémis de le penſer !

LE CHEVALIER.

Mais écoutez-moi...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Non, je ne veux plus rien entendre, & je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entiérement de mon cœur.

LE CHEVALIER.

Ah, vous me raviſſez!

Mlle. DE PERAUDIERE.

Quoi, vous inſultez à ma douleur? Perfide!

LE CHEVALIER.

Je ne me ſens pas de joie. Arrêtez.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Non, laiſſez-moi vous fuir pour jamais.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne me fuirez point. Apprenez...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je n'en ſais que trop.... Ce n'étoit donc que pour jouir de mon déſeſpoir, que vous avez pu conſentir encore à me voir? Ce n'étoit que....

LE CHEVALIER.

Ah! je vous prie de m'écouter. Vous ne me condamnerez point, j'en ſuis bien ſûr.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce

mariage ? Je le devrois, je devrois ſentir que je ſuis trop heureuſe de n'être point engagée avec un homme qui ne vouloit que me tromper, qui ne m'a jamais aimée; mais...

LE CHEVALIER.

Vous m'offenſez cruellement par cette penſée : calmez-vous, ce mariage ne ſe fera point.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Il ne ſe fera point ?

LE CHEVALIER.

Non, il n'a même jamais dû ſe faire.

Mlle. DE PERAUDIERE, *avec joie.*

Je ne vous comprends pas : ſe pourroit-il...;

LE CHEVALIER.

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois, l'excès de précaution & de prudence que vous avez exigé de moi, tout cela m'a tourné la tête; je me ſuis cru à la veille de vous perdre.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

J'ai vu tant de fois des Demoiſelles, avec beaucoup d'amour, ne pouvoir pas réſiſter à leurs parens, & prendre le parti d'éloigner d'elles,

ſous quelque prétexte, leur amant, pour éviter leurs reproches & ſe rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeoit d'elles, que j'ai craint que vous n'employaſſiez ce moyen pour conſentir à me perdre.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ah! Chevalier, vous m'avez cru capable de vous abandonner?

LE CHEVALIER.

Quand on aime vivement, on s'alarme de même: j'ai voulu vous forcer de rompre ce ſilence qui me déſeſpéroit, pour voir ſi je ne me trompois pas, & calmer mes inquiétudes.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Et qu'avez-vous fait? Je crains que vous ne vous ſoyez trop engagé, pour pouvoir à préſent...

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous faire parvenir que j'allois me marier, je n'ai fait autre choſe qu'envoyer un inconnu, avec un air de myſtere, commander une corbeille de mariage chez Mlle. Alari; & il a nommé Mlle. de Charville plutôt qu'une autre: voilà tout; mais ce n'a pas été ſans craindre que

ce moyen ne fût inutile, ſi vous aviez conſenti à en épouſer un autre.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ah ! Chevalier, j'ai donc eu tort de vous ſoupçonner d'être infidele, & vous m'aimez toujours ?

LE CHEVALIER.

Et puis-je faire autrement ? J'aimerois mieux mourir que de ceſſer jamais....

SCENE III.

Mad. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, Mlle. DE PERAUDIERE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

AH ! Mademoiſelle, voilà Madame votre mere ; elle a ſûrement vu M. le Chevalier.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Laiſſez-moi faire, & ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Mad. DE PERAUDIERE.

Que faites-vous donc ici avec Monſieur, Mademoiſelle ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Tenez, M. le Chevalier, dites vous-même à ma mere ce que vous me diſiez.

LE CHEVALIER.

Moi, Mademoiſelle, je n'oſerois jamais.

Mad. DE PERAUDIERE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur? Parlez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne puis.

Mad. DE PERAUDIERE, *d'un air ſévere.*

Et vous, Mademoiſelle?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Vous paroiſſez fâchée; ce n'eſt pas ma faute.

Mad. DE PERAUDIERE.

Comment, ce n'eſt pas votre faute?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Non, ma mere; & c'eſt à vous-même qu'il faut s'en prendre, ſi cela peut vous déplaire.

Mad. DE PERAUDIERE.

Quoi? expliquez-vous.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mais c'eſt qu'il me ſemble qu'il n'eſt pas décent que ce ſoit moi qui vous l'apprenne.

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous m'impatientez; je veux abſolument que vous parliez.

Mlle. DE PERAUDIERE.

J'obéis. M. le Chevalier m'avoit entendu dire quelquefois la répugnance que j'aurois de vous voir remarier.

Mad. DE PERAUDIERE.

La répugnance ! Votre répugnance ne me feroit rien, ſi j'en avois envie; & je me remarierai quand il me plaira: entendez-vous, Mademoiſelle?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je le ſais bien, ma mere.

Mad. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que fait ici votre répugnance?

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudroit bien avoir le bonheur de vous plaire, & qui craint de ne pas réuſſir, parce que je pourrois lui nuire auprès de vous.

Mad. DE PERAUDIERE.

Il me connoît bien; oui, je vous conſulterai. Je ne crois pas un mot de cela: on ne ſonge guere à une veuve qui a une fille de treize ans;

car, Monſieur, il faut que vous ſachiez que ma fille n'a que cela, quoiqu'elle paroiſſe davantage : & je ne conçois pas pourquoi elle eſt ſi fortunée, car j'ai été mariée bien jeune au moins.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pas beſoin de le dire, Madame.

Mad. DE PERAUDIERE.

Si tout ce que je viens d'entendre eſt vrai, j'eſpere que je ſaurai quel eſt celui pour qui vous vous intéreſſez, M. le Chevalier.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Quel qu'il ſoit, je jure bien qu'il ne ſera jamais mon beau-pere.

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous jurez bien, Mademoiſelle; voyez un peu l'aſſurance. J'aurois preſque envie de vous faire voir le contraire, pour vous apprendre à parler : mais hélas! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudroit une ame bien ſenſible pour la réparer.

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt ce que M. le Chevalier dit auſſi, que vous trouveriez dans celui qui ſe propoſe; c'eſt un homme qui veut être aimé avant que d'épouſer, qui veut pendant une année éprouver celle qu'il aime, pour s'en aſſurer.

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais vraiment, c'eſt un homme très-délicat ; c'eſt un tréſor dans le ſiecle où nous ſommes.

Mlle. DE PERAUDIERE.

C'eſt un homme fort peu empreſſé de vous avoir : moi je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je penſe comme Mademoiſelle.

Mad. DE PERAUDIERE.

Voilà comme la jeuneſſe penſe à préſent. Monſieur, je veux abſolument connoître cet homme-là.

LE CHEVALIER.

Madame, il ſeroit trop heureux de pouvoir réuſſir à vous plaire.

Mad. DE PERAUDIERE.

Il faut abſolument que vous me l'ameniez.

LE CHEVALIER, *embarraſſé.*

Madame.... (*Il regarde Mlle. de Peraudiere.*)

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille ſi elle le trouve bon ; d'abord que je le deſire, cela ſuffit.

LE CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame.

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais en attendant, M. le Chevalier, ne puis-je pas toujours ſavoir qui c'eſt, ſavoir ſon nom du moins ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Pour moi, à votre place, il y a long-tems que je l'aurois demandé. Allons, Monſieur, dites donc.

LE CHEVALIER.

Mais....

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous vous troublez ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ma mere, j'ai deviné.

Mad. DE PERAUDIERE.

Comment ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je ſais qui c'eſt.

Mad. DE PERAUDIERE.

Si c'eſt ce que j'imagine...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Eh ! oui, ſûrement, c'eſt lui-même.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ! je ſuis perdu.

Mad. DE PERAUDIERE, *minaudant.*

Eh bien, Monſieur ?

LE CHEVALIER, *regardant Mlle. de Péraudiere, qui lui fait ſigne de dire oui.*

Oui, Madame. (*A part.*) Je ne ſais où j'en ſuis.

Mad. DE PERAUDIERE.

La modeſtie avec laquelle vous vous annoncez, eſt d'un heureux préſage : je ne ſuis point coquette ; mais je jurerois preſque que vous êtes incapable de jamais tromper.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, ſi vous ſaviez ce que cela me coûte !

Mad. DE PERAUDIERE.

Ce que cela vous coûteroit, j'en ſuis perſuadée : tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, Mademoiſelle, voilà comme on aime & comme on doit aimer ; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicateſſe, vous.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mere.

Mad. DE PERAUDIERE.

Pourquoi voulez-vous donc parler ? En vérité, Chevalier, je crois que, pour vous con-

vaincre de ma ſenſibilité, vous n'aurez pas beſoin d'attendre un an.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſuis point accoutumé à me flatter de l'eſpoir d'être heureux. Je l'ai dit à Mademoiſelle ; & je n'ai pas l'honneur d'être aſſez connu de vous, Madame, pour eſpérer que vous puiſſiez penſer long-tems auſſi favorablement de moi.

Mad. DE PERAUDIERE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le ſuppoſe, chacun n'a-t-il pas les ſiens ? L'amour les fait diſparoître, & le deſir de plaire corrige tout.

Mlle. DE PERAUDIERE, *ſouriant.*

Il y a des choſes dont on ne ſe corrige jamais.

Mad. DE PERAUDIERE.

Oui, vous qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous oppoſer aux deſirs de M. le Chevalier, & qui ſeriez trop heureuſe de lui reſſembler. Oui, M. le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions ; vous êtes un exemple pour ma fille, dont je lui conſeille de profiter. Je veux qu'elle apprenne comme la douceur a ſeule le droit de charmer l'ame.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne croyois pas devoir être cité jamais comme un modele.

Mad. DE PERAUDIERE.

Quand on eſt capable d'une vraie tendreſſe, il eſt rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite eſtime, je dis de tout le monde.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, j'ai donc plus de mérite que je n'oſois m'en croire.

Mad. DE PERAUDIERE.

Voulez-vous que je vous diſe votre défaut? C'eſt le manque de confiance; oui....

SCENE IV.

Madame DE PERAUDIERE, Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

MADAME, il y a un Monſieur qui vous demande.

Madame DE PERAUDIERE.

Quel eſt ce Monſieur?

COMTOIS.

C'eſt un Monſieur qui arrive de Paris ; j'ai oublié ſon nom en venant vous chercher.

Mad. DE PERAUDIERE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas ; je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres ſentimens que ceux que vous avez.

SCENE V.

Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle. DE PERAUDIERE.

JE ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vu.

LE CHEVALIER.

Je ne pouvois pas imaginer quel étoit votre projet.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Vous avez très-bien joué votre rôle, & j'ai eu le plaiſir de me venger de l'inquiétude que vous m'avez cauſée avec ce prétendu mariage.

LE CHEVALIER.

Oui, vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne ſais pas comment je me tirerai.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mais très-bien : par ce moyen, je m'aſſure le plaiſir de vous voir tous les jours, & de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais Madame votre mere ſera peut-être preſſée de conclure.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an ?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre ; & d'ici à ce moment-là, nous ne nous quitterons plus.

LE CHEVALIER.

Et comment faire entendre à Madame votre mere que c'étoit vous que j'aimois au lieu d'elle ? Elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mon oncle arrangera tout cela.

VICTOIRE.

Ah, Mademoiſelle!

Mlle. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

VICTOIRE.

Je crois voir Monſieur votre oncle, avec Madame votre mere.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mon oncle? (*Elle regarde.*) C'eſt lui-même.

LE CHEVALIER, *avec regret.*

Mon impatience a tout perdu.

SCENE VI.

Mad. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, M. BOURNIN, *un peu en arriere.*

Mad. DE PERAUDIERE.

Je ſais bien que vous avez eu de mauvais chemins; mais ils ſeront raccommodés l'année prochaine.

M.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois. Ah ! voilà ma niece...,
(*Il l'embraſſe.*)

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mon oncle, je ſuis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi auſſi, ma chere enfant... Eh ! voilà le Chevalier de Rouval. Vous ſavez donc... Vous ont-ils parlé ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais oui ; ce n'a pas été ſans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin ?

Mad. DE PERAUDIERE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE.

C'eſt que nous avions peur... parce que ſouvent les femmes... Vous ſavez bien ce que je veux dire... Je ſuis charmé de vous voir raiſonnable.

Mad. DE PERAUDIERE.

Je ſuis bien aiſe de vous voir approuver ce deſſein.

LE CHEVALIER, *à Mlle. de Péraudiere.*

Je crains l'explication.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Prolongeons l'erreur de ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que vous dites, vous autres ?... Enfin, pour vous montrer que j'approuve ce mariage, j'ai amené le notaire avec moi ; & le contrat eſt tout prêt, très-bien fait : il n'y a plus qu'à le ſigner ; j'ai tout examiné, & vous ſavez que je m'entends en affaires, moi.

Mad. DE PERAUDIERE.

Sans doute ; mais je crains...

M. DE BOURSAULE.

Quoi ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Que M. le Chevalier ne ſoit pas ſi preſſé de conclure que nous.

M. DE BOURSAULE.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

Madame, vous vous trompez ; rien ne peut me faire autant de plaiſir que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous l'entendez, ma fille ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Oui, ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Tout cela ce ſont des propos qui ne ſont bons à rien. M. Bournin, avez-vous là notre contrat ?

M. BOURNIN.

Oui, Monſieur.

M. DE BOURSAULE.

Allons, faites-les ſigner, je ſignerai après.

M. BOURNIN.

Je vais lire. (*Il lit.*) Par-devant....

Mad. DE PERAUDIERE.

Eh ! non, Monſieur; à quoi bon ? D'abord que mon beau-frere a tout réglé, je crois que M. le Chevalier eſt comme moi, qu'il s'en rapportera bien à lui. (*Elle ſigne.*) Allons, ſignez, Chevalier; prenez que l'année ſoit finie.

LE CHEVALIER.

Vous plaiſantez; mais je vous aſſure que je ſuis plus heureux que vous ne le ſerez. (*Il ſigne.*)

Mad. DE PERAUDIERE.

Allons, allons, à la bonne-heure; c'eſt à vous, ma fille.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Très-volontiers. (*Elle ſigne.*)

Mad. DE PERAUDIERE.

C'eſt bien fait de faire les choſes de bonne grace.

M. DE BOURSAULE.

Je veux ſigner auſſi. (*Il ſigne.*) M. Bournin ira ſe repoſer en attendant le ſouper. (*M. Bournin s'en va.*)

SCENE VII.

Madame DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

M. DE BOURSAULE.

VOUS voyez bien que je ſais finir une affaire tout de ſuite, moi.

Mad. DE PERAUDIERE.

Celle-là ne devroit rencontrer aucune difficulté, je penſe.

M. DE BOURSALE.

Ma niece craignoit pourtant que vous ne vous oppoſaſſiez à leur mariage : mais moi j'étois déterminé à tout ; & je crois que j'avois ce droit-là, puiſque je donne à ma niece ma terre de Boursaule.

Mad. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, mon beau-frere?

M. DE BOURSAULE.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier....

Mad. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous parlez de la marier au Chevalier ?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là eſt fort bon ! Vous êtes excellente avec vos queſtions. Quoi ! nous ne venons pas de la marier au Chevalier ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais, non ; c'eſt moi....

M. DE BOURSAULE.

Vous ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chere ſœur, la tête vous tourne.

Mad. DE PERAUDIERE.

Expliquez donc cela, Mademoiſelle.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir trompée, ma mere ; mais le haſard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'eſpérer.

Mad. DE PERAUDIERE.

Je ſuis trahie ! Non, je ne veux jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, croyez....

Mad. DE PERAUDIERE.

Non, non, ne me parlez jamais, (*Elle s'en va.*)

Mlle. DE PERAUDIERE.

Nous ne nous croyions pas ſi près d'être heureux, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut égaler mon bonheur. (*Elle lui baiſe la main.*)

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Nous vous expliquerons cela, mon oncle.

M. DE BOURSAULE.

Oui, oui, allons-nous-en ſouper.

VICTOIRE.

Monſieur, écrirai-je à Mlle. Alari d'envoyer ici la corbeille ?

LE CHEVALIER.

Vous me ferez plaiſir ; mandez-lui d'y joindre un montre pour vous, ma chere Victoire.

VICTOIRE.

Monſieur, je vous remercie.

*

L'OFFICIER DU GOBELET.

PROVERBE LVII.

PERSONNAGES.

M. DE S. BRICE, *Capitaine d'infanterie.*

M. DU PARC, *Capitaine de cavalerie.*

M. DE PLAVEAU, *Bailli de Nogent & Officier du Gobelet.*

MARIANNE, *ſervante.*

La ſcene eſt à Verſailles, dans une auberge.

L'OFFICIER DU GOBELET.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC, MARIANNE, *les éclairant.*

M. DU PARC.

C'EST donc ici où tu loges?

M. DE S. BRICE.

Oui, pour deux ou trois jours; je ne ſuis pas mal.

M. DU PARC.

Tu es fort bien. Si je logeois à l'auberge, je logerois ici, à cauſe de cette belle enfant-là. (*Il prend Marianne par le bras; il veut l'embraſſer.*)

MARIANNE.

Finiſſez, Monſieur.

M. DU PARC.

Comment, tu fais la cruelle, je crois.

MARIANNE.

Non, Monſieur ; mais c'eſt que je n'aime pas ces manieres-là.

M. DU PARC.

Ah ! tu n'aimes pas ces manieres-là. (*Il la pourſuit, elle ſe défend & le repouſſe.*)

Elle eſt plus forte que moi ; elle m'a déchiré mes manchettes.

MARIANNE.

J'en ſuis bien aiſe, pourquoi badinez-vous auſſi ?

M. DU PARC.

Attends moi.

MARIANNE, *s'en allant.*

Je ne vous crains pas... Monſieur, vous n'avez beſoin de rien ?

M. DE S. BRICE.

Non pas à préſent.

MARIANNE.

S'il vous faut quelque choſe, vous le direz.

SCENE II.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC.

M. DU PARC.

POURQUOI ne veux-tu pas venir ſouper chez

Mad. de S. Placide ? C'eſt une très-bonne maiſon.

M. DE S. BRICE.

Je le ſais bien.

M. DU PARC.

Elle t'en a prié ; & ſi tu reviens ici quelquefois, tu ſeras bien aiſe de la trouver.

M. DE S. BRICE.

Si mon affaire ſe finit, je ne crois pas qu'on m'y revoie de ſi-tôt.

M. DU PARC.

Oui ; mais il faut qu'elle ſe faſſe.

M. DE S. BRICE.

C'eſt pour cela que je veux faire mon mémoire, afin de le préſenter demain.

M. DU PARC.

Tu trouverois peut-être chez Madame de S. Placide, des gens qui pourroient te ſervir.

M. DE S. BRICE.

Qui ?

M. DU PARC.

Des premiers commis : il en vient beaucoup chez elle, & qui ſont très-honnêtes.

M. DE S. BRICE.

Tu as raiſon, diable !

M. DU PARC.

Quand je te dis ; allons, viens ; viens.

M. DE S. BRICE.

Je veux faire mon mémoire avant ; il eſt encore de bonne heure.

M. DU PARC.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton affaire ?

M. DE S. BRICE.

On m'a dit que j'aurois de la peine à l'obtenir.

M. DU PARC.

Il faut en parler à Madame de S. Placide.

M. DE S. BRICE.

Si tu crois qu'elle puiſſe m'y ſervir, je ne demande pas mieux.

M. DU PARC.

Je te dis que c'eſt la meilleure femme du monde, & la plus obligeante.

M. DE S. BRICE.

Voici de quoi il eſt queſtion. J'ai paſſé l'hiver chez mon pere, comme tu ſais.

M. DU PARC.

Oui. Quel âge a-t-il, ton pere ?

M. DE S. BRICE.

Soixante & quinze ans ; mais il ſe porte bien.

M. DU PARC.

Il faudroit demander la ſurvivance de ſa lieutenance de roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt cela juſtement que je veux.

M. DU PARC.

Tu as raiſon.

M. DE S. BRICE.

Tu connois Mlle. Adelaïde ?

M. DU PARC.

La fille de Madame de la Belliere, à Douai ?

M. DE S. BRICE.

Eh non !

M. DU PARC.

Ah ! la fille de M. Desfoins, votre major ?

M. DE S. BRICE.

Juſtement : elle eſt charmante !

M. DU PARC.

Mais il me ſemble que non.

M. DE S. BRICE.

C'eſt que tu ne te la rappelles pas.

M. DU PARC.

Eh, parbleu, ſi-fait : n'eſt-ce pas une grande fille pâle, qui avoit mal à la poitrine ?

M. DE S. BRICE.

Oui, mais ce mal-là n'eſt rien ; notre chirurgien-major l'a entrepriſe, il m'a promis qu'avant un mois elle ſeroit guérie.

M. DU PARC.

Si tu avois connu le nôtre ! Il n'en manquoit pas de maladies de poitrine ; c'étoit bien le plus habile homme du monde. Acheve donc. Je parie que tu es amoureux de Mlle. Adelaïde.

M. DE S. BRICE.

Il eſt impoſſible de l'aimer davantage.

M. DU PARC.

Et t'aime-t-elle auſſi ?

M. DE S. BRICE.

Tout ce qu'on peut aimer ; & je parie que ſa langueur ne vient que de ce que ſon pere ne veut pas conſentir à notre mariage.

M. DU PARC.

Quoi ! le bon-homme Desfoins eſt donc un peu entêté ?

M. DE S. BRICE.

Que trop. Il n'y a que dans le cas où j'aurois la ſurvivance de mon pere, qu'il le voudroit bien.

M. DU PARC.

Je le crois

M. DE S. BRICE.

Mon pere a écrit à ſon ancien colonel, qui l'aimoit beaucoup ; il venoit de mourir. Il a encore écrit pour cette ſurvivance à bien des

officiers généraux de ſa connoiſſance, ſous leſquels il a ſervi : quelques-uns ne lui ont pas répondu, & les autres lui ont mandé qu'on n'accordoit plus de ſurvivance ; & comme il y a un de ſes camarades qui en a obtenu une pour ſon fils, j'ai pris le parti de venir ici ; ce n'a pas été ſans être déſeſpéré de me ſéparer de Mlle. Adelaïde.

M. DU PARC.

Il faudra conter tout cela à Madame de S. Placide. Si tu veux, je la préviendrai.

M. DE S. BRICE.

N'oublie pas de dire que c'eſt celle du lieutenant de roi du Queſnoi, qui a été accordée.

M. DU PARC.

Celle du Queſnoi ?

M. DE S. BRICE.

Il y a ſix ſemaines.

M. DU PARC.

Ah ça, tu viendras bientôt ?

M. DE S. BRICE.

Oui, quand j'aurai fini mon mémoire.

M. DU PARC.

Allons, c'eſt bon ; je m'en vais t'annoncer. Ne ſois pas long-tems.

M. DE S. BRICE.

Non, non.

M. DU PARC.

Adieu.

SCENE III.

M. DE S. BRICE, *cherchant dans le tiroir de la table.*

IL n'y a ici ni plume, ni encre. Voyons ſi j'en ai. (*Il fouille dans ſes poches.*) J'ai oublié mon écritoire auſſi. La fille!... Il n'y a pas de ſonnette ici? La fille!

SCENE IV.

M. DE S. BRICE, MARIANNE.

MARIANNE.

ON y va.

M. DE S. BRICE.

Allons donc.

MARIANNE.

Qu'eſt-ce que vous voulez, Monſieur?

M.

M. DE S. BRICE.

Une écritoire.

MARIANNE.

Eſt-ce qu'il n'y en a pas là ? Ce matin...

M. DE S. BRICE.

J'y ai regardé.

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous en allez avoir tout-à-l'heure.

M. DE S. BRICE.

Pourvu que je me ſouvienne de ce qu'il y avoit dans ce mémoire. (*Il rêve.*)

MARIANNE, *revenant.*

Monſieur, voilà de l'encre.

M. DE S. BRICE.

Et une plume ?

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous ne dites pas auſſi.

M. DE S. BRICE.

Allez, allez.

MARIANNE, *revenant avec une plume.*

Tenez, voilà une plume.

M. DE S. BRICE.

Et du papier donc ?

MARIANNE, *s'en allant.*

Il falloit donc le dire en même tems. Pardi ;

il vous faut bien des choſes toujours !

M. DE S. BRICE.

Ce diable de mémoire que j'ai perdu ! (*Il cherche dans ſes poches.*) Voyons encore. (*Il regarde tous ſes papiers, & il baiſe une lettre.*) Ah, chere Adélaïde !

MARIANNE, *apportant du papier, &c.*

Voilà tout ce qu'il vous faut, n'eſt-ce pas

M. DE S. BRICE.

C'eſt bon ; laiſſez-moi.

MARIANNE.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DE S. BRICE.

Non.

SCENE V.

M. DE S. BRICE, UNE VOIX *dans la chambre prochaine.*

M. DE S. BRICE, *ſe mettant à écrire.*

IL faudra bien que je me ſouvienne de ce qui étoit dans ce mémoire. (*Il rêve.*) Oui, je crois que voilà comme il commençoit. (*Il écrit.*)

LA VOIX, *ſur des tons différens.*

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE, *écoutant.*

Qu'eſt-ce que j'entends là ?

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Que diable eſt-ce que cela veut dire ?

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'entends pas bien. Qu'importe ?

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Cela m'a fait oublier.... Il faudra bien que je le retrouve. (*Il rêve.*)

LA VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Encore ? Ah ! je n'entends plus rien. (*Il rêve.*) Ah !... dire que je ne puiſſe pas me ſouvenir !..

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE,

Je n'y tiens pas !...

LA VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne comprends pas qui ce peut être ; il ſemble qu'il y a trois ou quatre voix.

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il m'eſt impoſſible de rien faire du tout, tant que cela continuera.

LA VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il faut ſavoir ce que c'eſt. (*Il frappe contre le mur.*) Qui eſt-ce qui eſt là ?

LA VOIX.

C'eſt moi.

M. DE S. BRICE.

Qui, vous?

LA VOIX.

J'ai l'honneur d'être votre voiſin, Monſieur ; & ſi vous voulez, je m'en vais vous aller voir.

M. DE S. BRICE.

Qu'eſt-ce que vous avez ?

LA VOIX.

Je m'en vais vous le dire, Monſieur, je m'en vais vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Ce ſera ſûrement quelque importun, ou quelque fou.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU.

M. DE PLAVEAU, *à la porte.*

EST-IL permis d'entrer?

M. DE S. BRICE.

Entrez.

M. DE PLAVEAU, *en robe-de-chambre, une chandelle à la main.*

Monſieur, j'ai bien l'honneur de vous ſaluer.

M. DE S. BRICE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, je vous demande bien pardon de paroître comme cela devant vous; mais c'eſt que c'eſt mon uſage, quand je ſuis rentré chez moi, de me mettre en robe-de-chambre, parce que,

vous entendez bien, cela fait que..... je dis.... enfin l'on eſt plus à ſon aiſe.

M. DE S. BRICE.

C'eſt vrai.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, il me paroît que vous êtes en affaire : vous avez là une plume & de l'encre....

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur, j'ai un mémoire de très-grande conſéquence à écrire, & je n'ai pas de tems à perdre.

M. DE PLAVEAU.

Oh ! oui, quand on vient dans ce pays-ci.... Je m'en doutois bien.... parce que....

M. DE S. BRICE.

C'eſt ce qui fait que je ne vous propoſe pas de vous aſſeoir.

M. DE S. BRICE.

Oh ! moi, vous vous moquez, je ne m'aſſieds jamais ; je reſterois comme cela toute la journée : permettez ſeulement que je mette ma chandelle ſur votre table.

M. DE S. BRICE.

Non, je ne veux pas vous déranger ; car vous avez auſſi affaire, vous, Monſieur, à ce qu'il me ſemble.

M. DE PLAVEAU.

Oui vraiment, & je n'ai pas de tems à perdre non plus; car c'eſt demain..... Vous ne ſave pas..... c'eſt que.....

M. DE S. BRICE.

Quand on n'eſt ici que pour peu de tems.....

M. DE PLAVEAU.

Oh ! moi j'y ſuis pour trois mois, & c'eſt parce que.... Vous avez été étonné de ce que vous entendiez ?

M. DE S. BRICE.

Un peu ; & ſi vous pouviez parler un peu plus bas....

M. DE PLAVEAU.

Plus bas?

M. DE S. BRICE.

Oui; vous me feriez plaiſir.

M. DE PLAVEAU.

Cela eſt bien difficile : ce n'eſt pas que je ne veuille faire ce que vous voudriez; car moi.... Monſieur eſt officier, je crois ?

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur.

M. DE PLAVEAU.

Je le diſois bien; quand je vois qu'on a comme

cela la croix, je dis : il faut que ce ſoit quelqu'un qui ſerve, ou qui a ſervi; car nous avons une étape à Nogent.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes de Nogent?

M. DE PLAVEAU.

Oui, Monſieur; je me nomme Plaveau, & je ſuis officier auſſi moi, mais pas de même que vous; je ſuis officier de juſtice, j'en ſuis le bailli, & j'ai voulu être encore officier autrement, c'eſt-à-dire..., avoir une charge..., C'eſt bien une charge que celle de bailli; mais je veux dire une charge plus honorable : quand je dis plus honorable, c'eſt-à-dire, une charge chez le Roi.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes officier du Roi?

M. DE PLAVEAU.

Oui, Monſieur; j'ai cet honneur-là : je ſuis officier du Gobelet.

M. DE S. BRICE.

Ah! c'eſt très-bien, Monſieur : je vous ſouhaite bien le bon ſoir.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, vous avez bien de la bonté; mais pour en revenir à ce que nous diſions, c'eſt une

charge où il faut parler devant le Roi. Je ſuis bien accoutumé à parler en public ; car j'ai été reçu avocat à Bourges : & puis je juge tous les jours, c'eſt-à-dire, quand il y a des cauſes à mon bailliage. Pour lors je parle ; mais parler devant le Roi, c'eſt différent, & il faut un peu s'étudier pour cela.

M. DE S. BRICE.

En ce cas-là, Monſieur, je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Vous ne m'avez point interrompu, Monſieur ; au contraire, & je penſe une choſe même....

M. DE S. BRICE.

Quoi ?

M. DE PLAVEAU.

Vous pourriez.... Je dis, ſi vous vouliez, vous pourriez me donner votre avis ſur la maniere dont....

M. DE S. BRICE.

Une autre fois, tant que vous voudrez.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt bien honnête à vous, Monſieur ; mais c'eſt demain que je commence, &...,

M. DE S. BRICE.

J'en ſuis bien fâché ; mais....

M. DE PLAVEAU.

C'eſt l'affaire d'un inſtant.

M. DE S. BRICE.

En vérité, je ne peux pas.

M. DE PLAVEAU.

Je vous en prie. Demain, quand le Roi ſera à table ; car j'ai déja vu tout cela ; il eſt là, & moi ici. Le Roi demande à boire, & moi, voilà ce que je dis auſſi-tôt : A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Oui, c'eſt ce que je dois dire : mais c'eſt le ton que je cherche. J'ai envie de dire comme cela : (1) A boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi. Non, je n'y ſuis pas.

M. DE S. BRICE.

Je trouve que c'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Non ; j'avois trouvé un autre ton à Nogent que je cherche. Ah ! je crois que le voilà. Ecou-

1) Il prend différens tons.

tez, je vous prie. A boire pour le Roi. Non. A boire pour le Roi. Ce n'eſt pas tout-à-fait cela, je le ſens bien.

M. DE S. BRICE.

Je vous aſſure que c'eſt à merveille.

M. DE PLAVEAU.

Vous me flattez; mais ſi vous m'aviez entendu à Nogent, vous verriez bien... Tenez, voilà, je crois, comme je diſois : A boire pour... Je ne ſaurois retrouver ce ton-là; mais d'ici à demain il faudra bien en venir à bout.

M. DE S. BRICE.

Sûrement...Je vous demande bien pardon; mais....

M. DE PLAVEAU.

C'eſt juſte. Il faut que chacun faſſe ſes affaires. Je ſuis bien aiſe d'avoir l'honneur d'avoir fait votre connoiſſance, parce qu'on cauſe quelquefois.

M. DE S. BRICE.

Prenez donc votre lumiere.

M. DE PLAVEAU.

Ah! oui, j'oubliois... Quand on a quelque choſe comme cela dans la tête... Je vous remercie bien, Monſieur; je ſuis votre très-humble ſerviteur. (*Il ſort.*)

M. DE S. BRICE.

Enfin, le voilà parti.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, je penſe une choſe. Si je pouvois vous être utile pour votre mémoire...

M. DE S. BRICE.

Non, Monſieur, je vous prie de vouloir bien...

M. DE PLAVEAU.

Je fais acte de bonne volonté, au moins.

M. DE S. BRICE.

Je vous en ſuis obligé. Permettez que je finiſſe mon mémoire. (*M. de Plaveau ſort & revient.*)

M. DE PLAVEAU.

Ah! je le tiens pour le coup. Tenez, Monſieur, écoutez. A boire pour le Roi. Non, ce n'eſt pas cela; je vous demande bien pardon. (*Il ferme mal la porte.*)

M. DE S. BRICE.

Eh! laiſſez la porte.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt que la clef....

M. DE S. BRICE.

Cela ne fait rien.

M. DE PLAVEAU.

Je vous ſouhaite bien le bon ſoir. Si je retrouve le ton de Nogent, je viendrai vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Adieu, adieu.

SCENE VII.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU *dans ſa chambre.*

M. DE S. BRICE.

LE diable emporte l'importun! (*Il s'aſſied.*) L'impatience dérange plus la mémoire! (*Il rêve.*) Ah! m'y voilà. (*Il écrit.*) Fort bien... Après, qu'eſt-ce qu'il y avoit? (*Il cherche.*)

M. DE PLAAEVU.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Ah! le voilà qui recommence. Je voudrois que... Ne l'écoutons pas. (*Il rêve.*)

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne ferai jamais rien de la ſoirée.

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Voyons l'heure qu'il eſt. Comment, dix heures moins un quart! (*Il ſe leve.*)

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Demain matin je me leverai de bonne heure. (*Il prend ſon épée & ſon chapeau.*)

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi. M. l'officier, je le tiens; écoutez. A boire pour le Roi; entendez-vous?

M. DE S. BRICE.

Allons-nous-en, car il va venir. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

M. DE PLAVEAU, *dans ſa chambre.*

M. l'Officier, j'y ſuis. A boire pour le Roi. Êtes-vous content de cela? (*Il vient avec ſa lumiere à la main.*) A boire pour le Roi. (*Il eſt étonné de ne plus trouver M. de S. Brice.*) Il eſt ſorti. J'en ſuis bien fâché; mais je ne veux pas oublier ce ton-là toujours. (*Il s'en va en diſant:*) A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

L A

RECOMMANDATION.

PROVERBE LVIII.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYERE, *Conſeiller d'état.*

Madame DE LA BRUYERE.

LA COMTESSE DE S. LEGER.

M. DUMONT.

LE GRAND, *valet-de-chambre de Madame de la Bruyere.*

La ſcene eſt chez Madame de la Bruyere.

LA RECOMMANDATION.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mad. DE LA BRUYERE, *liſant, un mouchoir à la main.*

QUI eſt là?... Ah! c'eſt vous, Monſieur?

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà!

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendriſſement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi! toujours avec vos romans?

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci eſt charmant.

M. DE LA BRUYERE.

Bon! c'eſt toujours la même choſe.

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous le croyez, & vous n'en avez peut-être jamais lu.

M. DE LA BRUYERE.

Pardonnez-moi, autrefois, au college; mais c'eſt du tems perdu.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourroient faire ceſſer, s'ils étoient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu; ces ſituations ſont ſi intéreſſantes, ſi touchantes, que je voudrois connoître ces malheureux, pour pouvoir les conſoler, adoucir leurs maux, les partager; ce deſir eſt une jouiſſance délicieuſe.

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'avez pas beſoin de ces livres-là pour jouir de toute la délicateſſe, de toute la ſenſibilité de votre ame.

Mad. DE LA BRUYERE.

A quoi bon me flatter? Je ſuis bien aiſe que vous ayez bonne opinion de moi, certainement; mais convenez que vous ſeriez fâché de me voir de l'orgueil.

M. DE LA BRUYERE.

Je ne vous en crois pas capable.

Mad. DE LA BRUYERE.

Et moi, je craindrois d'être toute prête d'en avoir, étant louée par vous.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime? pourquoi ne pas lui rendre juſtice?

Mad. DE LA BRUYERE.

Ah! parce que, lorſque l'on aime, on peut s'aveugler ſur l'objet de ſon amour; & en lui ſuppoſant une perfection auſſi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on eſt bien content de ſoi, on eſt bien près de mériter de ne plus l'être.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi cela?

Mad. DE LA BRUYERE.

Mon dieu! l'on eſt ſi peu récompenſé de faire le bien, on goûte une ſi grande ſatisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule: lorſque les autres en jouiſſent, c'eſt toujours bien fait; n'importe quel en eſt le principe.

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous parlez en homme d'état; ainſi chacun de nous fait ſon métier.

M. DE LA BRUYERE.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'eſtime & l'amour de ſon mari.

Mad. DE LA BRUYERE.

Comment ne ſerois-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus? Notre bonheur commun dépend de nous. Vous penſez aſſez ſolidement pour fuir les gens frivoles, légers, ou perfides; comment ne les haïrois-je pas, & comment pourrois-je les craindre? L'amour ne ſe trouve pas toujours avec l'eſtime; mais quand ils ſont réunis, rien ne peut détruire un attachement de cette eſpece.

M. DE LA BRUYERE.

Je ſuis bien aiſe de vous voir cette façon de penſer.

Mad. DE LA BRUYERE.

Si vous étiez capable de quelques goûts paſſagers, je vous plaindrois, parce que les remords ne vous en laiſſeroient pas jouir tranquillement: on n'eſt point jaloux de ce qu'on eſtime véritablement.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez! Je ne vous ferai point de ces proteſtations, ridicules ſouvent, parce qu'on ne peut pas répondre d'une foibleſſe quand on eſt homme; mais ces remords dont vous me parlez, m'effraient ſi fort, que je me crois au-deſſus du danger.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ayez de la confiance en moi, & nous nous aimerons toujours.

M. DE LA BRUYERE.

Dites, une eſtime réciproque, une amitié durable nous réunira ſans ceſſe; le paſſage de l'amour à l'amitié ſera inſenſible, & l'habitude du bonheur l'établira ſi vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus! Oui....

SCENE II.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, LEGRAND.

LEGRAND.

MADAME la Comteſſe de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Elle auroit été bien ſurpriſe, ſi elle nous avoit entendus.

LA COMTESSE.

Madame, je ſuis déſeſpérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorſque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mad. DE LA BRUYERE.

Il eſt vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guere.

LA COMTESSE.

Oui, je ſors beaucoup. Pour M. de la Bruyere, on ne le voit nulle part; & depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une ſeule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la ſemaine derniere à Verſailles...

LA COMTESSE.

Eh, mon dieu ! oui, à propos; je ne ſais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, aſſez bien.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien heureuſe : pour moi, il y a de jours où je ſuis anéantie; & ſi cela dure.... A propos, Madame, aimez-vous toujours les tragédies ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, Madame, & beaucoup.

LA COMTESSE.

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui ſera admirable. J'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce ſpectacle-là. Je ne puis le ſouffrir : je ne vais qu'à l'Opéra & aux Italiens; mais pour cette piece-là, je veux abſolument la voir. Si vous n'aviez pas de loge, & que vous vouluſſiez....

Mad. DE LA BRUYERE.

Ma belle-ſœur aura la ſienne, Madame; mais

je ne vous en ſuis pas moins obligée de votre offre.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'on entend parler pendant huit jours d'une piece nouvelle; & quand on n'eſt pas au fait, cela ennuie à mourir. Les livres nouveaux, par la même raiſon, me mettent au déſeſpoir; c'eſt la même choſe.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi! Madame, vous n'aimez pas la lecture?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi; aſſez, quand je travaille ſurtout: cela me diſtrait; mais autrement cela me fait perdre trop de tems: j'ai toujours du monde, je ſors beaucoup, & l'on ne peut pas ſuffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté, mes voyages de Verſailles....

M. DE LA BRUYERE.

Mais, là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos ſemaines?

LA COMTESSE.

Non, vraiment; j'écris que c'eſt affreux; & puis j'ai commencé un ouvrage charmant. Je ne ſaurois le quitter; j'ai déjà fini un fauteuil..... Madame, il faut que je vous diſe comment il eſt.

Mad. DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

LA COMTESSE.

Oh ! il faut que vous faſſiez le mien. Imaginez, Madame, un fond.... Je ne peux pas vous bien dire.... Ce n'eſt pas jaune, ce n'eſt pas blanc; c'eſt ſoufre pâle ou paille; oui, c'eſt paille; un ruban couleur de noiſette & bleu, qui entoure un faiſceau de roſes, qui fait la bordure; le milieu, des pavots & des lits, avec des grenades & des inſtrumens de muſique.

Mad. DE LA BRUYERE.

Cela doit être ſuperbe.

LA COMTESSE.

Vous imaginez bien ?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous aſſeierez ſur des inſtrumens de muſique ?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment. Mais à propos, vous avez raiſon, cela eſt abſurde. Allons, me voilà dégoûtée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah çà, je m'en vais voir Madame votre ſœur.

Mad. DE LA BRUYERE.

Eh bien, paſſez par ici.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien, Madame ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'eſt plus court.

LA COMTESSE.

Ah, mon dieu, j'oublios ! J'ai une affaire à vous, M. de la Bruyere ; c'eſt même ce qui m'a fait ſortir de bonne heure, parce que plus tard je craignois de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'eſt ?

LA COMTESSE.

C'eſt une perſécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ? Si cela vous intéreſſe, je ſerai charmé....

LA COMTESSE.

Vraiment, cela m'intéreſſe beaucoup, c'eſt-à-dire, comme cela ; c'eſt mon oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de ſon receveur, un joli ſujet ; il eſt là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le faſſe entrer ?

LA COMTESSE.

Fi donc! Mon oncle prétend que vous avez des bureaux. J'ai ſon mémoire quelque part. Voyons dans mon ſac. Bon! je l'ai laiſſé chez moi. Enfin, je lui dirai que je vous en ai parlé; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais ſi je pouvois....

LA COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter davantage là-deſſus. Madame, vous voulez donc bien que je paſſe par là?

Mad. DE LA BRUYERE.

Pour cela ſûrement.

LA COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainſi je vous verrai en ſortant.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je l'eſpere bien.

LA COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, M. de la Bruyere? Ah çà, je dirai à mon oncle que cela ne ſe peut pas. M'en voilà débarraſſée. Reſtez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous le voulez....

LA COMTESSE.

Sans doute, ſans doute.

SCENE III.

M. DE LA BRUYERE Mad. DE LA BRUYERE.

Mad. DE LA BRUYERE.

VOILA un homme bien recommandé !

M. DE LA BRUYERE.

Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, avec une femme comme celle-là ?

Mad. DE LA BRUYERE.

C'eſt inconcevable tout ce qu'elle dit... Mais cet homme la croit fort occupée de ſon affaire.

M. DE LA BRUYERE.

Sûrement.

Mad. DE LA BRUYERE.

Tenez, cela me fait de la peine; c'eſt peut-être quelque malheureux qui n'a aucune reſſource.

M. DE LA BRUYERE.

Cela ne ſeroit pas étonnant: il y a tant de gens qui meurent de faim.

Mad. DE LA BRUYERE.

Monſieur, ſi vous pouviez faire quelque choſe pour lui....

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connois pas.

Mad. DE LA BRUYERE.

C'eſt peut-être réellement un bon ſujet ; voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon ſujet ; mais il faut qu'il ſache travailler.

Mad. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner ?

M. DE LA RUYERE.

Oui, j'en ai une.

Mad. DE LA BRUYERE.

Eh bien, parlez-lui ; vous jugerez facilement de quoi il eſt capable. S'il n'avoit pas compté ſur Madame de S. Léger, il auroit trouvé quelqu'un qui l'auroit mieux protégé. Ne m'ôtez pas cette ſatisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon dieu ! de tout mon cœur.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je voudrois que vous puiſſiez faire quelque choſe pour lui ; quand ce ne ſeroit que pour faire ſentir à la Comteſſe, que quand on ne fait pas mieux les affaires dont on ſe charge, on ne

devroit pas s'en mêler, & qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.

Je m'en vais le faire entrer. (*Il ſonne.*)

SCENE IV.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LEGRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'Y a-t-il pas quelqu'un là - dedans qui attend Madame de S. Léger ?

LEGRAND.

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

Faites-le entrer.

LEGRAND.

Monſieur, donnez - vous la peine d'entrer.

SCENE V.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DELA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'EST de vous, Monſieur, que Madame de S. Léger m'a parlé ?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

Mad. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Il a l'air d'un honnête homme.

M. DE LA BRUYERE.

Oui... Mais, Monſieur, qu'eſt-ce que vous voudriez avoir ?

M. DUMONT.

Eſt-ce que Madame la Comteſſe de S. Léger, Monſieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

M. DE LA BRUYERE.

Non, vraiment; elle l'avoit oublié.

Mad. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monſieur, donnez-le; ou dites vous-même votre affaire.

M. DUMONT.

Si Monſieur veut ſe donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avois fait.

M. DE LA BRUYERE.

Voyons. (*Il lit.*) Quoi ! c'eſt vous qui travaillez dans les domaines ?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

On vous avoit deſſervi ?

M. DUMONT.

Monſieur....

Mad. DE LA BRUYERE.

Dites naturellement. Il eſt tout ſimple de ſe plaindre ; c'eſt une conſolation qu'on ne doit pas ſe refuſer.

M. DUMONT.

Si on le pouvoit ſans faire tort à ceux dont on a à ſe plaindre, je crois que cela pourroit être permis.

Mad. DE LA BRUYERE.

Voilà une façon de penſer très-honnête.

M. DE LA BRUYERE.

Tenez, M. Dumont ; vous aviez une ſi bonne réputation, que je vous ai fait chercher par-tout.

Je

Je vous ai demandé à M. de la Bonde; il m'a dit qu'il ne ſavoit ce que vous étiez devenu.

M. DUMONT.

Je le crois bien, Monſieur; c'eſt lui qui m'a perdu.

Mad. DE LA BRUYERE.

Et Comment cela?

M. DUMONT.

J'avois eu le bonheur de plaire à M. de Rondiere, chez qui ſe tient le bureau....

M. DE LA BRUYERE.

Il m'a beaucoup parlé de vous, M. de Rondiere; c'étoit ce qui m'avoit donné envie de vous avoir.

Mad. DE LA BRUYERE.

Laiſſez-le donc achever, Monſieur.

M. DUMONT.

Eh bien, M. de la Bonde a profité de trois jours que je n'ai pu quitter ma mere, qui étoit à toute extrêmité, pour me faire ôter mon emploi.

Mad. DE LA BRUYERE.

C'eſt affreux!... Eſt-elle un peu à ſon aiſe, Madame votre mere?

M. DUMONT.

Ah! Madame, c'eſt là ce qui cauſe mon

déſeſpoir. Avec mon emploi je l'aidois à vivre ; & je comptois, en augmentant d'appointemens, pouvoir mieux la ſoulager encore, & l'on m'a ôté toutes mes reſſources.

Mad. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Monſieur, eſt-ce que cela ne vous touche pas ? (*A M. Dumont.*) Et eſt-elle guérie du moins ?

M. DUMONT.

Non, Madame : de cette maladie elle eſt devenue aveugle, & mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous expoſer tout cela ; mais je ne l'aurois jamais fait, ſi votre bonté ne m'avoit raſſuré ſans m'humilier.

Mad. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de ſentir & de penſer, M. Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi auſſi, & je vais vous le prouver.

Mad. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Ah, Monſieur, que je vous en aurai d'obligation !

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je ſuis trop heureux de pouvoir avoir M. Dumont, s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monſieur, je ſuis pénétré de reconnoiſſance...

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ah! pourquoi?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'eſt pas aſſez bonne; mais comme mon ſecretaire eſt vieux, & qu'il a beſoin de ſe repoſer, voilà la place que je lui offre: il me faut quelqu'un de confiance, & je crois que je ne peux pas mieux choiſir.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ah! Monſieur, vous me faites un plaiſir...

M. DE LA BRUYERE.

Et je penſe même que, pour qu'il puiſſe continuer de rendre à ſa mere tous ſes ſoins, ſans ſe détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mad. DE LA BRUYERE.

Aſſûrément: j'allois vous le propoſer, vous m'avez prévenue.

M. DE LA BRUYERE.

Je ſuis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mad. DE LA BRUYERE, *à M. Dumont qui s'appuie ſur une chaiſe.*

M. Dumont, qu'avez-vous?

M. DUMONT.

Madame, je ſuis ſi ſaiſi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret eſt de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnoiſſance comme je le deſire.

SCENE VI.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, *allant à la Comteſſe.*

AH, Madame la Comteſſe!...

LA COMTESSE, *ſéchement à M. Dumont.*

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entré ici?

M. DUMONT.

Ah! Madame.... je ne puis pas parler....

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute, ſi vous

n'avez pas réuſſi. Vous demandez une choſe impoſſible. M. de la Bruyere doit vous l'avoir dit; je lui ai donné votre mémoire.

M. DUMONT, *étonné.*

Mais....

LA COMTESSE.

Je vous dis que j'ai fait l'impoſſible; vous direz à mon oncle que ce n'eſt pas ma faute.

M. DUMONT.

Je n'y comprends rien. Quoi! ce n'eſt pas à vous, Madame, à qui je dois le bonheur qui m'arrive?

LA COMTESSE.

Quel bonheur donc? Je crains que la tête ne lui ait tourné : il faut le renvoyer. Allons, en voilà aſſez.

Mad. DE LA BRUYERE.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné; mais il faut vous avouer ce qui eſt arrivé.

LA COMTESSE.

Quoi! réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandois pour lui? J'en ſerois charmée; c'eſt un très-honnête garçon, à qui je m'intéreſſe vivement, & vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir.

Mad. DE LA BRUYERE.

La maniere dont vous vous y intéreſſez, Madame, m'a fait faire quelques réflexions; & c'eſt moi qui ai engagé M. de la Bruyere à le voir.

LA COMTESSE.

Madame, je vous en fais tous mes remerciemens.

Mad. DE LA BRUYERE.

Madame, vous ne nous en devez aucun; & c'eſt ſon mérite qui a déterminé M. de la Bruyere en ſa faveur.

LA COMTESSE, *à M. de la Bruyere.*

Si je n'avois pas ſu ce qu'il valoit, je ne vous en aurois pas parlé non plus. Mon oncle viendra ſûrement vous remercier. A propos, M. de la Bruyere, j'ai à vous ſolliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous ſollicitez auſſi bien que pour les autres, vous devez être ſûre de réuſſir.

LA COMTESSE.

Vous plaiſantez toujours : mais, je vous en prie, écoutez-moi. J'ai un échange à propoſer au Roi, d'une partie de terre qui pourroit lui convenir, en me cédant une autre portion de domaine qui m'agrandiroit & rendroit ma terre

bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaiſir-là?

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt une choſe à examiner.

LA COMTESSE.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers l'un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là : envoyez-les à M. Dumont : c'eſt lui qui a cette partie-là actuellement ; & ſi ce que vous demandez eſt juſte, je ne doute pas qu'il ne faſſe valoir vos intérêts.

LA COMTESSE.

M. Dumont? Je ne le connois pas.

Mad. DE LA BRUYERE.

Il eſt pourtant devant vous, Madame ; mon mari le prend pour ſecretaire.

LA COMTESSE, *ſurpriſe.*

Quoi, Monſieur ? Ah, mais j'en ſuis ravie ! M. Dumont, je vous recommande mon affaire au moins ; j'eſpere qu'à la conſidération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. DUMONT.

Madame, je ſerai trop heureux de pouvoir

vous prouver combien je ſuis reconnoiſſant de toutes vos bontés.

LA COMTESSE.

Ne parlons pas de cela... Madame, vous ne voulez donc pas de ma loge pour la piece nouvelle ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Madame, ſans mes engagemens, j'en profiterois avec grand plaiſir.

LA COMTESSE.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de viſites à faire; je ſuis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? Je vous en prie.

Mad. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous me le défendez abſolument....

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi. Allons, M. de la Bruyere, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire auſſi ?

M. DE LA BRUYERE.

Mais....

LA COMTESSE.

Non, je veux que vous reſtiez... M. Dumont, je me recommande à vous; j'eſpere que vous viendrez nous voir.

M. DUMONT.

Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCENE VII.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

VOUS étiez là en bonnes mains, M. Dumont.

M. DUMONT.

Quoi! Monſieur, eſt-ce que Madame la Comteſſe ne vous avoit pas parlé en ma faveur?

M. DE LA BRUYERE.

Ah, d'une jolie maniere! Elle vous avoit bien recommandé.

M. DUMONT.

Je ſens bien plus les obligations....

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin je vous verrai.

M. DUMONT.

Oui, Monſieur, j'aurai cet honneur-là. Mais j'ai un ſcrupule; je crains d'ôter une place à quel-

qu'un qui vaut ſûrement mieux que moi.

M. DE LA BRUYERE.

Tranquilliſez-vous ; ce quelqu'un ne ſera pas à plaindre ; il vous connoît de réputation, & il ſera ſûrement votre ami.

Mad. DE LA BRUYERE.

Nous vous montrerons auſſi demain l'établiſſement de Madame votre mere.

M. DUMONT.

Je ne ſais ſi je veille, tant je ſuis étonné de tout ce qui m'arrive ; mais je ſuis bien ſûr du plaiſir que je vais faire à ma mere, & de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. (*Il ſe retire.*)

SCENE VIII.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mad. DE LA BRUYERE.

JE me ſuis un peu réjouie de l'embarras de la Comteſſe.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pu m'empêcher de la renvoyer pour ſon affaire à M. Dumont.

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne ſavoit ſeulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous reponds que c'eſt un très-bon ſujet que cet homme-là.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je l'aurois juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où ſoupez-vous ce ſoir?

Mad. DE LA BRUYERE.

Chez ma mere. Y viendrez-vous?

M. DE LA BRUYERE.

Un peut tard, & je vous ramenerai.

Mad. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là, je renverrai mes chevaux. A ce ſoir. Je vais m'habiller. Adieu, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant.*

Vous êtes bien contente !

Mad. DE LA BRUYERE.

Oh ! pour cela oui.

LE FAUX EMPOISONNEMENT.

PROVERBE LIX.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE ROUVIERE.

LE COMTE DE BELVILLE.

JULIE, *femme-de-chambre de la Marquiſe.*

LAFLEUR, *laquais du Comte.*

M. MARCELIN, *Médecin.*

LAFRANCE, *laquais de la Marquiſe.*

UN OFFICIER D'OFFICE.

La ſcene eſt chez la Marquiſe.

LE FAUX

EMPOISONNEMENT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE.

En vérité, Madame, je ne vous reconnois plus. Vous qui n'avez jamais eu la moindre humeur, qui ne voyez rien que ſous une forme plaiſante, vous ſoupirez, vous êtes languiſſante, abattue; je n'y comprends rien. Vous êtes veuve & jeune, vous aimez le Comte de Belville, vous êtes ſûr qu'il vous adore....

LA MARQUISE, *ſe laiſſant tomber dans un fauteuil.*

Ah, Julie, que dis-tu!

JULIE.

Quoi! pourriez-vous douter de ſon amour?

LA MARQUISE.

J'ai de cruels ſoupçons.

JULIE.

Lui, dont vous faites la fortune, ſur le point de l'épouſer; de quoi pourriez-vous le ſoupçonner? C'eſt lui faire injure; peut-on outrager ainſi quelqu'un que l'on aime? Non, Madame, je ne ſaurois le croire ingrat.

LA MARQUISE.

Si je pouvois juſtifier ſa conduite avec moi, ne l'aurois-je pas déjà fait? Mais ſa froideur, ſon peu d'empreſſement, tout m'a fait craindre le malheur qui m'arrive. Non, le Comte ne m'aime plus.

JULIE.

Mais, Madame, je ne vois pas où eſt la froideur dont vous l'accuſez.

LA MARQUISE.

Tu n'as pas remarqué qu'il eſt moins occupé de moi; qu'il eſt rêveur, diſtrait, contraint? Eſt-ce là de l'amour?

JULIE.

Il eſt ſûr de votre cœur: les hommes quelquefois veulent être tourmentés; & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie....

LA MARQUISE.

Quelle misere ! J'irois employer de pareils moyens pour le ramener ; j'irois flatter l'amour-propre d'un homme que je n'aimerois pas, pour tourmenter celui que j'aime ?

JULIE.

C'est prendre sa revanche ; il vous tourmente bien. Mais faites une chose plutôt : si vous croyez avoir à vous plaindre de lui, pourquoi ne lui pas parler à cœur ouvert ? Vous vous éviteriez peut-être bien des peines. Quand on s'aime véritablement, peut-on manquer de confiance l'un pour l'autre ?

LA MARQUISE.

Et s'il a le projet de me trahir, s'il en épouse une autre, à quoi me serviront les reproches ?

JULIE.

Vous pourriez encore croire qu'il vous abandonneroit ?

LA MARQUISE.

Je le crains, te dis-je. Il voit souvent Madame de Méranci ; elle est veuve comme moi, beaucoup plus riche, alliée à des gens puissans ; tout me fait craindre....

JULIE.

Ah ! Madame, ſeroit-il poſſible ?...

LA MARQUISE.

Quoi ?

JULIE.

Elle ſe marie, j'en ſuis ſûre ; mais le nom de celui qu'elle épouſe eſt un ſecret.

LA MARQUISE.

C'eſt lui, je n'en doute plus. Ah, Julie !

JULIE.

Madame, je le ſaurai, ſi vous le voulez.

LA MARQUISE.

Il a plus d'ambition que d'amour.

JULIE.

Madame, conſentez....

LA MARQUISE.

Madame de Brécy doit m'inſtruire de tout. Je veux, lorſqu'il viendra, l'obſerver encore mieux, le pouſſer à bout ; & s'il me vient des éclairciſſemens qui ne me laiſſent plus douter de ſon projet, je lui dirai tout ce que je ſaurai ; je veux le confondre, & le déteſter après.

JULIE.

Ce ſera très-bien fait, Madame, au lieu de vous laiſſer dépérir : il faut prendre un parti qui vous ſauve du déſeſpoir.

LA MARQUISE.

Et en le déteſtant, en ſerai-je moins malheureuſe?

JULIE.

J'entends quelqu'un; c'eſt peut-être lui.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

M. le Comte de Belville.

LA MARQUISE.

Julie, reſtez ici, & obſervez-le.

JULIE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! Comte, c'eſt vous?

LE COMTE.

Madame, je me reprochois d'avoir paſſé hier la journée ſans vous voir; j'ai été à la campagne, j'ai voulu m'en dédommager aujourd'hui en venant de bonne heure.

JULIE, *bas à la Marquiſe.*

Vous devez être contente.

LA MARQUISE.

Vous avez été à la campagne ? Vous ne m'en aviez rien dit.

LE COMTE.

Je l'avois oublié. Je craignois de ne vous pas trouver aujourd'hui. (*Il s'assied.*)

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Vous deviez être bien sûr de l'impatience que j'aurois de vous voir. Quand on aime véritablement, qui peut nous intéresser assez vivement, pour le préférer à l'objet de notre amour ?

LE COMTE.

Ceci n'est pas un reproche, j'espere.

LA MARQUISE.

Non : pourquoi vous en ferois-je ? Vous n'en méritez sûrement pas.

LE COMTE, *troublé.*

Non, Madame ; & je crois que vous me rendez trop de justice pour penser autrement de moi.

LA MARQUISE.

S'il m'arrivoit jamais de pouvoir vous soupçonner d'infidélité, je me le reprocherois comme un crime.

LE COMTE, *avec embarras.*

Oui.... vous avez raiſon.... c'en ſeroit un à vous. (*Il ſe leve.*)

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

LE COMTE.

Je reviendrai ; c'eſt que.....

LA MARQUISE.

Comte !

LE COMTE.

Madame ?

LA MARQUISE.

Je connois votre impatience.

LE COMTE.

Mon impatience ?

LA MARQUISE.

Oui, la contrariété vous eſt inſupportable ; je le ſais.

LE COMTE, *intrigué.*

Je ne vois pas à propos de quoi vous me dites cela.

LA MARQUISE.

Cependant je n'ai point à me plaindre de vous : vous avez eu l'attention de me cacher combien elle vous faiſoit ſouffrir.

LE COMTE.

Mais.... ſûrement.

SCENE III.

LA MARQUISE, LE COMTE, JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

ON demande Mlle. Julie.

JULIE.

Madame n'a pas beſoin de moi?

LA MARQUIIE.

Non; voyez ce que c'eſt.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

ASSEYEZ-VOUS donc.

LE COMTE.

Comme vous voudrez.

LA MARQUISE.

Les retardemens qui ſe ſont oppoſés à notre

mariage ne m'ont point inquiétée, parce qu'il ne me rendra pas plus ſûre de votre cœur que je le ſuis.

LE COMTE.

Il eſt vrai que, ſi j'ai ceſſé de me plaindre, c'eſt que je craint de vous déplaire par cette même impatience; voilà ce qui m'a fait garder le ſilence juſqu'à préſent.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée; & ſans vous le dire, j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour hâter le moment que ſi nous deſirons : les formalités néceſſaires ſeront terminées dans peu de jours.

LE COMTE, *cachant ſa ſurpriſe.*

Dans peu de jours?

LA MARQUISE.

Oui, Comte, on vient de me l'annoncer.

LE COMTE, *avec contrainte.*

Vous me raviſſez! Je craignois les obſtacles que le tems amene quelquefois.

LA MARQUISE.

Il n'y en aura plus, Comte, & nous ſerons enfin heureux.

LE COMTE.

Oui, très-heureux. Cependant je crains pour

votre ſanté. Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'êtes pas bien.

LA MARQUISE.

C'eſt peu de choſe ; & le plaiſir de me voir entiérement à vous, me remettra bientôt.

LE COMTE, *ſe levant.*

Je crois que vous ne doutez pas combien je deſire que rien ne retarde mon bonheur.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée. Avez-vous quelque choſe à faire, Comte ?

LE COMTE.

Oui, cela ne ſera pas long.

LA MARQUISE.

Revenez tout de ſuite.

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vous me le promettez ?

LE COMTE.

Sûrement ; que voulez-vous que je faſſe quand je ne vous vois pas ? (*Il ſort.*)

LA MARQUISE.

Mon ſort eſt donc décidé ! Avec quelle froideur il a reçu ce que je lui ai dit ! Ah !

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

EH bien, Julie, ce que je craignois n'eſt que trop vrai.

JULIE.

Ah ! Madame, je ne ſaurois vous raſſurer... Voici une lettre de Madame de Brécy, qu'elle m'a fait donner pour vous remettre lorſque vous ſeriez ſeule; je crains bien..... (*La Marquiſe prend la lettre.*)

LA MARQUISE, *après avoir lu.*

Il n'y a donc plus à en douter, l'ingrat épouſe Madame de Méranci ! Je me meurs !

JULIE.

Ah, Madame, pourquoi vous ai-je donné cette lettre !

LA MARQUISE.

Le perfide ! (*Elle ſe leve.*) Non, je ne l'aime plus, je rougis même de l'avoir autant aimé.

JULIE.

C'eſt bien fait, Madame; oubliez-le, & pour toujours.

LA MARQUISE.

Pour toujours ! que je l'oublie, moi, Julie !

JULIE.

Eſpérez tout du tems.

LA MARQUISE.

Ah, j'en mourrai ! Il jouira du fruit de ſon crime, & il ſera ſans doute charmé de ſe voir à l'abri de mes reproches.

JULIE.

Mais, Madame, ſi vous eſſayiez de le retirer de cet égarement.

LA MARQUISE.

Que ne lui ai-je pas ſacrifié ! Mais c'étoit moi que je ſatisfaiſois : quand je le préférois à tout au monde, il avoit ceſſé de m'aimer, il me trompoit... Mais non, je me trompois moi-même, je croyois lire au fond de ſon cœur ce que ſes yeux ne me diſoient plus.

JULIE.

Eh bien, Madame, ne le revoyez point.

LA MARQUISE.

Ne crains pas que je lui montre ma douleur : ſon parti eſt pris, ce ſeroit peut-être pour lui un triomphe. Vengeons-nous plutôt. Le mépris ſeul ſuffiroit ; mais je ne ſaurois trop lui rendre les inquiétudes qu'il m'a données.

JULIE.

Comment ?

LA MARQUISE.

Tu vas approuver mon projet.

JULIE.

Si vous le banniſſez de votre cœur, Madame, c'eſt tout ce que vous pouvez faire de mieux.

LA MARQUISE.

Oui, je l'en bannirai, je te le promets; mais je veux lui faire éprouver un tourment ſingulier. Il va revenir; fais préparer quelques taſſes de glaces; je lui en ferai prendre, & je veux qu'il ſe croie empoiſonné : pour lors je l'abandonnerai à toutes les horreurs que lui cauſera cette crainte.

JULIE.

Cette vengeance eſt encore trop douce.

LA MARQUISE.

On vient; c'eſt lui peut-être : va-t-en. Faiſons tous nos efforts pour nous contraindre juſqu'au moment d'éclater.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Vous êtes de parole, Comte.

LE COMTE.

Il n'y a pas de mérite. Vous aviez quelque choſe à me dire, à ce qu'il m'a ſemblé tantôt.

LA MARQUISE.

Oui; d'ailleurs, j'étois bien aiſe de vous revoir. Je voulois vous demander ſi vous iriez encore bientôt à la campagne.

LE COMTE, *étonné & embarraſſé.*

Oui, Madame, j'irai chez mon frere.

LA MARQUISE.

Chez votre frere ?

LE COMTE.

Oui; il m'a mandé qu'il avoit abſolument beſoin de moi, & je compte y aller paſſer quelques jours.

LA MARQUISE.

Chez lui?

LE COMTE.

Oui, à Dorci.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE COMTE, JULIE, UN OFFICIER *portant des glaces.*

JULIE.

MADAME veut-elle les glaces qu'elle a demandées?

LA MARQUISE.

Oui, le Comte en prendra. Tenez, mettez-les là & laiſſez-nous. (*On met les glaces ſur une table proche de la Marquiſe.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *prenant des glaces.*

EH bien, Comte, pourquoi donc ne prenez-vous pas des glaces?

LE COMTE.

Je ne m'en ſoucie pas.

LA MARQUISE.

Allons, je veux que vous preniez cette taſſe. (*Elle lui donne une taſſe de glaces.*)

LE COMTE.

Tout comme il vous plaira. (*Il prend la taſſe de glaces.*)

LA MARQUISE.

Comptez-vous ſouper avec moi ce ſoir?

LE COMTE.

Ce ſoir?

LA MARQUISE.

Oui, ce ſoir. Qu'eſt-ce que cette queſtion a d'extraordinaire?

LE COMTE.

Rien. Oui, Madame, j'y ſouperai.

LA MARQUISE.

Vous y ſouperez? Je vous réponds bien que non.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! auroit-elle deviné?... Madame, il eſt vrai que j'ai voulu vous cacher que je partois ce ſoir, de crainte de vous affliger.

LA MARQUISE.

De crainte de m'affliger?

LE COMTE.

Oui, Madame; j'ai craint la douleur que peut cauſer une ſéparation, quoique de peu de jours. Quand on aime auſſi vivement que....

LA MARQUISE.

Quoi ! vous pouvez feindre à ce point-là ? Pourquoi affecter une tendreſſe que vous ne ſentez plus ?

LE COMTE.

Moi, Madame ? Je veux mourir....

LA MARQUISE.

Vous n'allez pas chez le Baron de Granviliers ? Vous vous troublez ? Ce n'eſt pas tout ; il doit vous préſenter à la Marquiſe de Méranci, que vous allez épouſer.

LE COMTE.

Ah ! Madame, vous pouvez me ſoupçonner d'une pareille perfidie ?

LA MARQUISE.

Vous avez l'audace de nier ?

LE COMTE, *voulant fuir.*

Permettez....

LA MARQUISE.

Non, arrêtez & écoutez-moi, je le veux.

LE COMTE.

Eh bien, accablez-moi, Madame, je le mérite ; mais ſi vous ſaviez....

LA MARQUISE.

Taiſez-vous. Rien ne peut vous juſtifier ; non.

Depuis long-tems je ne vois en vous que de la froideur : on ne trompe point un cœur ſenſible & délicat, ſans qu'il s'en apperçoive. Je n'ai pas voulu me plaindre, je me ſuis même flattée d'un retour que vous deviez à l'amour le plus tendre. C'étoit vainement. Je ne vous en ferai point de reproches : vous ne méritez pas que je m'abaiſſe juſqu'à ce point-là ; je reconnois que vous êtes indigne de ma tendreſſe, & je ne vous aime plus.

LE COMTE.

Vous ne m'aimez plus ?

LA MARQUISE.

Non ; mais je dois une vengeance à l'amour outragé ; elle eſt remplie : je viens de vous empoiſonner, ainſi que moi, en prenant des glaces.

LE COMTE.

Que dites-vous ! Quoi. !....

LA MARQUISE.

Mais vous me ſurvivrez ; je n'ai rien épargné pour hâter l'inſtant de ma mort. Adieu.

SCENE

SCENE IX.

LE COMTE *ſeul, avec la plus grande agitation.*

QUELLE funeſte vengeance ! Quoi, nous péririons tous les deux ! O ciel ! qui nous ſecourra ? Hola, quelqu'un ! Malheureux que je ſuis ! Lafleur ! Lafleur !

SCENE X.

LE COMTE, LAFLEUR *en bottes fortes.*

LAFLEUR.

MONSIEUR, tout eſt prêt, & vous pourrez partir quand il vous plaira. Je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez.

LE COMTE.

Ah, Lafleur, du ſecours ! c'eſt ait de moi ! du ſecours ! un médecin !

LAFLEUR.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMTE.

Eh ! ne perds pas un inſtant ; un médecin ! va, cours promptement.

LAFLEUR.

M. Marcelin, le médecin de la maiſon, eſt ici.

LE COMTE.

Va donc le chercher, ou crains...

LAFLEUR.

Mais ſi vous vouliez me dire....

LE COMTE.

Eh ! va donc ; le mal commence, je ſens que je m'affoiblis.

LAFLEUR, *en s'en allant.*

Je crois qu'il eſt devenu fou.

SCENE XI.

LE COMTE, *ſe traînant à un fauteuil où il s'aſſied.*

JE crois déjà voir la mort s'emparer de moi ; oui, je ſens agir le poiſon. Ah, malheureuſe femme ! Elle périt auſſi, & c'eſt ſon amour pour moi qui eſt cauſe.... Ma tête s'embarraſſe ; il me ſemble que ma vue ſe trouble, je vois moins

clair assurément. Je n'entends rien qu'un bourdonnement. O Dieu ! quel sort j'éprouve !

SCENE XII.

LE COMTE, M. MARCELIN, LAFLEUR.

M. MARCELIN, *à Lafleur.*

MAIS encore, quel mal a-t-il votre maître ?

LAFLEUR.

Monsieur, je n'en sais rien ; je crois qu'il est enragé.

M. MARCELIN, *voulant fuir.*

Enragé ?

LE COMTE, *à M. Marcelin que Lafleur retient.*

M. Marcelin, j'attends de vous la vie.

M. MARCELIN.

Ah ! M. le Comte, je vous en prie, ne m'approchez pas.

LE COMTE.

Par pitié, M. Marcelin, écoutez-moi ; je suis empoisonné.

M. MARCELIN.

Empoisonné ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Sûrement?

LE COMTE.

Hélas! il n'eſt que trop vrai.

M. MARCELIN.

A la bonne heure. Tant mieux, tant mieux, calmez-vous.

LE COMTE.

Mais, Monſieur, je vais peut-être tomber mort à vos pieds.

M. MARCELIN.

Doucement, doucement; aſſéyez-vous. Donnez-moi votre main.

LE COMTE.

Eh! Monſieur, aurai-je le tems de....

M. MARCELIN.

Oui, oui; ne vous mettez pas en peine. Mais vraiment votre pouls eſt fort agité. Répondez-moi.

LE COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Je ne puis vous faire de remede, ſans ſavoir uelle eſt la cauſe du mal.

LE COMTE.

Je vous ai déjà dit que c'étoit le poiſon.

M. MARCELIN.

Oui, oui ; c'eſt le poiſon, fort bien : le pouls l'indique auſſi ; je vous comprends.

LE COMTE.

Ordonnez donc ſans tarder ce qu'il faut faire. Lafleur, va, cours.

M. MARCELIN.

Arrêtez, mon enfant ; examinons avant de rien ordonner. Que ſentez-vous ?

LE COMTE.

Ce que je ſens ?

M. MARCELIN.

Oui ; avez-vous des cordialgis ?

LE COMTE.

Des cordialgis ? Eh ! Monſieur....

M. MARCELIN.

Je vois que vous ne m'entendez pas. Avez-vous des nauſées, des maux de cœur ?

LE COMTE.

J'ai tous les maux enſemble ; &, je vous prie, hâtez-vous d'empêcher les progrès du poiſon.

M. MARCELIN.

Sentez-vous des douleurs dans la région hypo-

gaſtrique, l'hypogaſtrique, ou aux deux hypocondres?

LE COMTE.

J'ignore....

M. MARCELIN.

Je vais m'expliquer: un moment; c'eſt-à-dire, dans l'eſtomac ou dans le ventre?

LE COMTE.

Aſſurément.

M. MARCELIN.

Dans les lombes, ou dans les reins?

LE COMTE.

Oui, oui.

M. MARCELIN.

Mais enſemble dans les différentes régions, rien n'indique la nature du poiſon.

LE COMTE.

Eh! qu'importe?

M. MARCELIN.

Comment, qu'importe? Un remede pour un autre peut hâter votre mort; il faut le connoître néceſſairement, pour vous donner un contre-poiſon ſûr.

LE COMTE.

Je le crois, mais le tems ſe perd.

M. MARCELIN.

Point d'impatience. De quelle maniere avez-vous pris ce poiſon?

LE COMTE.

Dans une taſſe de glaces; la voilà.

M. MARCELIN, *mettant ſes lunettes & regardant les taſſes.*

La voilà?

LE COMTE.

Regardez-la. Je mourrai ſûrement d'impatience, ſi je ne meurs pas de l'effet du poiſon.

M. MARCELIN.

Je ne vois rien là de déciſif; il faut que ce ſoit... Attendez, comment eſt-ce que cela s'appelle en grec?... Je ne ſaurois trop vous dire... cela ne me revient pas.

LE COMTE.

Eh! Monſieur, appellez quelqu'un à votre ſecours, ſi vous ne pouvez rien faire tout ſeul.

M. MARCELIN.

Quoi, monſieur, vous m'inſultez?

LE COMTE.

Eh non, Monſieur; mais de grace...

M. MARCELIN.

Vous ne ſavez pas à qui vous avez affaire.

LE COMTE.

Je vous demande pardon.

M. MARCELIN.

Allons, je n'y prendrai pas garde, parce que le cas eſt preſſé. Cependant il faudroit ſavoir....

LE COMTE.

Eh! Monſieur, la Marquiſe eſt dans le même cas que moi : voulez-vous auſſi la laiſſer périr?

M. MARCELIN.

Madame la Marquiſe?

LE COMTE.

Oui, ſans doute; & elle doit ſavoir quel eſt le poiſon que nous avons pris tous les deux.

M. MARCELIN.

Une femme que j'aime, que je reſpecte; il faut la ſecourir promptement.

LE COMTE.

Oui, ſans doute, Monſieur; je vous en conjure..... Lafleur, appelle Julie, cherche-la. Je crains qu'il ne ſoit trop tard. Dieu! & c'eſt moi qui la tue! (*Lafleur ſort.*)

SCENE XIII.

LE COMTE, M. MARCELIN.

M. MARCELIN.

IL y a quarante ans que je ſuis le médecin de toute ſa famille ; c'eſt ſon biſaïeul à qui feu mon pere a dû l'honneur d'être capitoul, & je la laiſſerois périr ? Périſſe plutôt toute la pharmacie & la faculté de médecine !

LE COMTE.

Ne perdons pas un inſtant. M. Marcelin, oubliez-moi, pour ne ſonger qu'à elle : trop heureux de mourir, ſi ſes jours ſont conſervés, & ſi elle peut voir mon repentir !

SCENE XIV.

LE COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR *revient en criant.*

JULIE ! Julie ! ... Je ne trouve perſonne dans toute la maiſon.

JULIE.

Eh bien, me voilà, me voilà ; qu'as-tu donc tant à crier ?

LE COMTE.

Ah, Julie ! que nous voyions ta maîtreſſe.

JULIE.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

M. MARCELIN.

Comment ? Pourquoi ?

JULIE.

Elle eſt renfermée, & elle m'a défendu abſolument de laiſſer entrer perſonne chez elle.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Peut-être qu'elle expire ; & je vis encore !

M. MARCELIN.

Mais il eſt néceſſaire que nous la voyions ; il y va de ſa vie, elle eſt empoiſonnée.

JULIE.

Ma maîtreſſe empoiſonnée !

M. MARCELIN.

Faites-moi ouvrir promptement.

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

JULIE.

TENEZ, Meſſieurs, la voilà.

M. MARCELIN.

Ah ! Madame, je viens à votre ſecours : vous vous êtes empoiſonnée, ainſi que M. le Comte. Il prétend que vous ſavez quelle eſt la nature du poiſon que l'on a employé : hâtez-vous de me le nommer ; les plus prompts & les plus ſûrs remedes vous tireront d'affaire.

LA MARQUISE.

Il n'en eſt pas beſoin, Monſieur.

LE COMTE.

Quoi ! Madame, vous voulez mourir abſolument ? Ah ! laiſſez-moi expier mon crime, & vivez ; mais que je n'emporte pas dans le tombeau la douleur d'avoir cauſé votre perte.

M. MARCELIN.

Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre ; fiez-vous à moi. Madame, ne différez plus....

LA MARQUISE.

M. Marcelin, je vous remercie de votre empreſſement & de vos ſoins : ils ſont inutiles ; nous ne ſommes point empoiſonnés. Non, Monſieur, ne craignez plus rien ; j'ai voulu vous en faire la peur. Voilà toute la vengeance que je veux tirer de votre perfidie.

LE COMTE, *avec joie.*

Je n'ai plus rien à craindre pour vous : je reſpire !

M. MARCELIN.

Actuellement, Monſieur & Madame, je vois que je ne vous ſuis bon à rien, & je vous donne le bon ſoir. (*Il ſort, ainſi que Julie & Lafleur.*)

SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE, *à la Marquiſe qui veut ſortir auſſi.*

AH, Madame, arrêtez, je vous en ſupplie ! Quoi, vous pourriez m'abandonner ? Seroit-il poſſible que mon repentir ne pût parvenir à vous toucher ? Ah ! croyez qu'il n'eſt rien....

LA MARQUISE.

Non, Monſieur; vous m'êtes devenu entiérement indifférent. Je ne vous veux aucun mal; au contraire, je ſouhaite même que les nœuds que vous allez former puiſſent faire votre bonheur.

LE COMTE.

Mon bonheur! Ah! Madame, il n'en eſt plus pour moi, ſi vous ne me donnez l'eſpoir de vous mériter un jour. Oui, je vais percer ce cœur que vous croyez qui a pu vouloir vous offenſer. C'eſt une erreur où il n'a point de part; rien au monde ne peut lui tenir lieu de vous; ſans vous, la vie ne peut que m'être odieuſe: mes torts n'ont ſervi qu'à me faire connoître que je perds tout en vous perdant.

LA MARQUISE.

C'eſt vainement que vous tenteriez de vouloir me perſuader; votre cœur vous avoit trompé, vous aviez cru pouvoir m'aimer toujours, vous pouvez le croire encore dans ce moment: mais mon malheur ne ſeroit que retardé, ſi je me rendois à vos inſtances, ſi je pouvois vous rendre mon cœur.

LE COMTE, *aux pieds de la Marquiſe.*

Quoi! vous avez pu réellement ceſſer de m'ai-

mer ? Ah ! Madame, je ne ſaurois le croire, je connois trop la délicateſſe de votre ame ; & cette derniere action m'a bien prouvé que vous ne vouliez point ma perte. Regardez-moi, Madame, regardez-moi, je vous en ſupplie ; ſi vos yeux ſont d'accord avec votre bouche, cet inſtant ſera le dernier de ma vie.

LA MARQUISE, *lui tendant la main.*

Ah ! Comte, mériterez-vous le pardon que vous m'arrachez ?

LE COMTE, *lui baiſant la main.*

Ma reconnoiſſance égalera toujours mon amour.

Fin du Tome IV.

TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce quatrieme Volume.

XLVIII. *L'Écrivain des Charniers.* Page 3

XLIX. *Le Suiſſe de porte & le portrait.* 51

L. *L'Étranger.* 67

LI. *Le Lievre.* 95

LII. *Les Bons.* 125

LIII. *L'Avocat conſultant.* 149

LIV. *Les Déſeſpérés de l'Opéra.* 159

LV. *Le bon Mari.* 183

LVI. *La Corbeille de mariage.* 203

LVII *L'Officier du Gobelet.* 231

LVIII. *La Recommandation.* 255

LIX. *Le faux Empoiſonnement.* 285

EXPLICATION

DES PROVERBES

Contenus dans ce quatrieme Volume.

XLVIII. Il ſe ſert de la patte du chat pour tirer les marrons du feu.

XLIX. Face d'homme porte vertu.

L. L'entente eſt au diſeur.

LI. Il faut gratter les gens où il leur démange.

LII. Aux derniers les bons.

LIII. Un bon averti en vaut deux.

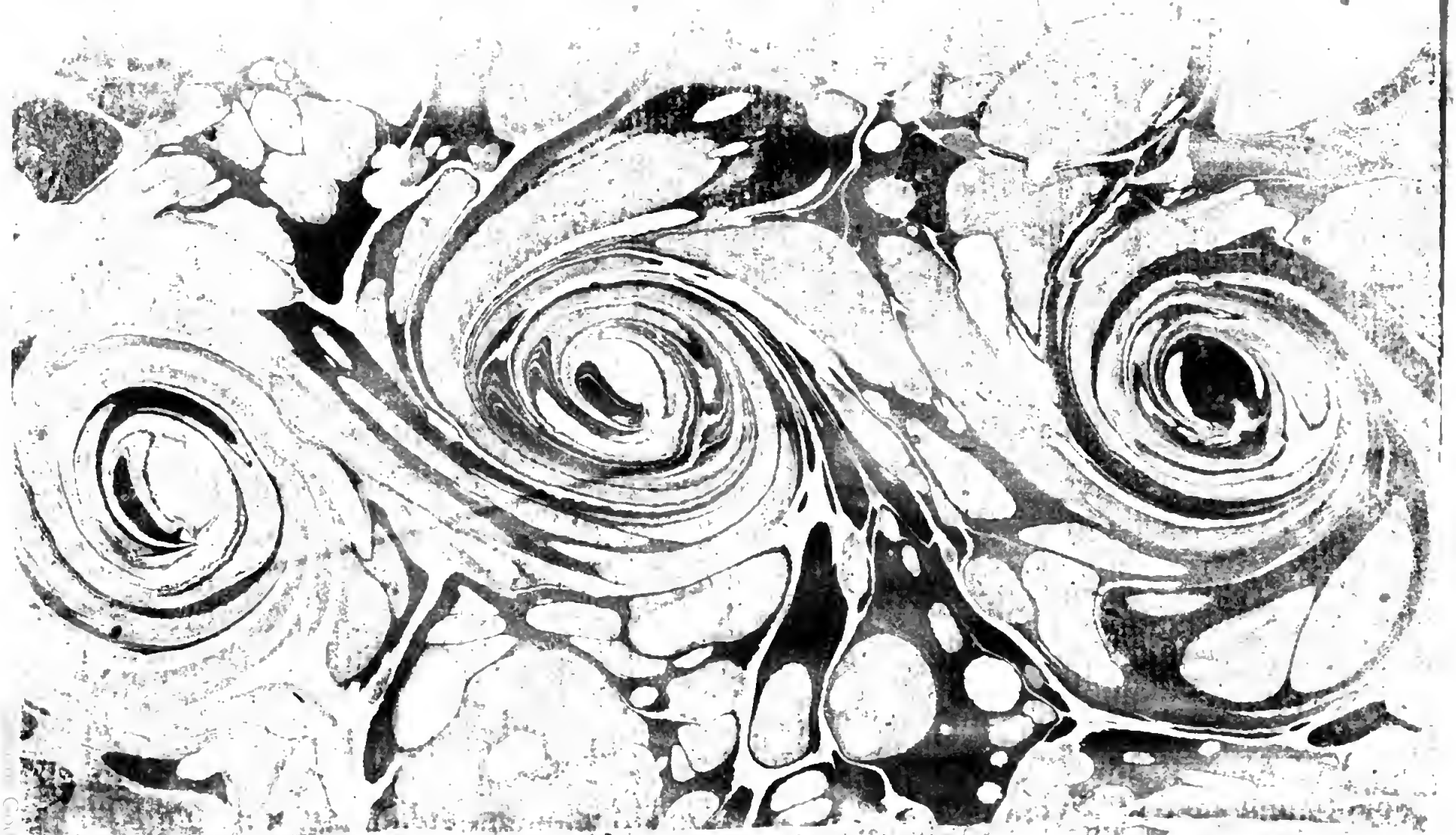
LIV. Beaucoup de paroles & peu d'effets.

LV. Entre deux ſelles le cul à terre.

LVI. Dame touchée, dame jouée.

LVII. Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.

LVIII. Avec les honnêtes gens, il n'y a rien à perdre.

LIX. Plus de peur que de mal.

84366